SEP 16 1922

29e Année. N° 16. 15 Août 1922.

LA REVUE DE PARIS

SOMMAIRE

GENERAL LIBRARY
SEP 16 1922
UNIV. OF MICH.

		Pages
F. François-Marsal.	*Le Problème des Réparations*	673
Princesse Paley	*Mes Souvenirs de Russie (1916-1919).* — IV.	690
André Michel	*Antoine Coysevox*	717
Roger Labonne	*Les Pays turcs et les Soviets*	737
Paul Gaulot	*Souvenirs d'un Dilettante*	767
Édouard Payen	*L'Inquisition fiscale*	788
Paul Renaudin	*L'Amoureuse aventure de Mlle de Préfailles.* — III.	799
Albert Touchard	*Portraits d'Outre-Rhin* (fin)	828
Louis Houllevigue	La Vie scientifique : *L'Architecture des Atomes*	845
Marc Bloch	Les Lettres à l'étranger : *Wells, historien*	860
Albert Flament	La Quinzaine : *Tableaux de Paris*	875
André Chaumeix	La Politique : *Les Entretiens de Londres*	886

Copyright 1922 *Revue de Paris.*

PRIX DE LA LIVRAISON : **3 fr. 50**

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ

ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

1922

LIVRES NOUVEAUX

MÉMOIRES DU KRONPRINZ

Ces mémoires présentent cet intérêt de ne pas se limiter à la période de guerre seulement, mais de donner des détails piquants sur la cour des Hohenzollern pendant les années qui précédèrent le conflit mondial, alors que le kronprinz semblait prendre la tête de l'opposition pangermaniste et belliqueuse. Par leur ton libre, parfois un peu vulgaire, par le sans-gêne de leurs révélations, ils sont d'une lecture aisée et même amusante; les souvenirs de la splendeur passée, de l'épopée de la guerre, des faits d'armes des soldats du groupe d'armées du Prince Héritier alternent avec des tableaux, pleins d'humour et d'apparente sérénité, de l'exil à Walcheren et à Amerongen et Doorn. Œuvre de propagande monarchiste fort habile, ce livre a la prétention de nous révéler un kronprinz ami du progrès, de l'esprit moderne, de la simplicité démocratique, bon et humain (il n'est pas le boucher de Verdun; bien mieux, il a fait arrêter l'offensive); perspicace aussi, — il aurait évité les erreurs de son père. Les avances à l'Angleterre sont nombreuses; il est peu question de la France. C'est un livre destiné surtout à l'Allemagne républicaine, plus qu'à l'Europe et au monde, mais où, inconsciemment, malgre les habiletés, le Hohenzollern militariste et brutal se révèle par éclairs.

LA REVOLUTION FRANÇAISE, t. I,

par **Albert Mathiez.**

M. Albert Mathiez accomplit ce miracle de renouveler un sujet qu'on pouvait croire épuisé et de présenter sous un jour nouveau des événements que l'on pensait connus. Son tome premier s'étend de la convocation des notables au renversement de la monarchie. Cet exposé substantiel, écrit dans une langue sobre et élégante, sait à la fois faire comprendre le déroulement logique des faits et faire vivre les individus et les foules.

LA SOCIOLOGIE, SA NATURE SON CONTENU, SES ATTACHES,

par **René Worms.**

L'objet de cet ouvrage est de faire connaître les multiples systèmes sociologiques qui se sont édifiés, d'expliquer leurs bases respectives, de dégager ce qui doit être retenu de chacun d'eux et, dans la mesure du possible, de les concilier. Nul n'était plus qualifié pour l'écrire que M. René Worms, directeur depuis près de trente ans de la *Revue internationale de sociologie*. L'ouvrage est écrit dans un style simple, avec le souci d'écarter ce qui est étroitement technique et en vue d'être accessible à tout le public cultivé. On y trouvera la synthèse de beaucoup des volumes de M. Worms. Sa lecture dispensera de leur étude ceux qui n'ont pas le temps d'effectuer un tel travail. Et elle préparera à le faire utilement ceux qui ont le goût de s'y adonner.

LA TERRE ET L'ÉVOLUTION HUMAINE,

par **Lucien Febvre**

(avec le concours de Lionel Bataillon).

Le livre de M. Febvre répond à la question : « l'histoire s'explique-t-elle par la géographie? » Il mène contre le déterminisme géographique, quelles qu'en soient les formes et les déguisements, une offensive courtoise mais résolue. Il n'y a pas, prouve-t-il, de régions qui contraignent leurs habitants à tel ou tel mode d'existence. A la notion trop vague de *l'homme*, trop vaste de *l'humanité*, il substitue celle des *associations humaines* en combinaison perpétuelle avec les associations animales ou végétales. Les éléments géographiques n'exerceraient point ainsi l'influence absolue qu'on leur attribuait; cette thèse concorde avec les tendances des biologistes les plus éminents, selon lesquels la structure existe d'abord, l'espèce cherchant ensuite le milieu qui lui agrée. Cette originale philosophie de la géographie pourrait se résumer ainsi : l'homme existe d'abord, et ses habitudes, ses caractères sont indépendants du milieu naturel. C'est lui qui façonne son milieu et y incorpore l'humanité.

LA CONJURATION D'AMBOISE ET GENÈVE,

par **Henri Naef.**

L'épisode de l'attaque du château d'Amboise, en 1560, montre pour la première fois des protestants de langue française placés devant ce cas de conscience : a-t-on le droit de revendiquer par l'épée la liberté de la foi, tous autres moyens étant reconnus inefficaces? Cette étude s'attache à faire voir ce qui les détermina diversement. L'éthique et les sciences religieuses n'y sont pas seules intéressées : les sciences politiques le sont aussi, puisque la belle étude de M. Naef permet de retrouver quelques-unes des origines du libéralisme moderne.

LES BASES ACTUELLES DU PROBLÈME DE LA TUBERCULOSE,

par **F. Bezançon.**

On sait que le professeur Bezançon — comme les professeurs Letulle, Sergent, Küss et Rist — fait partie de ce groupe de savants d'élite qui a entrepris en France une action méthodique contre la tuberculose; il est donc particulièrement qualifié pour présenter au public cultivé l'état d'une question qui n'est pas seulement médicale, mais sociale et nationale. La tuberculose cause environ 100 000 décès sur les 700 000 annuels; elle frappe surtout les adultes jeunes, en pleine force de production. La contagion familiale est fréquente, elle est aggravée par la misère et le manque d'insolation. Les formes de la maladie sont extrêmement variables; son début, qui très souvent remonte à l'enfance, est insidieux, et peut dérouter le praticien qui ne s'est pas soumis à des stages répétés dans des services spécialisés. Le traitement repose avant tout sur l'hygiène — « cures » à l'air libre —, et le régime — alimentation abondante et rationnelle. Les injections de tuberculine, si imprudemment généralisées dans certains sanatoriums, ont une efficacité bien limitée et sont d'un emploi très délicat. Il est du reste plus facile de prévenir ce fléau que de le guérir; et c'est alors que l'Etat doit intervenir, là où s'arrête le domaine de l'initiative privée. A la protection de l'enfance, si nécessaire, à la création d'un réseau de dispensaires, de sanatoriums, d'hôpitaux, doivent s'ajouter le développement de l'hygiène collective à la campagne comme dans les villes, et la suppression des taudis. Ce petit livre, modèle d'exposition et de clarté, aidera puissamment à l'organisation, qui se poursuit depuis 1918, de la lutte pour le salut de la race.

LE
PROBLÈME DES RÉPARATIONS

Quatre ans après la victoire, pas un franc n'a encore été versé par l'Allemagne au budget français des réparations.

Pendant quatre ans les Français après avoir plus qu'aucun autre peuple, fait au cours de la guerre de lourds sacrifices en sang, en argent, subi des dévastations et des ruines, ont dû, depuis la victoire, qu'ils ont plus que quiconque contribué à gagner, supporter des charges financières inconnues à tous les autres belligérants afin de donner du pain aux mutilés, aux veuves, aux orphelins, afin de tenter de restaurer en partie le champ de bataille commun.

C'est un fait inouï dans les annales de l'humanité que le vainqueur souffre et peine alors que le vaincu conserve pour une guerre future, qu'il prépare déjà, toutes les richesses de son territoire inviolé, ses ressources intactes, ses forces économiques en pleine puissance de production.

Si le vide des conventions d'armistice, si les magnifiques et stériles promesses du Traité de Versailles ont abouti à un résultat aussi décevant et dont les conséquences peuvent devenir tragiques, il doit y avoir une raison et il y a peut-être un remède.

Tout d'abord on doit admettre, je crois que ceci ne sera contesté par personne, que les hommes qui ont eu le périlleux honneur d'être à la tête du Gouvernement français en 1918 et depuis, ont été des patriotes sincères, qu'ils ont aimé passionnément leur pays et qu'ils ont tout fait dans la mesure

de leurs forces intellectuelles, de leur expérience et suivant leur tempérament, pour assurer à la Nation la meilleure paix possible.

Mais, le désir de bien faire ne suffit pas, il faut être armé pour la lutte et ce fut une terrible lutte que celle qui s'ouvrit entre les Alliés dès juillet 1918, dès que la victoire sous l'impulsion de Foch apparut certaine. Lutte d'autant plus terrible que rien ne la décelait et ne pouvait la déceler, que tous, je crois, étaient sincères et qu'aucun des grands Chefs d'État alliés ne croyait, en sa conscience, travailler à préparer ce qui allait être l'angoisse et peut-être la ruine de la France.

On pensait encore s'aimer, on s'aimait encore réellement, mais déjà s'était faite l'irrémédiable fissure entre la commune abnégation, la magnifique cordialité des champs de bataille, la fraternité absolue des combattants et les visions d'avenir des hommes politiques.

Les soldats avaient uni leur sang à jamais sur le sol de la France et l'horrible péril de domination germanique « sur la terre et sur l'eau » avait été écarté, mais l'acte était consommé, chacun retournait d'instinct à son atavisme, à sa tradition, chacun était repris par l'égoïste souci du temporel. L'éternel conflit économique de la terre renaissait sous une forme nouvelle; il sortait du champ de bataille même où les peuples libres s'étaient unis pour échapper à l'asservissement politique et économique d'Essen et de Hambourg.

Brutalement cet égoïsme éclata sur la question même de la remise en état du champ de bataille.

L'Allemagne, soutenant l'Autriche dans sa tentative de percée vers la Méditerranée, avait attaqué l'Angleterre à travers la Belgique et la France. « Notre avenir est sur l'eau » avait proclamé depuis de longues années l'homme qui avait personnifié toutes les ambitions germaniques; mais le champ de bataille de cette lutte mondiale était le même qu'en 1792, en 1814, en 1870. Une partie de la Belgique, dix départements français sortaient de la lutte pillés et ravagés, les maisons en ruines, les usines détruites, les forêts abattues, les églises incendiées, la terre même bouleversée et rendue inféconde. Allait-on voir un geste spontané de solidarité? Allait-on

voir tous les Alliés, après que les obus avaient fini leur œuvre de guerre, se mettre en commun au travail pour la reconstruction? Allait-on liquider d'un geste large tous les comptes de guerre? La solidarité, forte pour détruire, vivrait-elle encore pour édifier? L'incertitude ne fut pas longue. Du côté même de ceux qui avaient le moins souffert de la guerre, on se hâta de proclamer que l'Allemagne devait en équité être tenue de réparer les maux que son abominable agression avait causés, mais aucun aval, aucune caution n'étaient apportés au créancier ainsi muni d'un droit nouveau, droit sans assises, sans force, sans moyen d'exécution.

C'est je crois la première fois, dans la longue suite tragique des convulsions qui ont bouleversé l'humanité, qu'une guerre terminée par l'effondrement total du vaincu n'ait pas été suivie de conditions de paix immédiates imposées par le vainqueur.

Des règlements territoriaux sont en litige entre la France et les pays allemands depuis des siècles. La Sarre, française jusqu'à Waterloo, nous a été arrachée par la victoire commune de Blücher et de Wellington; il nous faudra attendre quinze ans pour savoir si oui ou non la Prusse gardera en mains la frontière dont le tracé a été combiné il y a quelque cent ans pour faciliter une pression militaire sur la France et en fait a permis l'invasion de 1870.

Les États de langue allemande, séparés entre eux par tant de luttes et réunis en 1871 dans la haine et le pillage bien loin d'être de nouveau rendus à leur individualité, se sont vu resserrés par une convention militaire où, pour la première fois, l'armée de l'Empire allemand traitait en bloc. En vain des historiens comme Hanotaux avaient prévu le péril et préparé des textes d'armistice qui eussent évité bien des maux. On préféra faire fi de tous les enseignements du passé et se lancer dans des formules nouvelles dont le présent nous montre le vide et dont l'avenir nous apportera le danger.

Pas plus que la question politique et territoriale, la question financière et économique n'a été réglée en 1918 et en 1919.

La vieille loi, issue des expériences millénaires, est que le

vaincu paye. Il paye de suite et on lui enlève de ses forces de reconstitution combative, de ses anciennes conquêtes, tout ce qu'on peut lui enlever : troupeaux, esclaves, grains, or, œuvres d'art. Il paye parce qu'il est vaincu, il paye comme pénalité, comme tribut, et le vainqueur ne desserre son étreinte qu'après l'exécution. Les canons du mont Valérien braqués sur Paris en 1871, nous serviraient, s'il était utile, de leçon de choses et de souvenir.

Certes, on soutiendra que les nouvelles conceptions, qui ont vu le jour en 1918, ont été inspirées par des idées généreuses. On n'a plus voulu, assurera-t-on, recourir aux formules brutales du passé, On a bien essayé de revenir à la division de l'Allemagne; mais on l'a fait, non pas suivant les conditions géographiques et historiques, mais, selon le nouvel évangile, entre dirigeants et dirigés, entre employeurs et employés, entre officiers et soldats.

On a par avance et sans contre-partie absous ce qu'on a appelé le peuple allemand et, créant la fiction d'après laquelle ce qui a été le crime de tous n'aurait été que la volonté d'un petit nombre ou d'un seul, on a libéré le nouveau « Reich » de toute indemnité pénale.

Le Traité a simplement proclamé le principe que l'Allemagne devait réparer les dommages causés par elle. Les Alliés, stipulant dans ce Salon des Glaces qui avait vu d'autres réalités, ont affirmé, en un article 248, qu'ils possédaient un privilège sur les biens de l'Empire et des États allemands. Puis ils se sont séparés et ont quitté le champ de bataille. Le paysan français, lui, est demeuré sur place, entouré des cadavres de ses fils devant sa ferme détruite, sur sa terre bouleversée, chargé de dettes nettement définies et dans l'attente de l'évaluation incertaine du dommage subi, première opération juridique prévue par le Traité.

En omettant de fixer dès le début une indemnité de guerre, on faisait une faute qui allait bien vite faire sentir toutes ses conséquences. « Réparer les dommages causés aux populations civiles et à leurs biens », qu'est-ce que cela veut dire? Qu'est-ce que cela entraîne? Une évaluation et un tribunal arbitral. Pour l'évaluation on donnait un long délai, jusqu'en mai 1921. Pour l'arbitrage on créait une commission

de délégués des principaux alliés, commission qui délibérerait en secret, déciderait selon les cas à la majorité ou à l'unanimité et où les États n'ayant aucune revendication à présenter avaient les mêmes droits, la même voix que le porteur de la plus forte créance.

On peut admettre que du côté de nos amis anglais et américains une telle conception a prévalu parce que les représentants de ces deux pays pouvaient se laisser aller librement à leurs idées philosophiques, à leurs rêves assurément sincères, mais de pure idéologie. Mais du côté français, chez un peuple qui a un si clair bon sens, un tel sens pratique des réalités, une si grande expérience aussi des guerres et de leurs conséquences et qui venait de tant souffrir, comment a-t-on pu oublier pareillement les réalités et les leçons de l'expérience?

Il est assez difficile de donner ici une réponse précise car bien peu de personnes ont été au courant de l'élaboration des clauses financières de la paix. Certes, il y a eu des experts financiers désignés par le Gouvernement français et j'ai eu l'honneur d'être l'un d'eux, mais il n'est pas à ma connaissance que jamais on les ait consultés, ni qu'on leur ait permis de faire entendre une protestation, quand ont été élaborés certains textes des plus dangereux pour notre pays. Plus heureux que les experts français, les représentants des « puissances à intérêts limités », Belgique, Tchéco-Slovaquie, Pologne, ont pu au moins faire entendre l'accent de leur émotion et de leurs craintes. Protestations vaines d'ailleurs car le Conseil suprême a passé outre. C'est ainsi que fut imposée à nos « petits alliés », en une séance tristement mémorable, dans le grand salon d'angle du Ministère des Finances, le funeste article 251 qui réglant l'ordre de répartition des versements allemands, est, au point de vue financier, l'article fondamental du Traité.

C'est en exécution de l'article 251 que, sur les 8 500 000 000 de marks-or, soit environ 25 500 000 000 francs que l'Allemagne a payés en espèces et en marchandises, de la fin de la guerre au 31 décembre 1921, pas un franc n'a pu être passé à notre budget de dépenses recouvrables.

En effet, pendant que l'article 231 proclamait le droit

juridique des victimes à la réparation intégrale, la répartition effective des versements était réglée suivant un ordre d'attribution donnant la priorité aux fournisseurs de denrées et matières expédiées en Allemagne depuis l'armistice, ce qui a absorbé 3 800 000 000 de marks-or, puis venaient les armées d'occupation avec des tarifs préférentiels en faveur des soldats américains et anglais, et 4 240 000 000 de marks-or ont été ainsi employés. Le surplus est allé à la priorité belge si bien que le paysan français n'a pas encore reçu un mark.

L'Allemagne cependant paraît de moins en moins disposée à s'acquitter de sa dette juridique de réparation. Elle en conteste le fond et la forme. Elle remet en cause les bases mêmes de l'évaluation des dommages, elle précipite sa faillite monétaire pour créer entre ses richesses réelles, demeurées intactes, et un signe monétaire avarié qui ne représente plus qu'une politique, une confusion dont ses créanciers doivent souffrir. La Commission des Réparations, munie des pouvoirs les plus étendus pour transiger et accorder des délais, devient le plus solide espoir du débiteur de mauvaise foi et la délégation française à la Commission, ligotée par les textes, tenue au secret des délibérations, contrainte de donner constamment aux Allemands « l'équitable faculté de se faire entendre », se trouve finalement mise en minorité chaque fois qu'intervient un vote capital pour les intérêts français.

Telle est la situation : en analyser les causes est utile, non pour revenir sur le passé — les hommes, je l'ai dit, je le crois, ont été de bonne foi — mais parce qu'il faut en sortir et éviter de nouvelles erreurs.

L'Allemagne, du fait même de la situation paradoxale où le Traité l'a placée, se trouve avoir gagné à sa cause des amis imprévus : d'une part, elle a apitoyé le monde sur son sort, d'autre part, elle s'est assuré le précieux appui de la spéculation universelle qui, depuis 1919, s'est mise sans discontinuer à la hausse sur le mark. Elle a donc pour elle, en ce moment, les idéologues qui la plaignent, parce qu'elle a été humiliée, et les hommes d'affaires, qui ont acheté hier des marks très cher et seraient ruinés demain si l'humiliation morale infligée par le Traité était suivie de paiements effectifs

au profit des créanciers; aussi les prétextes abondent pour qu'il n'y ait pas exécution.

L'Allemagne est ruinée, dit-on. Elle ne peut pas payer. Elle va à la restauration des Hohenzollern, disent les uns. Elle est acculée au bolchevisme, disent les autres. Dans les deux cas c'est une terrible menace pour ses voisins de l'Ouest. Et on nous assure à nous Français, Belges, que nous aurions tout avantage à oublier, à faire remise de la dette. Nous gagnerons d'autant plus, nous affirme-t-on, que nous toucherons moins.

Discutons ces assertions. L'Allemagne ruinée? Comment et pourquoi?

Nous avons vu qu'elle a payé depuis l'armistice 3 800 000 000 de marks-or à des commerçants et à des industriels, dont aucun d'ailleurs n'appartient à notre Pays. Mais les Allemands ont reçu en échange les denrées et les matières dont ils avaient besoin, précisément pour se remettre en état de produire et de travailler aux fins des réparations. Ils ont remboursé les 300 millions d'avances que les Alliés leur avaient consenties à Spa pour hâter les livraisons de charbon, mais ils ont bénéficié de ces avances pendant six mois. Ils ont payé 4 milliards aux armées d'occupation, mais la plus grande partie de cette somme a été effectivement dépensée sur place par les officiers et les soldats en achats, salaires, denrées d'alimentation et ainsi la prospérité d'une région importante de l'Allemagne n'a pas diminué, au contraire.

D'où vient donc la prétendue ruine de l'Allemagne? Est-ce que son sous-sol, ses forêts, ses usines, sa main-d'œuvre ne sont pas intacts? Le mark est déprécié, mais qui donc a fait imprimer les 180 milliards de marks qui ont fait passer la circulation fiduciaire de marks : 15 789 000 000 au début d'octobre 1918 à marks : 196 018 000 000 en juillet 1922?

Ainsi, de propos délibéré ou par faiblesse, on a provoqué une terrible crise monétaire et nombreux sont ceux qui à l'intérieur de l'Allemagne et surtout à l'extérieur, paieront cher la politique des dirigeants du Reich. « Enfin nous avons fait faillite » aspirent à dire ceux-ci en face de leurs créanciers. Mais si le mark n'est plus que le symbole d'une politique, où le Gouvernement de Berlin s'expose à tous les dangers plutôt

que de tenir ses engagements, les richesses réelles de l'Allemagne sont intactes et sa capacité de payer reste entière.

Deux genres de preuves peuvent en être donnés. Les unes se trouvent dans l'histoire, les autres dans la situation économique de l'Allemagne.

Avant la guerre, l'Allemagne, par son travail, s'enrichissait. Sa culture se développait avec des rendements moyens à l'hectare qui atteignaient :

26,6	quintaux à l'hectare	pour	le froment,
18,5	—	—	le seigle,
150,3	—	—	les pommes de terre.

contre, en France :

13,8	quintaux à l'hectare	pour	le froment,
14,3	—	—	le seigle,
74,2	—	—	les pommes de terre.

L'extraction de la houille, sans compter la Sarre et les districts de Haute-Silésie attribués à la Pologne, a donné 140 580 000 de tonnes pour l'année 1913.

Les exportations atteignaient 9 099 529 000 de marks-or en 1912, 10 199 316 000 de marks-or en 1913.

La prospérité de l'Allemagne allait grandissant; elle épargnait, son capital se formait. Qu'en faisait-elle? Une partie importante allait à l'amélioration du bien-être de sa population et à l'extension de l'outillage économique. Tous ceux qui sont souvent allés en Allemagne entre 1880 et 1914 ont été frappés de cet enrichissement intérieur qui se traduisait par la construction de maisons confortables pour les travailleurs des champs et de l'usine, par le luxe dans les cités, par l'amélioration constante de la vie matérielle tant dans l'alimentation que dans le vêtement et par la création de moyens de production. Mais les Allemands n'investissaient pas à l'intérieur tous leurs profits. M. Karl Helfferich dans son livre de 1913 sur « la prospérité mondiale de l'Allemagne » indique que les capitaux allemands exportés à l'étranger, en Orient, en Russie, en Italie, au Japon, aux États-Unis, représentent 20 milliards de marks-or.

En étendant son empire économique sur le monde, l'Allemagne, basant tout sur la force, consacrait d'autre part

1 875 000 000 de marks-or par an au budget de la marine, de l'armée, des colonies.

Ce que le travail allemand créait ainsi de capitaux disponibles pour le bien-être interne du pays, pour la domination économique et militaire du Reich, il peut encore le créer pour réparer les ruines de ceux dont ses armées ont détruit le foyer.

C'est M. Karl Helfferich qui a écrit en 1913 que « l'augmentation annuelle de la fortune nationale qui était de 4 milliards et demi à 5 milliards il y a quinze ans, est aujourd'hui de 10 milliards environ » et, de fait, c'est bien à une constatation de cet ordre que conduit l'examen des chiffres ci-dessus. Que représentent en face de cet accroissement de fortune annuel de 10 milliards de marks-or les 2 milliards et demi qui suffiraient au service des intérêts des 50 milliards d'obligations A. et B. créées par l'État des paiements du 5 mai 1921 et que l'Allemagne cependant prétend ne pas pouvoir payer?

Ainsi le passé peut nous servir de gage pour le présent, mais on peut prendre l'examen du problème par l'étude de la puissance économique et financière actuelle du Reich.

Un pays peut se libérer de diverses manières vis-à-vis d'un créancier étranger. Il peut effectuer un prélèvement sur le capital investi par ses citoyens tant au dehors qu'au dedans de ses frontières. Il peut fournir du travail et des produits du travail, matières premières extraites du sol, objets manufacturés. Il peut, enfin, user de son crédit en contractant des emprunts, dont il assure l'annuité et dont il remet la produit à son créancier.

L'Allemagne est à même d'utiliser simultanément tous ces moyens si elle le veut ou si les Alliés le veulent.

Nous avons vu plus haut que, d'après les statistiques allemandes, les capitaux investis au dehors des frontières de l'Empire s'élevaient en 1913 à 20 milliards de marks-or. Que vaut ce capital aujourd'hui? Je ne sais. Que vaudra-t-il dans dix ans? Je ne sais. Mais les titres représentatifs de ces capitaux existent, ils sont la propriété de citoyens allemands. Quelle raison juridique s'oppose à ce que le Gouvernement allemand réquisitionne ces valeurs possédées par ses ressortissants?

Le développement des grandes entreprises industrielles a conduit à la division du capital, à la formation de sociétés, à la représentation des biens immobiliers par des titres mobiliers. Léon Say constatait il y a plus d'un demi-siècle que ces titres mobiliers allaient désormais permettre le transfert au delà des frontières de tout ce qui paraissait le plus immuablement attaché à la terre même. Quelle raison juridique s'oppose à ce que le Gouvernement allemand réquisitionne les titres possédés par des citoyens allemands et qui représentent l'immense valeur or du capital industriel de l'Allemagne, que la guerre a non pas détruit, mais au contraire prodigieusement développé?

Toujours d'après les statistiques allemandes nous constatons qu'en 1911, 4 680 sociétés représentaient à elles seules en capital et réserves 20 830 000 000 de marks-or.

Mais est-ce tout? Nous avons vu plus haut que depuis l'armistice et surtout depuis 1920, les Allemands se jouant de la spéculation mondiale, ont vendu au dehors, à n'importe quel prix les marks-papier sortis chaque semaine sur l'ordre du Reich des presses de la Banque d'Empire.

Plus de 100 milliards de marks ont été ainsi acquis par des Belges, des Français, des Hollandais et surtout, je crois, par des Anglais. Les acheteurs possèdent des marks-papier; mais les vendeurs allemands, ou bien sont titulaires de comptes en florins, en livres sterling, ou bien ont acquis des marchandises. Propriétaires de devises étrangères et citoyens allemands, ils peuvent être soumis à toute réquisition de la part du Gouvernement allemand.

Je ne parlerai que pour mémoire du portefeuille des Caisses d'Épargne, Sociétés d'Assurances, etc... dont la livraison avait également été prévue au cours des travaux si poussés de préparation du Traité de paix, que le Général Joffre avait fait faire aussitôt après l'échec allemand devant Verdun.

Je laisserai de côté également les tableaux et les œuvres d'art des musées impériaux et royaux, bien qu'on ait recommandé dès la fin de 1918 d'en exiger la livraison, bien que le transfert de nombreuses toiles à Paris ait pu être considéré comme une simple restitution après les pillages de 1814 et une compensation pour la destruction de nos monuments

historiques et les vols d'œuvres d'art dans nos musées et dans les collections particulières des régions envahies.

Le capital consolidé ayant ainsi payé sa part — et elle peut être large — quelle sera celle du travail? Quelle annuité l'Allemagne peut-elle verser?

Le cadre de cet article ne se prête pas à une étude de détail, aussi me bornerai-je à prendre comme exemple quelques matières premières d'extraction facile et de vente assurée.

L'Allemagne, nous l'avons vu plus haut, possède, sur son territoire actuel, des possibilités d'extraction de charbon qui s'élèvent à 140 580 000 tonnes, en prenant le chiffre de 1913. Mais le seul bassin Rhéno-Westphalien possède des réserves évaluées à 86 milliards de tonnes et les travaux actuellement en cours, les foncements de puits de Krupp à Rheinhausen, ceux de Thyssen à Hamborn, Bruckhausen vers la Lippe et vers Dortmund doivent doubler au cours des prochaines années le rendement actuel de ce bassin, c'est-à-dire le porter à 230 millions de tonnes par an. Un léger effort de travail, une heure supplémentaire du personnel de direction et d'extraction et sans souffrir, sans même réduire ses emplois intérieurs, l'Allemagne peut exporter aisément 5 millions de tonnes par mois. Les voisins : États Scandinaves, Hollande, Belgique, Métallurgie Lorraine, Italie, Tchéco-Slovaquie peuvent absorber ces 5 millions de tonnes et en acquitter le prix aux mains des créanciers. A 80 francs papier la tonne, ces versements atteindraient 4 800 000 000 par an, c'est le service assuré des pensions de nos veuves, de nos mutilés, de nos orphelins.

La production de goudron atteint 1 500 000 tonnes; la fabrication du benzol a été intensifiée pendant la guerre. Tous ces dérivés de la houille, sans parler des colorants, peuvent fournir un appoint non négligeable aux versements de l'Allemagne. L'extraction de lignite enfin est passée de 90 millions de tonnes en 1913 à 135 millions en 1921.

Les forêts allemandes sont intactes. Il suffit de main-d'œuvre et de moyens de transport — et ces moyens existent — pour apporter du bois sur le marché mondial et le vendre au meilleur preneur pour indemniser les propriétaires de nos forêts détruites du Nord et de l'Est.

Les mines de potasse de Stassfurt ont fourni, en 1913, 3 958 580 tonnes de potasses contre 604 890 tonnes pour les mines alsaciennes. Que le Kali-syndicat soit reformé sous le contrôle des Alliés au profit des sinistrés de la guerre et voici encore assurée une part non négligeable de l'annuité allemande

Le lecteur estimera sans doute que ces exemples suffisent. Ils n'ont du reste pour but que d'illustrer une thèse dont l'étude a été ailleurs et dès 1919 poussée à fond : « Une heure de travail de tout le peuple allemand par heure de guerre et tous les dégâts matériels de la guerre pourraient être réparés ».

Enfin, si l'Allemagne veut ce que la France a voulu en 1871, si elle veut faire honneur à sa signature, si elle veut inspirer confiance, elle trouvera du crédit et par la réalisation d'emprunts placés sur les marchés des pays riches du monde, elle pourra avancer l'époque de sa libération. Encore faut-il, pour que les épargnants d'un pays quelconque viennent apporter leurs capitaux au Reich que celui-ci montre sa volonté et son pouvoir d'assurer à ses prêteurs un service régulier d'intérêt et d'amortissement. Or, aujourd'hui l'Allemagne ne paie pas les intérêts des obligations A et B qu'elle a créées l'an dernier, qui jouissent d'un privilège de premier rang sur tous les biens de l'Empire et des États allemands, qui ne représentent que 50 milliards en capital et n'exigent au taux de 5 p. 100, qu'une annuité de 2 milliards et demi. Le coupon n° 1 n'a été payé que sous la menace et, dès la fin de 1921, le Reich a demandé un moratorium. La Commission des Réparations, statuant à la majorité, comme le traité lui en donne le droit, a accordé aussitôt, pour le coupon n° 2, des délais dont nous avons tout lieu de craindre la prorogation.

Imaginer que dans ces conditions les capitalistes du monde entier vont réaliser leur avoir actuel pour investir leurs disponibilités en titres d'emprunt allemand serait se bercer d'une douce illusion.

Non, la vérité, — et il faut avoir le courage de la regarder en face, — c'est que l'Allemagne ne veut pas payer parce qu'elle ne se sent pas contrainte à le faire et que les Alliés ne sont pas d'accord pour exercer sur elle la contrainte qui serait nécessaire.

Nous devons reconnaître d'ailleurs que la position prise par le gouvernement du Reich, si elle est contraire à l'équité, est, à son point de vue, parfaitement politique et opportune. Le devoir de payer pour l'Allemagne, c'est le devoir d'exécuter le traité de Versailles que ses représentants qualifiés ont signé. Mais les États-Unis ont signé, puis ils n'ont pas ratifié. Les Anglais aussi ont signé et ils ont ratifié; mais, conçoivent-ils la mise à exécution comme les Belges, les Français et les Italiens? Les conférences ou réunions qui se sont succédé depuis la mise en application du Traité et pour la mise en application du Traité ne laissent aucun doute sur la réponse à faire. Pourquoi donc le Gouvernement du Reich pressurerait-il son peuple? Pourquoi réquisitionnerait-il capitaux, titres, devises étrangères, mines, forêts, transports, usines et main-d'œuvre, pourquoi se créerait-il une lourde dette extérieure disséminée à travers le monde? Y est-il contraint? Que dit le traité? si la Commission des Réparations constate un manquement et en avise les gouvernements intéressés ceux-ci peuvent prendre respectivement les mesures qu'ils jugent utiles. M. Millerand et M. Poincaré ont toujours soutenu la thèse que respectivement voulait dire isolément, soit. Mais si la Commission des Réparations ne constate pas de manquement, si elle ne saisit pas les « Gouvernements intéressés », si, à la majorité, — comme elle en a le pouvoir, — elle dispense l'Allemagne de tout paiement, tout au moins jusqu'en 1930? Si même, sans aller jusqu'au bout des possibilités de délais que le traité lui permet d'accorder, elle consent à l'Allemagne, comme cette année, depuis janvier, des moratoria successifs? Alors, mettons-nous en face du problème, que ferons-nous?

Les Français attaqués, envahis, décimés, ruinés, ont cependant trouvé le moyen, par leur énergie farouche, en une magnifique volonté de vivre, de fournir en capital tout ce qu'il fallait pour mettre en route l'œuvre de la réparation. Plus de 90 milliards ont été ainsi apportés aux victimes de la guerre, aux habitants des régions dévastées. La génération présente, qui a tant souffert dans son sang et dans ses biens, a pris pour elle et pour les générations qui la suivront des engagements sacrés, sur la foi desquels le Trésor a trouvé

des ressources au dedans et au dehors. La France victorieuse a fait — et pour quelle somme — ce qu'avait fait la France vaincue de 1871 : elle a emprunté, et elle a trouvé des prêteurs, parce qu'elle a inspiré confiance. Que demandons-nous donc en fin de compte aux Allemands? De payer l'annuité du capital que nous avons fourni, que nous voulons bien tenter de continuer à fournir, que nous ne pourrons cependant continuer à fournir qu'à une condition : que notre crédit subsiste, que la confiance en nous ne soit pas ébranlée, que l'opinion des prêteurs ne soit pas que si l'Allemagne ne nous rembourse pas, l'effort excèdera nos forces.

En matière de finances tout repose sur la confiance, sur le crédit de l'emprunteur, mais c'est le prêteur qui apprécie le crédit de l'emprunteur, cette appréciation dépend de causes multiples; on peut discuter, mais le prêteur est souverain et s'il n'a pas confiance il s'abstient.

Qu'arriverait-il donc pour tous les créanciers de l'État Français, qu'arriverait-il de l'ordre politique, de l'ordre social de notre pays, si une crise de confiance, si une crise de crédit se produisait à notre endroit?

Que l'Allemagne envisage pour elle cette question d'un œil indifférent, c'est explicable. Elle a tout fait elle-même pour susciter chez elle, au profit de sa politique du pire, cette crise de confiance. Mais en dehors de la dette issue du traité et dont elle veut se décharger, elle n'a pas de dette extérieure et sa dette intérieure, annihilée par la multiplication du mark, ne la gêne plus. Ses richesses réelles enfin, nous l'avons vu, sont intactes et le général Ludendorff a pu déclarer que l'Allemagne, bien que vaincue, avait gagné la guerre parce qu'elle n'avait pas été envahie.

La situation en France est tout autre. Nos Alliés, malgré quelques divergences de vues, doivent s'en rendre compte. Les conséquences d'un non-paiement de l'Allemagne seraient telles pour nous que notre devoir est de tout faire pour éviter cette éventualité.

Or, en avons-nous le moyen? Oui, car si l'on admet — et c'est un fait d'évidence — que l'Allemagne n'exécute pas les stipulations du Traité de Versailles parce qu'elle ne se sent pas contrainte de les exécuter, on conclut que ce n'est

qu'en usant de moyens de contrainte envers le Gouvernement du Reich que celui-ci à son tour emploiera envers ses citoyens des moyens de contrainte, par lesquels seulement seront obtenus d'eux les sacrifices de travail et d'argent nécessaires à l'exécution du Traité.

La contrainte à exercer sur notre débiteur peut revêtir plusieurs formes. La puissance militaire, que nous avons conservée, nous permet encore, bien que le travail de la mobilisation allemande soit refait, que les cadres de l'armée soient reconstitués et l'État-Major intact, d'imposer notre volonté et d'obliger le Gouvermenent allemand à une stricte et rapide exécution des engagements signés. Des garanties politiques pourraient alors être prises et elles seront peut-être nécessaires en remplacement des pactes mort-nés franco-américain et franco-anglais pour assurer la paix et préserver notre Pays d'une nouvelle invasion.

Mais les conditions géographiques et économiques font qu'une autre méthode peut être tout au moins tentée qui exigerait un moindre déplacement de forces et qui exercerait sur l'Allemagne une pression peut-être suffisante.

La concentration de l'industrie allemande sur le charbon de la Ruhr, l'organisation verticale de cette industrie, font que les minerais qui doivent être traités sont nécessairement dirigés sur cette région. D'autre part les produits fabriqués au dernier stade de la fabrication sortent de la Ruhr pour alimenter les autres industries du reste de l'Allemagne.

Il n'est pas nécessaire d'aller bien loin, ni d'employer beaucoup de monde pour que, à l'entrée comme à la sortie, minerais, charbon, coke, machines, outils, rails, tuyaux, goudron, benzol soient contrôlés, taxés, suivis, arrêtés ou dirigés à notre seul gré.

Dès lors ce ne sont pas seulement les magnats de l'industrie allemande qui éprouveront le désir de causer, ce n'est pas seulement le personnel local qui se sentira menacé dans son travail et dans ses ressources, c'est tout le peuple allemand qui se trouvera dans l'alternative d'avoir à choisir entre l'anémie industrielle ou l'exécution des engagements pris en 1919.

Ce n'est pas tout. La question du ravitaillement en céréales qui a eu une importance très grande, qui aurait pu en avoir

une décisive au cours de la guerre, si on avait écouté le général Joffre, est susceptible aujourd'hui de contribuer au règlement équitable de la paix.

L'agriculture allemande n'a obtenu les rendements magnifiques que j'ai rappelés plus haut qu'avec une utilisation abondante et judicieuse des engrais. Or, si la potasse lui est assurée, tant que nous ne l'aurons pas saisie, les phosphates, les superphosphates, les scories de déphosphorisation lui manquent, et il dépend surtout de nous de les fournir ou non. Quant aux engrais azotés l'importation en est bien difficile. Certes l'industrie allemande fabrique de l'azote; elle peut fournir au paysan allemand tous les engrais azotés qui lui sont indispensables, mais cette industrie, comme celle des colorants, est presque entièrement sur la rive gauche du Rhin C'est à Oppau et à Knappsack près de Cologne que sont les usines de produits azotés. La Badische est à Ludwigshafen, les établissements de Hochst, de Casella à Francfort, ceux de Kahlé à Biebrich près de Wiesbaden, les Farbwerke Bayer à Mulheim, etc... Ainsi la sortie des produits azotés, l'exportation des engrais phosphatés, c'est-à-dire le blé, le seigle, les pommes de terre, que la terre allemande peut produire sont en notre pouvoir, sous notre main. Que notre main se ferme et nous pouvons apercevoir les conséquences de notre geste. Il est à présumer que, gêne pour gêne, nos débiteurs aimeront mieux fournir travail et argent pour réparer les dégâts qu'ils ont commis que se restreindre encore au point de vue alimentaire.

Ce programme ne comporte aucune idée de domination politique. Une fois les réparations en cours d'exécution et de solides garanties prises, nous ne demandons pas mieux que d'avoir avec les États allemands de correctes relations de mitoyenneté. Nous pouvons commercer avec eux, faire des échanges, conclure des accords économiques, nous entr'aider au point de vue industriel. Que nos ruines soient relevées et que nous nous sentions à l'abri de foudroyantes invasions renouvelées de 1870 et de 1914, que la paix enfin soit obtenue et ce ne seront certes pas les parents français qui inciteront les enfants qui leur restent à attaquer des voisins enfin calmés dans leurs frénétiques ambitions.

Mais la première condition pour atteindre cette enviable quiétude, c'est que la France ne soit pas bouleversée par une tourmente financière politique et sociale dont nos Alliés d'ailleurs auraient à souffrir eux aussi par contre-coup.

Or, aujourd'hui nous avons encore la liberté du choix et de la décision. Ou nous attendrons passivement que les événements se déroulent et nous emportent en leur aveugle développement, ou nous emploierons, d'accord avec nos Alliés — mais au besoin seuls, si aucun de nos amis ne se joint à nous — les moyens d'action que nous avons à notre disposition pour dominer les événements et les diriger.

Aucun sacrifice nouveau n'est à demander pour cela ni au peuple français, ni aux Alliés.

Tout le problème des réparations tient en ces trois phrases. Nous avons encore la force matérielle pour le résoudre. — Le temps est mesuré. — Saurons-nous agir à temps?

F. FRANÇOIS-MARSAL

MES SOUVENIRS DE RUSSIE[1]

(1916-1919)

XX

Le camarade Guéorguenberguer ne se tenait pas pour battu, et voulait à tout prix faire du chantage. Entre temps, la commission des Beaux-Arts s'étant émue du danger qu'avait couru notre maison la déclara, en janvier 1918, « Musée du Peuple ». Grâce à l'insistance de mon ami Alexandre Polovtsoff et de M. Georges Loukomsky, on m'en laissa la propriété et la garde. Je m'engageai à remettre les meubles en place, à enlever les housses qui les recouvraient ainsi que les tableaux (précaution prise au moment du déménagement chez le grand-duc Boris), et à laisser pénétrer le public deux fois par semaine.

Les bolcheviks, qui copient l'Allemagne en tout, avaient commandé des pantoufles de feutre que tout visiteur devait passer aux pieds, ainsi que cela se pratique dans les musées de Sans-Souci, de Pfauen-Insel et de Potsdam. Moi-même, souvent, j'accompagnais les visiteurs. J'aimais tellement ma maison et tout ce qu'elle contenait que j'en faisais les honneurs avec plaisir. Je dois rendre justice aux visiteurs qu'ils y venaient pour s'instruire et non par sentiment de bravade. Des soldats, des matelots, me questionnaient sur les tableaux et faisaient preuve de véritables sentiments du beau. Une

1. Voir la *Revue de Paris* des 1er, 15 juin et 1er juillet.

seule fois, une jeune fille, fit à haute voix une réflexion désobligeante : « Et dire, mon Dieu, que toutes ces merveilles étaient cachées pour nous avant la révolution.... »

Un jour que je montrai la maison à des membres de la Commission des Beaux-Arts, Alexandre Benoit, Georges Loukomsky, Serge Korovine, l'inévitable Télépnéff et le commandant de Tzarskoïe B..., ces deux derniers me dirent en riant : « Préparez-vous à être convoquée au soviet. — Pourquoi? demandais-je intriguée et effrayée. — Eh bien voilà, votre ami Guéorguenberguer est depuis quelques jours président de la Commission d'enquête (la Tché-ka) de Tzarskoïe-Sélo; il veut vous faire payer une amende de cent cinquante mille roubles pour avoir caché le vin. Tenez bon, ne cédez pas, nous vous soutiendrons contre lui car nous le détestons. » A demi rassurée, je rentrai et, en effet, une feuille de convocation m'attendait à la maison pour le jour suivant à midi. Le lendemain j'arrivai dans l'hémicycle du Grand Palais et attendis dans une pièce pendant quelques instants avec deux autres femmes. On m'appela la première. J'entrai dans une chambre où une table couverte de paperasses poussiéreuses occupait la moitié de la pièce. Près du centre de la table, pâle et méchant, se tenait Guéorguenberguer. Autour de lui, cinq ou six autres, et je reconnus parmi ceux-ci mon blessé, celui qui m'avait baisé la main après le pansement. Guéorguenberguer tenait un papier qui tremblait légèrement. J'étais absolument calme devant ces juges révolutionnaires que je méprisais profondément. Guéorguenberguer m'indiqua une chaise en face de lui, la table nous séparait. Je m'assis. « Pour avoir menti et caché du vin dans sa maison, le soviet révolutionnaire de Tzarskoïe-Sélo condamne la citoyenne Paley à une amende de cent cinquante mille roubles », lut-il à haute voix. Je ne bouge pas. « Vous m'avez entendu, citoyenne? — Oui, citoyen, je vous ai entendu. Mais j'étais en train de me demander pourquoi vous me réclamez, si peu? pourquoi cent cinquante mille roubles et non cinq cents ou un million? Quand on prend du galon on n'en saurait trop prendre, pourquoi vous arrêter en si beau chemin? Et puis, si j'ai bien entendu, c'est le soviet qui me condamne. Or, je sais que ce n'est pas le soviet, mais vous et ceux qui composent

votre commission extraordinaire. J'irai donc d'ici même demander au président du soviet si réellement cet arrêt vient de lui, et je lui donnerai les raisons qui vous font agir. Je demanderai aussi si cela s'appelle mentir que de ne pas indiquer à des intrus où se trouvent les affaires qui vous appartiennent. » Guéorguenberguer pâlit encore plus. Il se mit à parler à voix basse avec son entourage, puis ils se retirèrent pour délibérer dans la pièce à côté. Ils en revinrent au bout de quelques instants. « Citoyenne, dit Guéorguenberguer, la commission extraordinaire baisse le taux fixé à cinquante mille roubles et vous donne huit jours pour exécuter sa décision. » Je vois que j'ai le dessus. Je demande si je peux me retirer, et, rentrée à la maison, je rédige au soviet de Tzarskoïe une lettre ouverte. J'y raconte tout : comment Guéorguenberguer vint nous trouver, comment il nous conseilla de cacher le vin, puis son attente, sa déception, sa colère, ses vengeances, et enfin sa tentative d'extorsion des cent cinquante mille roubles. Je finissais ma lettre en demandant de sévir contre mon persécuteur qui, « par des démarches louches discrédite et jette une ombre sur l'honorabilité du soviet entier ».

Télépneff me raconta le lendemain que ma lettre produisit l'effet d'un éclatement de bombe. Tout le monde était atterré, car Guéorguenberguer était considéré comme un communiste pur; il fut mis à l'index et, très peu de temps après, il disparut de Tsarskoïe et ne revint plus sur l'écran de mon triste kaléidoscope.

A cette époque, c'est-à-dire vers le 15/27 janvier 1918, parut le décret de la confiscation des banques. C'était la ruine générale, car les Russes tenaient rarement les valeurs et leurs bijoux chez eux. Pour eux « la Banque » était le lieu le plus sûr, le plus « de tout repos ». La consternation était générale. Toutes les valeurs avaient baissé au point de ne plus présenter le quart de leur prix d'autrefois. Il ne restait donc que les bijoux et cette confiscation des coffres-forts était pour le grand-duc la plus terrible des ruines. Il avait fait déposer dans la banque X, tous les bijoux qu'il avait hérités de ses parents, l'Empereur Alexandre II et l'Impératrice Marie Alexandrovna. Il les avait fait déposer à mon nom, craignant

que son nom de Romanoff n'attirât l'attention et n'éveillât la cupidité révolutionnaire. Il y avait là pour plus de cinquante millions de francs d'après l'estimation de bijoutiers compétents. Le colonel Pétrokow me raconta quelques jours plus tard qu'on le fit venir à la banque, comme gérant d'affaires. On étala sur une table colliers, broches, pendentifs, diadèmes de perles, de diamants, de saphirs et d'émeraudes. Il vit les yeux des israélites cupides s'allumer à la vue de ces splendeurs qui brillaient de tout leur éclat dans leurs anciens écrins. « Voilà où sont nos richesses, hurlaient-ils tous à la fois. C'est la citoyenne Paley qui les détient, nous allons lui retirer tout cela! » Néanmoins, on remit ce jour-là tout en place, on rendit au colonel Pétrokow les clés des deux coffres-forts, mais les commissaires aux cheveux frisés noirs, n'oublièrent pas où se trouvait le trésor...

Nous avions de moins en moins d'argent. Je me demandai avec angoisse comment nous allions vivre quand tout à coup une grosse somme nous tomba du ciel. Un richissime banquier de Pétrograd, Charles Josephovitch Yaroschinsky, d'origine polonaise, m'envoya son adjoint à la banque, un Polonais aussi, me demandant si le grand-duc et moi ne manquions de rien? A mon air embarrassé il comprit qu'au contraire, nous commencions à manquer de tout. J'eus à Pétrograd, dans l'appartement de Marianne, une entrevue avec Yaroschinsky, qui me remit une forte somme. A cette même époque le comte de Saint-Sauveur me remit vingt mille roubles pour le grand-duc et en donna aussi au comte de Benckendorff pour être envoyés à l'Empereur à Tobolsk. Je sais que de son côté Yaroschinsky envoya à l'Empereur de l'argent, du linge et des vêtements. Cette noble pensée fait honneur à ces deux hommes, dont l'un était un ami, mais je connaissais à peine l'autre. Son geste n'en est que plus beau.

XXI

J'arrive à l'époque où mon cher Wladimir eut sa dernière joie. Dans le calme du pavillon qu'il habitait il écrivit en russe une pièce en vers qu'il agrémenta de musique et dont

le sujet était *Cendrillon*. Mais avant de raconter le succès de la soirée, quand cette pièce fut jouée au collège des jeunes filles de Tzarskoïe-Sélo, je veux parler de mon fils bien-aimé et de la flamme divine que Dieu avait mise dans son âme de poète.

Depuis l'âge de treize ans cet enfant écrivait des poésies charmantes. Il faisait son éducation au Corps-des-Pages, à Saint-Pétersbourg et demeurait chez son précepteur, le colonel Fenoult. A Pâques, en été et à Noël, il venait passer ses vacances avec nous, soit à Boulogne-sur-Seine, soit dans des villes d'eaux. A chaque retour à la maison son talent de poète s'affirmait avec plus d'autorité. Ses nombreuses occupations et ses exercices au Corps-des-Pages ne lui laissaient que peu de loisirs, mais il profitait de chaque moment de liberté pour s'adonner à ses chères poésies. De caractère rêveur, il observait tout, rien n'échappait à sa subtilité en éveil : ni la noblesse de sentiments, ni la beauté, ni la laideur, ni surtout le ridicule. Il aimait la nature avec ardeur. Il s'extasiait sur tout ce que Dieu a créé, un clair de lune l'inspirait, un parfum de fleur lui suggérait une poésie. Il avait une mémoire prodigieuse; ce qu'il savait, ce qu'il avait eu le temps de lire en sa courte vie, tenait véritablement du prodige.

Au physique — toutes les mères comprendront que j'en parle, puisqu'il n'est plus — il était d'une beauté remarquable. Je me souviens dans les moindres détails d'un bal costumé que donna la comtesse Kleinmichel, en janvier 1914. Nous étions arrivés de Paris à Saint-Pétersbourg afin de surveiller l'aménagement de notre maison à Tsarskoïe, que nous devions venir habiter quelques mois plus tard. Le grand-duc et moi nous avions promis à la comtesse d'assister à sa soirée et Wladimir qui venait d'avoir dix-sept ans mourait d'envie d'y aller. La comtesse Kleinmichel insista tant et si bien auprès du grand-duc en faveur de mon fils, que son père donna son assentiment. Nous lui fîmes faire un beau costume de l'époque du Tzar Alexis Michaïlovitch : une redingote de drap blanc brodé d'or moulait sa fine silhouette. Un large pantalon de soie bleue, des bottes en peau de chagrin rouge souple, et un bonnet de drap blanc avec larges bandes de zibeline,

complétait ce costume. Tout le monde l'admira et d'un commun accord on décida qu'il était le plus beau du bal. Des amis français me firent mille compliments à son sujet. Quant au peintre Léon Baskt, présent à la soirée, il s'approcha de moi et me dit : « Votre fils — c'est le prince charmant rêvé d'un conte de fées » (*Eto skazotchny tzarévitch*). Ce soir là ma fierté maternelle exultait.

Il n'avait pas dix-huit ans au moment de la guerre. Néanmoins, grâce à une promotion accélérée, il entra le 1/14 décembre au régiment des hussards de l'Empereur, et partit pour les casernes Mouravieff au gouvernement de Novgorod, pour un stage militaire. Il en revint en février 1915 et cinq jours après, je le reconduisais à la gare de Tzarskoïe, d'où il partait rejoindre son régiment.

Le matin de son départ pour la guerre, nous allâmes moi, Wladimir et les petites, à l'église de Znaménié à la première messe à six heures. Mon fils se confessa, et prit la Sainte Communion. Sauf deux infirmières et nous, l'église était vide. Quels furent notre étonnement et notre joie quand nous reconnûmes en les deux infirmières l'Impératrice et madame Wiroubow! Sa Majesté avait voulu donner à Wladimir sa bénédiction. Elle lui fit don d'une belle petite icône et d'un livre de prières. Nous rentrâmes à la maison extrêmement émus de ce geste si touchant de notre Souveraine.

Depuis le jour du départ de mon fils je ne vivais plus, car cet enfant était ce que j'aimais le plus au monde. C'était ma joie, mon bonheur, ma fierté. J'étais fière de sa beauté, de ses talents de peintre, de musicien, de poète. Quand il dansait, c'était la grâce même. Quand il riait, son rire illuminait son visage charmant. C'était le fils rêvé pour une mère, car il était tendre, affectueux et touchant. Le sonnet (en russe) qu'il me dédia sur le premier volume de ses poésies ne donne qu'une faible idée de ce qu'étaient ses sentiments filiaux.

Voici ce sonnet, traduit par moi bien médiocrement, car si j'en donne les mots, il m'est impossible d'en reproduire la rime gracieuse et la forme.

Sonnet à ma Mère.

Tandis que, faible, je dormais dans le nid familial,
Sous ton aile maternelle mes rêves se blottissaient
C'est toi qui les berças et quand sonna mon heure

Les roses de mes rêveries fleurirent somptueusement...
Rien ne menaçait le chemin de ma vie,
Aucune ombre n'obscurcissait mon jeune horizon.
Les larmes que je versais, c'étaient encore tes larmes

De mes pensées, de mes rêves, tu étais l'idéal!
Tu soufflas en moi la force, la foi, l'espérance,
Tu habillas mon âme de vêtements brillants,
Tu tremblais pour moi comme je tremble à présent

Que la Rime m'a ouvert largement la porte, [ailes,
C'est toi et non pas moi que les archanges effleurèrent de leurs
Mes vers ce sont tes vers, ils sont revenus à toi.

Depuis février 1915, et jusqu'en juillet 1916, où, comme je le dis au commencement, il fut attaché à la personne du grand-duc, ce jeune être, âgé à peine de dix-huit ans, passa par les plus cruelles épreuves de la guerre. On l'envoya à plusieurs reprises faire des reconnaissances dangereuses et c'est miracle qu'il n'y fut pas tué. Un jour, un projectile vint s'abattre tout près de lui. Il ramassa la capsule et me la rapporta à son premier congé. Une autre fois lui et la patrouille qu'il commandait eurent à peine le temps de se cacher derrière de grands arbres qui furent criblés de balles. Ses soldats l'adoraient. Il me raconta avec émotion qu'un jour, assis dans une tranchée, il voit son sous-officier se jeter subitement sur lui et le couvrir de son corps... Une seconde après, avant que mon fils ait eu le temps de revenir à lui, un énorme obus volait par-dessus leurs têtes et venait éclater avec un fracas d'enfer à quelques trentaines de mètres au delà de leur tranchée. Ce soldat n'avait pas hésité à risquer sa vie pour son lieutenant.

En 1915 Wladimir eut quelques jours de congé qu'il passa avec nous, fier de la dragonne rouge de Sainte-Anne, 4e degré, qui lui avait été donnée pour son courage. Il n'avait pas cessé d'écrire à la guerre et il fit à ce moment-là un effort prodigieux : il traduisit en vers alexandrins un poème du grand-duc Constantin, intitulé « le Roi de Judée ». C'est une œuvre très

belle : tout le drame se passe en sept jours, depuis le Dimanche des Rameaux, jusqu'à la Résurrection de Notre-Seigneur et c'est un véritable tour de force, car pendant quatre actes il n'est question que de Jésus-Christ et cependant à aucun moment Jésus ne paraît en scène.

Ce drame religieux et mystique fut donné en 1913 au théâtre de l'Ermitage, à Saint-Pétesbourg et y fut joué maintes fois. Toute la famille Impériale, la cour, les ambassades, les hauts fonctionnaires y furent conviés à tour de rôle. Ce spectacle fut monté avec des décors d'une richesse et d'un faste extrêmes et le drame fut joué par des amateurs de talent; mais le centre de l'attention générale était l'auteur lui-même, c'est-à-dire le grand-duc Constantin qui joua avec beaucoup de sincérité et de piété le rôle de Joseph d'Arimathie.

Ce drame fit à Wladimir une impression profonde et ayant emporté un exemplaire dans les tranchées, il le traduisit en français, en vers bien rythmés et sonores. M. Paléologue et le comte de Chambrun en lurent quelques fragments lors de leur séjour en Russie et n'eurent que des éloges pour le jeune traducteur.

Le grand-duc Constantin, déjà malade du mal qui devait l'emporter en juin 1915, ayant appris que Wladimir avait traduit son drame, invita le grand-duc Paul, moi et notre fils à venir à Pavlovsk en son Palais afin d'en entendre la traduction. Nous y trouvâmes sa sœur — la Reine douairière de Grèce, la grande-duchesse Constantin sa femme, la princesse Jean de Russie — leur belle-fille, quelques-uns de leurs enfants et M. Bailly-Comte, professeur de français à Saint-Pétesbourg. Ce dernier demeurait souvent chez le grand-duc Constantin à Pavlovsk.

Étant assez physionomiste, je remarquais une certaine méfiance sur le visage du grand-duc poète; mais à peine Wladimir eut-il lu quelques lignes, que je vis le grand-duc Constantin, échanger avec M. Bailly-Comte un regard étonné. Plus Wladimir lisait, plus je voyais l'émotion se peindre sur le visage sympathique mais ravagé par la souffrance, du grand-duc Constantin. Ce jour-là Wladimir lut les deux premiers actes et on le combla de félicitations et de compliments. Nous dûmes promettre de revenir quelques jours plus tard pour achever la

lecture des deux derniers actes. Mon fils termina par une poésie russe dédiée au grand-duc Constantin et dont le sujet était son œuvre. Comme il achevait de la lire je vis le grand-duc baisser la tête... Puis nous montrant son cher visage baigné de larmes il nous dit : « Je viens d'avoir une des plus grandes émotions de ma vie, je la dois à Bodia (diminutif que la famille donnait à Wladimir et qu'il s'était donné à lui-même étant enfant). Je ne puis en dire plus long. Je suis mourant, je lui passe ma lyre, je lui lègue mon talent de poète comme s'il était mon fils. » Puis se tournant vers M. Bailly-Comte : « Je vous avais chargé de trouver en France un traducteur pour mon poème; veuillez, s'il vous plaît, envoyer une dépêche à Paris, afin de prévenir que je ne veux pas d'autre traduction. Il est impossible de faire mieux. » Il embrassa Wladimir à plusieurs reprises et fit cadeau au jeune traducteur d'une édition superbe de son poème. J'eus plus tard plusieurs rendez-vous avec M. Bailly-Comte. Avec une *minutie* de professeur qui l'honore, il tenait à revoir certains petits détails, car il tenait à ce que tout fût parfait.

Retrouverai-je jamais ce poème précieux laissé en Russie au moment de ma fuite, en février 1919, après l'abominable assassinat de mon mari? Et dire que le grand-duc et moi nous avions fait un si beau rêve : monter ce drame à Paris, qui y aurait été admiré et applaudi par nos amis de là-bas... Nous nous imaginions le visage de Wladimir illuminé d'une joie fière en voyant le succès de cette œuvre qui était pour une grosse part la sienne. Hélas! tout a sombré dans le gouffre où les haines sociales ont précipité mon bonheur, mes désirs et mes rêves!

La lecture du drame avait eu lieu pendant les huit jours de congé que Wladimir, déjà souffrant des bronches, eut en avril 1915. Fin mai, il tomba gravement malade à la guerre et cracha du sang. On le renvoya en arrière, et le docteur Warawka l'expédia au plus vite en Crimée. C'est là qu'au moment de la mort du grand-duc Constantin, le 2/15 juin, triste nouvelle que Wladimir n'apprit que le lendemain, une ombre blanche passa entre mon fils et sa cousine qui était assise à côté de lui à table. Tous les deux virent nettement la vision...

Le 15 août 1915 Wladimir revint de la Crimée, bruni par le soleil, l'air bien portant, plus beau que jamais. Il rapportait avec lui nombre de belles poésies, inspirées par la beauté du pays et aussi par un premier sentiment de tendresse qui venait d'éclore dans ce cœur de dix-huit ans.

Bientôt la guerre le reprit; chaque lettre nous apportait une poésie nouvelle, ou une pièce en vers français pour ses deux petites sœurs et quelquefois des lettres entières en vers. L'Impératrice m'avait fait promettre que je lui enverrais une copie de chaque poésie, ordre que j'exécutais avec une joie et une fierté naturelles. Le premier volume de poésies parut en novembre 1915 et cette belle édition fut vendue au profit des œuvres de l'Impératrice Alexandra. Le second volume parut le 21 mars 1918, la veille du jour maudit où mon enfant partait pour l'exil et pour une mort de martyr.

Un troisième volume, écrit à la machine, est resté en Russie entre des mains amies... Verra-t-il jamais le jour? Vivrai-je moi, jusqu'au jour où je pourrai le retrouver? C'est un pieux héritage que je lègue à mes filles, dont la tendresse pour le père et pour le frère se confondent dans la douleur éternelle de leurs morts affreuses.

Un soir, à Pétrograd, déjà en plein bolchévisme, Wladimir déclamait ses poésies chez les demoiselles Albrecht. Une grande artiste russe, madame Rostchina-Insarova (comtesse Serge Ignatieff) qui s'y trouvait, murmura en le regardant : « Ça n'est pas possible... il ne vivra pas... quand on est marqué d'un génie pareil, d'une inspiration aussi pure, aussi belle, on ne peut vivre longtemps... » La grande-duchesse Marie, qui se trouvait à côté d'elle, l'entendit distinctement.

Après cet hommage rendu à la mémoire de mon cher enfant, je reviens à la soirée du 25 février 1918, où la pièce en vers *Cendrillon* fut jouée par les plus jolies jeunes filles du collège de Tzarskoïe. Celle qui faisait le Prince Charmant s'appelait mademoiselle Doudarenko; elle chantait à ravir et était délicieuse à voir en travesti.

La salle était comble; nous y étions tous, et Marianne était venue de Pétrograd avec son mari, accompagnée du comte de Saint-Sauveur, et du comte Dimitry Schérémétieff. Un courant magnétique s'était établi dans la salle et sur la

scène. Après chaque acte le jeune auteur était acclamé, traîné sur la scène, et applaudi par les spectateurs, les acteurs et les musiciens. Un jeton en or daté et avec dédicace lui fut offert et mon cher enfant rayonnait de bonheur. A part le succès de la pièce on voyait sans peine percer la joie d'acclamer ce fils de grand-duc. Les bolchévistes avaient interdit sous peine de mort le port des épaulettes par les officiers. Or, il y en avait ce soir-là plusieurs, qui avaient attaché avec ostentation leurs épaulettes aux boutons de leurs uniformes kakis. Dimitry Schérémétieff s'approcha de moi pendant un entr'acte et me dit : « Cela sent la monarchie dans la salle ce soir; pour un peu on chantera l'hymne *Bojé Tzaria Chrani!* J'ai su plus tard que plusieurs jeunes cœurs sur la scène et dans la salle battaient bien fort au nom du lieutenant prince Wladimir Paley...

XXII

Depuis janvier 1918 des préliminaires de paix étaient entamés entre les Empires centraux et la Russie soviétique. Le 29 janvier/11 février à Brest-Litowsk, Trotsky, voulant jouer au plus fin, refusa de signer le traité, mais prononça cette phrase ambiguë « ni paix, ni guerre », et, comme preuve de sa bonne foi, il lança un décret de démobilisation complète. Ce fut un sauve-qui-peut général. Les trains devinrent inabordables. Les toits des wagons, les plates-formes, les parois extérieures même étaient couverts de grappes humaines grises.

Cependant les Allemands démontrèrent à Trotsky qu'il fallait opter entre l'état de paix et l'état de guerre, sans qu'il y eût place pour une troisième situation. Le coup de poing sur la table du général Hoffmann eut un retentissement formidable. Le résultat en fut que le 10/23 février, après s'être emparés de Minsk, Polotsk, Réval et Pskow, les premières divisions allemandes avaient réalisé une avance telle, que les missions militaires alliées firent savoir aux dix ambassadeurs et ministres de l'Entente qu'elles déclinaient toute

responsabilité sur les conséquences que pouvait avoir pour les représentants des États alliés une prolongation de séjour dans Pétrograd. Les Allemands pouvaient en quelques heures venir occuper la ville, et s'emparer non seulement des personnages diplomatiques et consulaires, mais encore de leurs papiers et de leurs chiffres.

Pendant ce temps, on discutait nuit et jour à Smolny, sans prendre aucune décision et sans opposer la moindre résistance à l'envahisseur. Pourtant, dès le premier moment, l'Ambassadeur de France avait promis à Trotsky le concours financier et technique de la France, si le pouvoir soviétique était résolu à combattre.

Le 13/26 février, les ambassadeurs des États-Unis et du Japon, les légations de Chine, du Siam et du Brésil, se dirigent vers l'Est, pour gagner la Sibérie et l'Extrême-Orient, si c'est nécessaire. Le 15/28 février, les missions françaises, anglaises, italiennes, belges, serbes, grecques et portugaises quittent, elles aussi, Pétrograd, sous la conduite de l'Ambassadeur de France, pour gagner Tammerfors, en Finlande, et essayer de traverser les lignes des Finlandais blancs et rouges, divisés par la guerre civile.

Ce fut le général de Mannerheim, qui, quelque temps plus tard, mata le danger rouge en Finlande. Il y est adoré et il n'y a pas de masure qui n'ait comme ornement le portrait de ce héros national.

Enfin les Allemands sont à Narva qui n'est qu'à deux heures de distance de Pétrograd. Le prince Léopold de Bavière lance un manifeste dans lequel il offre d'écraser le bolchevisme qui est une folie contagieuse pour le reste de l'Europe. Lénine, Trotsky et leur bande voient le danger imminent; aussi préfèrent-ils l'humiliation complète et c'est le front dans la poussière qu'ils signent le 3 mars, à Brest-Litovsk, une paix autrement plus pénible et plus lourde que celle qu'on leur avait offerte au commencement de février. L'ambassadeur soviétique Joffe s'installe à l'ambassade de Russie à Berlin. Les ambassades alliées rentrent à Pétrograd jusqu'au 3 avril, où elles le quittent de nouveau pour Vologda. Le traité de Brest-Litovsk, si indigne et si humiliant pour les Russes, est signé et l'accès de la Russie se

trouve rouvert sans qu'on ait à redouter l'occupation de Pétrograd par les troupes allemandes.

Nous-mêmes, nous ne savions plus que penser. Saint-Sauveur avait beau nous affirmer que les Alliés arriveraient par Arkhangelsk et nous sauveraient, nous sentions bien qu'ils étaient trop occupés chez eux pour nous être de quelque secours. La proximité des Allemands, qui n'avançaient pas sur Pétrograd mais qui ne s'en allaient pas au gré des commissaires bolchévistes, inspirait à ceux-ci les plus terribles craintes. Poltrons de nature, ils se voyaient tous arrêtés, ligotés, pendus, les jambes ballantes, tandis que le spectre d'une restauration monarchique les effarait. Aussi à la mi-mars, le commissaire juif Moïse Salomonovitch Ouritsky signa-t-il un ordre que tous les membres de la Famille « Ex-Impériale » et tous ceux qui y adhéraient par quelque parenté que ce fût, devaient sans retard dès le lendemain se présenter à la Gorochovaia, n° 2, à la Tché-ka (commission extraordinaire de Pétrograd). Cette nouvelle nous troubla. Après un conciliabule nous décidâmes de faire délivrer par le docteur Obnissky un certificat de maladie au grand-duc que je porterais, moi, à la Tché-ka. Nous décidâmes que Wladimir qui ne portait pas le nom de Romanoff resterait chez lui et passerait ainsi, peut-être, inaperçu. Nous comptions sans l'astuce haineuse des juifs et leur système extraordinaire de renseignements.

Le lendemain, à l'heure fixée, munie du certificat du docteur, je me présente à la Gorochovaia n° 2. Une sentinelle me demande mon laisser-passer, je n'en ai point. Il me demande pour quelle affaire je suis venue? « Pour l'enregistrement des membres de la famille Romanoff. — Passez, me dit-il, au deuxième étage à gauche. » Je grimpe ces deux étages escarpés, qui étaient autrefois l'escalier de service du grand maître de police de Pétrograd et où des mitrailleuses sont actuellement postées à chaque tournant. J'arrive à la salle indiquée et j'y trouve le grand-duc Dimitry Constantinovitch, cousin germain du grand-duc Paul et frère du grand-duc Constantin, le poète, et les trois fils de ce dernier, les princes Jean, Constantin et Igor. En attendant l'audience nous causons gaîment entre nous. Au bout d'un quart d'heure entre un

individu mal vêtu, ébouriffé, le visage ravagé et blême, tout rasé, des yeux jaune clair, le regard méchant, le nez pointu, les lèvres minces et serrées. Je sus après que c'était Gléb Ivanovitch Bokiy, le bras droit d'Ouritsky. Il s'installe à une table à écrire et se met à questionner à tour de rôle les princes présents. Quand ce fut mon tour, il lève sur moi un regard dédaigneux et dur : « Qui êtes-vous? Pourquoi êtes-vous là? Les femmes n'avaient pas à se présenter. — Vous pensez bien que ce n'est pas pour mon plaisir, répondis-je, mais vous avez convoqué mon mari, le grand-duc Paul Alexandrovitch, et comme il est souffrant et n'a pas pu venir, je suis venue à sa place. — Vous avez un certificat de médecin? — Le voici. » Il parcourt des yeux le papier et dit : « Cela ne nous suffit pas, vos médecins écrivent ce qu'ils veulent, nous enverrons le nôtre, qui saura non moins bien que le docteur Obnissky établir un diagnostic. Dictez-moi les noms et prénoms de votre mari? » Je commence. « Son Altesse Impériale Monseigneur le grand-duc Paul. » — Assez, me dit-il d'un ton bourru, tout cela n'existe plus; j'écris : le citoyen Paul Alexandrovitch Romanoff, né à Tzarskoïe-Sélo, le 21 septembre/3 octobre 1860. Son père? — Le Tzar Alexandre II... » Il se gratta la tête, puis il dit : « Je crois que ces détails sont inutiles... Dites-moi, mais le citoyen Paul Romanoff a un fils? — Oui. — Comment s'appelle-t-il? — Dimitry Pavlovitch. — Ah, c'est celui-là... » Et sa vilaine bouche esquissa un sourire de côté. « Et où est-il? — Il est actuellement en Perse. — En Perse... C'est dommage... » ajouta-t-il, en tambourinant de ses doigts pointus sur la table; « mais Paul Romanoff a encore un fils? » mon cœur battit bien fort, « oui, dis-je, mais celui-là ne porte pas le nom de Romanoff. — Mais c'est néanmoins un fils du citoyen Paul Romanoff? — Oui. — Alors, où est-il? Pourquoi n'est-il pas ici? Personne n'a le droit d'ignorer les décrets. Que demain à midi il se présente », puis, se tournant vers les Princes, il dit : « Vous pouvez vous retirer, Messieurs ».

En repassant par la pièce voisine un bonhomme en ancien uniforme d'huissier était en train de balayer la chambre. Il me regarda avec de bons yeux où brillaient deux larmes : « Ces monstres vous tourmentent, dit-il, quand je pense que

ces gredins se permettent d'humilier ainsi les membres de la Famille Impériale mon cœur en frémit. » (*Ajno serdtzé drogit*) et son bras levé s'abattit lourdement. Je sortis de cette maison toute tremblante et rentrai à Tzarskoïe-Sélo par le premier train. Je fis part à mon mari de la prochaine visite d'un docteur bolchéviste et je dis à mon fils que demain il devait se présenter à la Tché-ka. Néanmoins, je vivais de l'espoir que mon fils, n'ayant pas joui des prérogatives de la Famille Impériale, par esprit de justice, on lui épargnerait les épreuves. Je croyais toujours avoir affaire à des êtres humains, à des êtres qui avaient souffert et qui étaient, à leur manière, assoiffés de liberté et de justice. Je ne savais pas encore que les bolchevistes étaient de simples bandits, qui assassinent pour voler, pour s'emparer du bien d'autrui! A ce moment-là les bêtes féroces ne montraient pas encore toutes leurs griffes.

XXIII

Le lendemain Wladimir partit pour Pétrograd et la Tché-ka. Ce ne fut plus Bokiy qui le reçut, mais Ouritsky lui-même. Il le reçut très aimablement, l'invita à s'asseoir et après plusieurs questions sur ses poésies et ses travaux il lui dit : « Je vous ai fait venir ici, car je désirais vous connaître. Je sais que vous êtes un garçon honnête... » Mon fils, ironique, salua. Ouritsky fit semblant de ne pas voir ce geste et répéta : « Un garçon honnête... Je viens donc vous demander de renier une fois pour toutes votre père, Paul Alexandrovitch, l'ex-grand-duc... — Comment? vous dites? demanda Wladimir en fronçant les sourcils. — Je vous répète : Vous allez me signer un papier que vous renoncez à considérer Paul Alexandrovitch comme votre père et immédiatement vous êtes libre; sinon, vous signerez cet autre papier, et c'est l'exil... » Mon fils, qui me raconta la scène à peine rentré et bouillant encore de rage, se mit à fixer Ouritsky avec persistance... Puis, sans le quitter du regard, il tira son porte-cigarettes de sa poche et se mit à fumer... Cette scène muette dura quelques instants. Ouritsky dut lire dans ce regard tant de reproche et tant de mépris qu'il dit brusquement : « Eh bien, s'il en

est ainsi, signez votre feuille de départ pour l'exil. » Wladimir se leva, signa et sortit sans mot dire. « Demain vous m'enverrez deux photographies », cria Ouritsky, quand mon fils était déjà dans la porte.

Le lendemain, sous prétexte de remettre à Ouritsky les photographies demandées c'est moi qui retournai à la Tché-ka. J'étais prête à tout pour sauver mon enfant. Je trouvai dans la grande salle à manger où j'avais dîné jadis chez le général de Wahl, grand maître de police, les trois princes, fils du grand-duc Constantin et la femme du prince Gabriel, absent ce jour-là. Elle avait été danseuse au ballet impérial et le prince Gabriel l'avait épousée après la révolution. C'est elle qui plus tard sauva la vie à son mari, ayant eu des accointances avec Bokiy, cité plus haut. Elle venait, comme moi la veille, solliciter la permission pour son mari de ne pas partir, vu sa santé délicate. Les autres princes venaient pour régler les détails de leur départ. Ouritsky me fit attendre deux heures, et me reçut vers les trois heures de l'après-midi, après le départ de tous ceux qui attendaient dans cette salle à manger. Il me reçut debout au milieu de la pièce. Petit, trapu, les jambes torses, la tête grosse, les cheveux blonds, frisés. Des yeux petits, cachés derrière un pince-nez, le nez crochu, les lèvres charnues, le sourire ironique et mauvais. Le type repoussant du mauvais juif, du juif malfaisant. « Vous désirez, madame? — Mon fils a été hier chez vous, monsieur. (J'étais furieuse contre moi-même car je sentais que ma voix tremblait.) Vous lui avez demandé deux photographies. Les voici. Mais je voulais vous prier, vous supplier, monsieur, de me laisser mon fils bien-aimé près de moi. Il est malade, il a les poumons atteints. Il a la névrose du cœur, vous avez vu comme il est pâle... — Oh, Madame, tout cela ce sont des histoires de mamans. Névrose du cœur! Est-ce qu'on pensait à nos névroses quand le gouvernement impérial nous tenait en prison, et où moi qui vous parle, j'ai gagné la tuberculose. — Mais, Monsieur, hasardai-je, vous étiez en prison pour quelque chose, vous aviez commis un crime quelconque, un délit. Vous agissiez contre un régime, vous alliez contre l'ordre public... Mon fils n'a rien fait que la guerre et vous ne pouvez lui reprocher que d'être

le fils d'un grand-duc. Épargnez-le, je vous en supplie. — Non, non, Madame, vos supplications sont inutiles. C'est aujourd'hui samedi, il partira avec les autres mardi à six heures du soir. Ils iront à Viatka, où ils n'auront aucun mal. Un wagon spécial leur est réservé, vous pourrez le reconduire à la gare. »

Je revins à la maison. Les pressentiments les plus lourds me serraient le cœur. Je priai et pleurai longtemps. Mais ne voulant pas montrer à mes chers aimés mon horrible angoisse, je descendis pour dîner, gaie et souriante. Je ne pouvais me lasser de regarder le cher visage de mon enfant! Son front si blanc, l'arc régulier de ses sourcils, ses grands yeux si profonds et sa bouche rieuse! Deux jours seulement me séparaient du terrible départ.

. . . . . .

Le 22 mars/4 avril, après une nuit d'insomnie et de larmes, je me levai et ma première pensée revenant à la cruelle réalité, fut : « Tu vois ton cher Bodia pour la dernière fois, ce soir tu l'embrasseras, tu lui donneras ta bénédiction pour la dernière fois... » Ces mots « pour la dernière fois » étaient devenus une véritable obsession, les larmes m'étouffaient, je sentais la folie envahir mon cerveau. Ayant toujours eu de l'empire sur moi-même, je parvins, néanmoins, à cacher la folle angoisse qui m'étreignait le cœur. Après le déjeuner nous restâmes tous les cinq serrés les uns contre les autres, malheureux, misérables, brisés d'émotion. Mon cher mari parla à Wladimir avec toute sa tendresse, avec cette noblesse de cœur qui était la sienne. Il ne pouvait s'empêcher d'approuver la conduite de son fils qui partait pour l'exil pour n'avoir pas voulu le renier, lui, son père... Il lui parla de l'Empereur et du serment que notre fils lui avait prêté, le jour de sa promotion comme officier. Rien au monde, aucune abdication de l'Empereur ne pouvait le délier de ce serment. Il parla de l'espoir qu'il avait que le régime maudit ne durerait pas et qu'un jour nous nous retrouverions tous, heureux et libres, dans notre chère France...

Les trains de Tzarskoïe étant devenus rares, nous dûmes partir par le train de trois heures, quoique celui que Wladimir devait prendre de Pétrograd ne partît qu'à sept heures du

soir. Nous avions donc plus de trois heures et demie à passer en ville. J'allai directement chez Marianne, qui habitait un joli appartement à la Morskaya, 59, dans la maison de mon fils Alexandre. Wladimir alla prendre congé de sa sœur, la grande-duchesse Marie, princesse Poutiatine, qui était à son sixième mois de grossesse et qui ne pouvait l'accompagner à la gare. Puis il revint chez Marianne, où quelques amis se réunirent pour lui dire adieu. Alexandre Polovtsoff et sa femme, la princesse Sophy Dolgorouky (devenue depuis princesse Wolkonsky), le comte de Saint-Sauveur, son camarade de régiment Maltzoff, M. Roumanoff son éditeur, etc... J'avais trouvé pour accompagner mon fils en exil un jeune domestique polonais nommé Tschéslav Kroukovsky qui le soigna admirablement et dont Wladimir faisait le plus grand éloge dans ses lettres.

L'heure du départ approchait. Le jeune Polonais partit avec les bagages et mille provisions que je lui confiai pour mon enfant. Le bon Armand de Saint-Sauveur nous prit tous dans son automobile et nous emmena à la gare Nicolas, où nous arrivâmes vers six heures et demie du soir. Après mille difficultés et l'exhibition de tous les laisser-passer possibles, nous arrivâmes sur le quai de la gare. Nous y trouvâmes, prêt à partir aussi, le grand-duc Serge Michaïlovitch, chef de l'artillerie pendant la guerre, prince d'une intelligence remarquable. Je ne l'avais pas vu depuis plus d'un an et le reconnus à peine, tellement il avait changé. Les princes Jean, Constantin et Igor, étaient aussi là, ainsi que la princesse Jean, fille du roi Pierre de Serbie, femme au cœur courageux et noble, qui n'hésita pas à suivre son mari en exil. Voyant ma douleur, elle me promit de soigner mon fils, et dans chacune de ses lettres Wladimir parla d'elle avec admiration et enthousiasme. Depuis — l'horrible malheur qui brisa sa vie et la mienne — nous rapprocha et je la chéris et la vénère parmi les amies que j'aime le plus tendrement.

Le moment du départ arriva. Serrant mon enfant sur mon cœur je le couvris de larmes et de baisers. La sonnette fatale retentit, la locomotive siffla, le train se mit lentement en marche et mon fils adoré disparut à jamais...

Blottie dans un coin de l'automobile de Saint-Sauveur

je sanglotais. Tous se taisaient devant ma douleur de mère qui sentait que son enfant était perdu pour elle. Je rentrai à Tzarskoïe par le dernier train et mon mari, qui attendait mon retour avec anxiété, vit à mes yeux rouges et gonflés de larmes par quelles émotions je venais de passer. Il me prit dans ses bras et tous deux nous pleurâmes ce fils que Dieu nous avait donné, ce fils qui était notre trait d'union, notre espoir, et le symbole du bonheur et de la fidélité dans l'amour.

XXIV

La commission extraordinaire (la Tché-ka) n'oublia pas sa menace de nous envoyer pour vérification un docteur bolchéviste. Quelques jours après le départ de Wladimir, un médecin militaire vieillot, petit, joufflu et rose, se fit annoncer. Il salua militairement le grand-duc, demanda à l'ausculter, le fit très sommairement, prit une feuille de papier et se mit à écrire. Puis se tournant vers le grand-duc il lui lut son rapport, dans lequel il déclarait que « le citoyen Paul Romanoff était trop malade pour entreprendre un voyage quelconque. » « Vous voyez, Votre Altesse Impériale, ajouta-t-il, combien je suis docteur bolcheviste. Ces bandits, qui m'ont attaché à la Tché-ka de force sous peine de me tuer, croient que je prêterai la main à leurs ignominies. Voici le rapport que je vais leur remettre. » Là-dessus, il mit le papier dans la poche de son veston, salua une fois de plus le grand-duc en faisant le salut militaire, tourna sur ses talons et disparut.

Nous étions contents d'être débarrassés à si bon compte de cette visite, mais quelques jours plus tard une nouvelle surprise nous attendait. On nous annonce un nouveau docteur envoyé par la Tché-ka. Il n'y avait qu'à se soumettre et j'allai par précaution voir de quoi ce nouveau médecin avait l'air. Je vois devant moi un beau jeune homme, les traits réguliers, de grands yeux, le teint mat, les dents blanches. Il me dit : « Je vous supplie de ne pas vous effrayer de ma visite. La Tché-ka n'a pas eu confiance dans le rapport du premier médecin. On m'envoie pour le vérifier et confirmer ou désapprouver son diagnostic. » Puis me regardant avec

de bons yeux il me dit : « Ne craignez rien, tout ce que je pourrai faire pour le mieux, je le ferai. » Je le fis entrer chez mon mari qui le pria de s'asseoir et qui se mit à le questionner sur sa carrière de médecin militaire, sur la guerre, etc. En racontant qu'il avait servi en 1916 dans un des régiments qui étaient sous les ordres du grand-duc, il se mit subitement à genoux devant mon mari et lui baisa la main! De grosses larmes, qu'il n'essayait même pas de retenir, coulaient le long de ses joues. Nous fûmes tous les deux très émus par cette scène. On ne pouvait douter de la sincérité de cet homme. Ce n'était pas un de ces agents provocateurs que tout le monde craignait tant. Il rédigea, lui aussi, un rapport conçu en ces termes que : « Pour toute autre personne aussi gravement malade que le citoyen Paul Romanoff, il dirait que tout déplacement est une question de vie ou de mort, mais connaissant la méfiance de la Tché-ka, il dit que Paul Romanoff doit partir, mais n'arrivera pas vivant à destination. » Ce rapport produisit son effet. Il le présenta au bon moment, à qui il fallait, et depuis le mois de mars jusqu'à la fin de juillet on nous laissa tranquilles. Nous ne revîmes jamais plus ce médecin bienfaiteur. S'il est vivant et s'il lit ces lignes, je le remercie vivement du service qu'il rendit ce jour-là à mon pauvre mari...

Wladimir, arrivé à Viatka avec ses compagnons d'infortune, nous écrivit aussitôt et ses lettres furent très régulières. On les installa dans une vaste maison réquisitionnée à cette intention. Il avait une grande chambre qu'il partageait avec les princes Constantin et Igor. La princesse Jean et son mari en occupaient une autre. Le grand-duc Serge Michaïlovitch était logé ailleurs et ils ne le voyaient que rarement. Mon fils nous écrivit qu'il avait conçu le projet d'un drame en vers sur le poète Lermontoff, sa vie, son duel et sa mort. Par une chance que le pauvre petit trouvait extraordinaire, il avait découvert dans la maison qu'il habitait, une vieille et introuvable édition des poèmes de Lermontoff avec sa biographie détaillée. « Tu vois, maman chérie, m'écrivait-il, que ma bonne chance ne m'abandonne pas. Promets-moi donc de ne pas tant pleurer...

» Plus tard, la princesse Jean, qui échappa miraculeuse-

ment à la mort terrible que subirent son mari, mon fils et les autres exilés, me raconta mille détails sur lui. Wladmir était leur grande ressource, il les amusait, les faisait rire aux larmes par ses drôleries, par ses imitations, par toute cette exubérance et cette verve qui lui étaient propres. Puis, subitement, il se taisait, les quittait... Ils savaient tous alors qu'une poésie nouvelle, une pièce ou un poème satirique, seraient le résultat de cet éloignement momentané... Après quelque temps, il revenait, triomphant, leur lisait son œuvre et redevenait l'être charmant que tous adoraient. Ainsi passèrent la fin de mars et la moitié d'avril et nous vivions d'une lettre de Wladimir à l'autre.

Nous-mêmes, une après-midi, nous commîmes l'imprudence d'accepter une invitation à un concert de bienfaifaisance, donné dans ce même collège de jeunes filles de Tzarskoïe où Wladimir avait connu son dernier triomphe. Quand nous entrâmes dans la salle, presque tout le public se leva et nous allâmes nous asseoir au premier rang, où des places nous avaient été réservées. Plus tard, quand on arrêta le grand-duc, un des griefs contre lui fut cette soi-disant manifestation monarchique au concert.

C'est aussi en avril 1918 qu'on nous prit nos deux autos qui étaient notre seule distraction en cette époque lugubre. Le chauffeur, nommé Zvéréff, qui avait été avec nous en Crimée en 1916 et avec le grand-duc à la guerre, qui avait servi jadis chez le grand-duc Alexandre et la grande-duchesse Xénia, devenait chaque jour plus insolent et plus grossier. On ne pouvait plus lui faire la moindre observation. Les autos étaient mal tenues, mais il se moquait de mes remarques.

Quelques jours avant Pâques il déclara qu'il n'avancerait que quand il en aurait le temps, devant promener dans nos autos madame Lounatcharsky, femme du commissaire du peuple aux Beaux-Arts! Effectivement, il fallut demander au « camarade Zvéréff » s'il voulait bien nous conduire. A la veille de Pâques, qui était cette année-là le 22 avril v. s., comme nous devions aller à l'église pour la messe de minuit, il nous fit dire qu'il ne nous servait plus, que les autos étaient réquisitionnées et que notre garage, qui était au bout de notre jardin, servirait de base automobile pour les besoins

du soviet. Ainsi disparurent les trois belles automobiles amenées de Paris.

J'allais très souvent dans notre palais dont je continuais à faire les honneurs deux fois par semaine aux nombreux visiteurs qui s'y pressaient. Le reste du temps, je pouvais y circuler librement, sans contrôle. C'est ainsi que je pus vendre par petites quantités, et à des prix fabuleux, quelques centaines de bouteilles de vin, qui étaient au premier étage et que Guéorguenberguer avait épargnées par inadvertance. Il fallait bien faire vivre le grand-duc et les petites. Télépneff, qui continuait à poser pour le protecteur et l'ami, dut découvrir un jour qu'il y avait encore du vin dans la maison. Il envoya Serge Korovine dire au colonel Pétrokow « qu'ils seraient heureux tous les deux, d'en obtenir quelques bouteilles ». C'était l'extorsion qui commençait. Korovine et Télépneff, moins odieux que les autres, étaient néanmoins des ivrognes avérés. Nous vîmes que Télépneff aussi n'était qu'un maître-chanteur mais avec des formes plus amènes que Guéorguenberguer. Il fallut chaque semaine lui déposer dans un endroit précis de la maison une douzaine de bouteilles des meilleurs vins. Espérant toujours gagner du temps et voulant avoir la protection de ce personnage influent au soviet, je m'exécutais avec la meilleure grâce du monde, mais néanmoins, je commençais à me méfier. Au bout de quelques temps je compris à certains indices que si je voulais que notre palais restât intact je devais payer cette sécurité par autre chose encore que du vin. Je remis donc chaque semaine au camarade Télépneff 2 000 roubles, qui n'étaient pas encore tombés au taux dérisoire actuel. Cela faisait bien encore près de 2 000 francs par semaine et cela commençait à peser lourd sur notre budget.

Il fallait aussi, et cela par mille subterfuges et mille ruses, se procurer de la farine et du sucre, aliments qu'on ne trouvait que chez des matelots communistes et quelquefois chez des paysans à la campagne. On était à la merci d'un espionnage et d'une dénonciation de tous les instants. Le bon père Myron nous apporta bien souvent des pommes de terre et de la farine, poids qu'il portait allégrement sur son dos. Il ne craignait personne, et quand on le questionnait sur ce qu'il

portait et où il allait, il leur répondait par ces paroles mystérieuses et ambiguës dont les « startzy » en Russie ont le secret.

Le pain qu'on distribuait par des « bons » était immangeable. C'était un mélange de sarrasin, de sable, de plâtre et de fétus de paille, et il était hors de question que le grand-duc mangeât de ce pain. Aussi, moi et les fillettes, nous apprîmes à faire du pain blanc que notre cher papa, dans son indulgence, voulait bien trouver délicieux.

XXV

Le 17/30 avril, arrive un télégramme de Wladimir que par ordre de Moscou ils allaient tous quitter Viartka pour Ekaterinbourg où, en effet, ils arrivèrent le 20 avril/3 mai, le vendredi de la semaine sainte. La princesse Jean me raconta plus tard que Wladimir était très déprimé par ce changement. « Notre meilleur temps, celui de Viartka, est fini, disait-il, à présent, ce sera pire tous les jours. » On le plaisantait sur ses idées noires, mais mon fils avait hérité de moi le don des pressentiments.

A Ekaterinbourg, on les installa dans une hôtellerie, dont les propriétaires, de braves gens nommés Atamanoff, firent de leur mieux pour adoucir leur existence. C'est aussi le 17/30 avril, que les infortunés Souverains, accompagnés de leur troisième fille, la grande-duchesse Marie et de leur suite, furent amenés brutalement de Tobolsk et installés dans la maison Ipatieff, cette maison maudite, où toute la Famille fut massacrée quelques mois plus tard.

Une fois installés à Ekaterinbourg les lettres de notre fils reprirent leur cours régulier. Il était extrêmement prudent dans les lettres qu'il confiait à la poste, mais celles qui arrivaient par des occasions sûres étaient magnifiques d'éloquence et de détails précis. Je me souviens qu'il nous décrivit la messe de minuit à la cathédrale d'Ekaterinbourg. Toute cette jeunesse exilée était à l'église tenant dans leurs mains des cierges rouges allumés et écoutant religieusement les beaux chants pascals, si pleins d'espérance. « Christ est ressuscité ». — « En vérité — Il est ressuscité » et malgré

tant d'épreuves, leur jeunesse se remettait à espérer et à vivre...

Dans une autre lettre, pas par la poste celle-là, Wladimir nous raconte qu'il va chaque jour rôder autour de la maison où est enfermé notre Empereur avec sa Famille. Des grosses planches de bois enfoncées dans la terre forment une haie afin que les curieux (ou les fidèles) ne puissent rien voir. Des journaux sont collés aux fenêtres du premier étage pour que personne ne puisse regarder au dehors. La nourriture des augustes prisonniers est, paraît-il, abominable. Wladimir dit en termes véhéments et chaleureux les sentiments d'indignation, de pitié et de dévouement loyal qui remplissent tout son être. Si jamais Dieu permet de retrouver ses lettres, ce sera un pieux devoir de les réunir et de les publier, afin que le monde ait une preuve de plus de la cruauté féroce des bandits au pouvoir.

En juin 1921, trois années après l'assassinat de mon fils, une main pieuse m'envoya un numéro de journal russe édité à Berlin et intitulé *L'Aigle à deux têtes*. La femme d'un camarade de Wladimir, madame Semtchévsky, qui était à Ekaterinbourg avec son mari à cette époque, décrit une visite que notre fils leur fit. En voici la traduction fidèle :

... Le lendemain nous entendîmes sonner à la porte d'entrée. Un jeune homme grand de taille, svelte, vêtu d'un modeste complet gris monta précipitamment l'escalier et frappa à la porte. C'était le prince Wladimir Pavlovitch Paley, le fils du grand-duc Paul Alexandrovitch, jeune homme de vingt et un ans et poète de talent. Depuis que nous ne l'avions vu à Pétrograd, il avait beaucoup maigri et pâli. Notre rencontre fut joyeuse, nous nous assîmes; il était dans l'enchantement du confort de notre modeste chambre; « il y a longtemps que je n'ai été aussi confortable et aussi à l'aise que chez vous, dit-il, rêveur, et, vous savez, je crois que je ne le serai plus jamais. Avec chaque jour on nous traite plus mal, et ce qui m'obsède, c'est que je ne puis être seul un moment pour concentrer mes idées, je suis obligé d'écrire dans la nuit, quand tout le monde dort, car nous sommes plusieurs dans une chambre ».

Puis il se mit à parler de ses parents. Il regrettait vivement

de ne pas être à Pétrograd avec son père le grand-duc Paul. Il parla du grand-duc Dimitri et de la grande-duchesse Marie et se réjouissait qu'ils fussent en sécurité à l'étranger [1]. *Le prince Wladimir nous raconta les détails de la mort glorieuse du jeune prince Mestchersky à Kiew* [2]*; une bande bolchéviste se rue sur lui, le jette à terre, le piétine avec cris et horions, puis on le fusille. Le dernier cri du malheureux jeune homme est : « Vive la Russie! Vive l'Empereur! »*

Une soumission calme, une espèce de fatalisme brillaient dans les beaux yeux du prince Paley. « Je souffre, je souffre terriblement pour notre pauvre Russie, disait-il. » Et ses paroles étaient empreintes d'une tristesse profonde et désolée...

A ce moment arrivèrent le baron Dellingshausen avec sa femme (elle périt quelques mois plus tard avec son jeune enfant dans une catastrophe de chemin de fer due à la malveillance bolchéviste). Tous les deux connaissaient d'autrefois le jeune prince. Nouvelle joie, nouvelles questions, nouveaux souvenirs!

Je plaçai sur la table une lampe recouverte d'un abat-jour vert et préparai le thé. Nous nous serrâmes tous autour de cette table, nous, les isolés au milieu de l'impudence des ennemis bolcheviks, des orphelins sans les êtres chers, les parents laissés à Pétrograd. Comme des voyageurs jetés par-dessus bord et qui luttent de toutes les forces qui leur restent avec les éléments déchaînés au milieu des vagues furibondes, nous entrevîmes un instant un coin de l'énorme et puissant navire qui sombrait. Un coin de la grande Russie... Puis il disparut et autour de nous tout devint encore plus lugubre et plus sombre...

« Le cercle de la lampe verte », dit le jeune Prince en souriant doucement. « Cher petit cercle, je n'oublierai pas ces quelques bons moments si rares dans ma misérable vie actuelle. » Puis il se mit à déclamer ses dernières poésies, écrites après son départ de Pétrograd et qui n'ont jamais été publiées.

Ce fut une heure émouvante. Des sonnets élégants et tendres, voilés d'une douce tristesse, succédaient aux souvenirs des derniers événements à Pétrograd, souvenirs sombres et angoissants; mais ce sont surtout ses poésies écrites à Viatka qui étaient empreintes d'une inspiration magnifique. Une tristesse si pro-

1. La grande-duchesse Marie n'était pas encore à l'étranger, mais à Pavlovsk.
2. Non pas à Kiew, mais à Yalta, en Crimée.

fonde, une complainte si belle s'exhalaient de ces poésies que nos yeux étaient involontairement remplis de larmes. Larmes de regrets et aussi d'indignation pour ce grand talent qui périssait si injustement, si fatalement! Pourquoi? disaient ses poésies, pourquoi ces souffrances surhumaines, pourquoi ces tortures morales, cette attente de tous les instants d'un assassinat à un coin de rue?... Je me souviens du sujet de sa dernière poésie : Viatka. Nuit tranquille, mais dont le silence est sinistre, le prisonnier ne dort pas. Les souvenirs d'un passé lointain, d'un passé chéri, envahissent son âme, tandis que sous sa fenêtre un geôlier veille. C'est un ennemi féroce, un Letton...

Les proches, les aimés sont lugubrement loin
Tandis que l'ennemi est lugubrement près....

Puis il se tut et pendant quelques instants un silence complet régna dans la pièce; comme si quelqu'un de Grand, de Lumineux, était descendu parmi nous écartant pour un temps quelque chose de sombre, d'inévitable comme le sort... la fatalité...

Ce fut tard dans la nuit que nous nous séparâmes de notre cher hôte. Avec sa mort la Russie n'a-t-elle pas perdu un de ses plus glorieux poètes? Qui sait? Et involontairement se dresse dans ma mémoire toute une pléiade de nos savants russes, de nos écrivains, de nos peintres qui ont péri en Russie soviétique, de faim, de maladie et de torture.

Le prince Wladimir nous remercia chaudement pour cette bonne soirée. « Tu viendras nous voir souvent, n'est-ce pas? lui dit mon mari — Je ne demande pas mieux, répondit-il, mais je crains que vous n'en pâtissiez. Igor Constantinovitch n'est pas venu avec moi ce soir de peur de vous faire du tort. — Nous vous attendrons ces jours-ci, ajoutai-je, et n'oubliez pas d'apporter toutes vos dernières poésies, nous les garderons pieusement jusqu'à des jours meilleurs. »

Hélas, ce fut en vain que « le cercle de la lampe verte » attendit au jour fixé son jeune fondateur. Il ne vint pas, et quand mon mari, inquiet, téléphona à l'hôtel, on lui répondit ces mots sinistres : « On vient de les emmener tous pour une destination inconnue. » On les emmena et cette fois pour toujours. On craignait leur popularité grandissante et la sympathie du peuple pour eux...

On les emmena, et après les avoir torturés, hideusement, inhumainement, on les jeta dans une mine à charbon en les recouvrant de terre... La terreur rouge planait de plus en plus sur la ville silencieuse. Perquisitions, arrestations, vols, fusillades...

. . . . . .

Un jour viendra où le peuple russe verra clair dans cette effroyable et sombre affaire. Il saura punir les coupables, ces esprits du mal qui tuent notre Patrie, notre Russie grande et sainte...

Je suis triste, je souffre, et mon chagrin ne voit pas d'issue. Je vois devant mes yeux se dresser le visage pâle et inspiré du jeune prince poète avec cette question angoissante « pourquoi? »

Et je pense à la dernière ligne de sa dernière poésie :

Les proches, les aimés sont lugubrement loin
Tandis que l'ennemi est lugubrement près...

E. Semtchévsky.

. . . . . .

J'ai dû interrompre pour quelques semaines le pieux et pénible devoir que je m'étais tracé, la traduction de ce qui précède m'ayant brisée. O vous, les pauvres mères, qui avez perdu vos fils glorieusement tombés aux champs de batailles, vous me comprenez, vous me plaignez, vous pleurez avec moi.

Cependant, puisqu'il faut qu'avant de mourir j'éclaire les lumineuses figures du grand-duc et de mon fils, je vais essayer de continuer mon lamentable récit.

PRINCESSE PALEY

(A suivre.)

ANTOINE COYSEVOX

Depuis les vers impertinents d'Alfred de Musset qui confondait dans une même railleuse indifférence, — sans se soucier qu'elles fussent de la main de Coysevox ou de Girardon, de Desjardins ou de Tuby, de Lehongre ou de Regnaudin, des frères Marsy ou de Legros, de Mazelière ou de Magnier, — toutes les déités de l' « ennuyeux parc de Versailles »...

> Vous qui faites tant de façons
> Pour vivre à sec dans vos cuvettes!...

l'histoire de l'art français au XVIIe siècle a tout de même fait de notables progrès.

Tant de documents, inventaires et mémoires patiemment exhumés des archives par les érudits de la *Société de l'Histoire de l'art français*, les *Comptes des Bâtiments du Roy* publiés par Guiffrey, les travaux des Montaiglon, Ph. de Chennevières, Soulié, Pierre de Nolhac, André Pératé, Gaston Brière, Paul Vitry ont permis de reconstituer l'état civil de ce peuple de statues et de faire plus équitablement sa part à chacun des grands ouvriers qui les façonnèrent pour le plaisir et la gloire du « Maître de ces lieux ».

Il est pourtant permis de dire qu'aux yeux de la plupart des promeneurs qui errent à travers les marbres dans les allées et les bosquets du parc, la personnalité des sculpteurs de Louis XIV reste indécise et confuse comme celle des exécutants d'une symphonie perdus dans un vaste orchestre.

Ils forment une équipe à peu près anonyme dont Lebrun et Lenôtre réglèrent une fois pour toutes les gestes et le rythme et, — les idées modernes et romantiques sur la sacro-sainte Originalité aidant, — ils ont été victimes des vertus mêmes qui sont une part de leur génie. La foule, qui se pâme d'admiration aujourd'hui devant une cuisse amputée ou un corps artificiellement mutilé de Rodin, ne se préoccupe pas plus de démêler la physionomie véritable de chacun de ces francs tailleurs de marbre (*manegginevano il marmo con ogni franchezza*, dit Baglione de ceux d'entre eux qui travaillèrent d'abord ou s'attardèrent à Rome) que de discerner à Notre-Dame de Chartres, de Paris, d'Amiens ou de Reims, la « manière » des différents imagiers qui illustrèrent en sublimes figures tirées des carrières de France la croyance et la pensée des hommes d'autrefois.

N'est-il pas extraordinaire — et un peu scandaleux — que, par ces temps de « centenaires » où les moindres prétextes sont bons aux entrepreneurs de manifestations oratoires et de statues votives, l'année 1920 ait pu s'écouler sans qu'aucun comité d'initiative se soit avisé de commémorer la mort d'un des plus grands sculpteurs français : Antoine Coysevox qui s'éteignit le « dixième d'octobre 1720 », tout près du Louvre, dans sa maison de la rue du Chantre et fut inhumé dans cette église Saint-Germain-l'Auxerrois, paroisse des Rois de France et des artistes employés depuis Henri IV à leur service, que le comte Clarac dénommait si bien « le Saint-Denis du talent et de la probité? »

Mais voici qui rachète tous les oublis. Un érudit solitaire, M. G.-Keller-Dorian[1], se consacrait depuis des années à l'élaboration d'un *catalogue raisonné de l'œuvre d'Antoine Coysevox*. Ceux qui étaient dans la confidence de son projet et de son travail attendaient pour 1920 l'apparition de son livre. Les difficultés que rencontrent à l'heure actuelle la « fabrication » et la publication de tout grand ouvrage illustré l'ont mis en retard de quelques mois. Peu importe. Le temps ne fait rien à l'affaire. L'essentiel est que Coysevox ait désormais le monument le plus désirable aux yeux de ses dévots et le plus digne de son probe génie.

1. 2 vol. gr. in-4°, aux dépens de l'auteur, 1, rue Saint-Gilles.

Je voudrais, autant que la chose est possible en quelques pages, l'évoquer ici dans sa ressemblance physionomique, artistique et morale; résumer les caractères essentiels de son œuvre considérée successivement dans les admirables portraits qu'il nous a laissés de ses contemporains, dans les statues et bas-reliefs décoratifs qu'il sculpta pour les parcs et les châteaux royaux — enfin dans les monuments funéraires qu'il éleva dans plusieurs chapelles et églises de Paris et de la province et qui sont parvenus jusqu'à nous.

***

L'homme d'abord, que l'on ne saurait séparer de l'artiste. Nous avons pour le connaître, sans parler de ses œuvres, deux documents très précieux : son buste *da medesimo*, chef-d'œuvre de bonhomie, simple et vivant signalement où revit dans l'intimité d'une ressemblance évidente, sans aucun désir de « paraître » ni aucun artifice, sa figure de brave homme (les portraits de Rigaud et Gilles Allou, le buste de J.-L. Lenoyne confirment tous le témoignage de cet auto-portrait); — puis, sa biographie écrite au lendemain de sa mort par son digne et grand ami, qui fut aussi son médecin, Fermel'huys, où, — à chaque ligne, avec une discrétion qui ajoute à l'autorité et à l'émotion de cette « déposition » — parle le cœur d'un honnête homme.

Rappelons, en deux mots, ses origines et sa formation. Fermel'huys parle d'une ascendance espagnole. C'est une légère erreur. Les Coysevox (dont le nom d'une orthographe très incertaine, comme il arrive si souvent encore au XVIIe siècle, s'est écrit tour à tour Coisvaux, Coesevaux, Quoyzeveaux, Coysevox, Coizeveaux, etc., avant de se fixer dans la signature Coysevox que le sculpteur finit par adopter), venaient de « Dampierre sur le Doubs en Compté ». Un village du comté de Montbéliard dans le voisinage, dénommé Coisevaux, fit partie de la Franche-Comté espagnole jusqu'en 1678; mais les habitants étaient de bonne race française. En 1640, Pierre Coyzevau, maistre menuisier (comme il est constaté dans un acte des archives municipales de Lyon),

était depuis plus de six ans établi dans cette ville et c'est là, sur la paroisse Saint-Nizier, que son fils Antoine vint au monde le 29 septembre. L'église Saint-Nizier conserve sur un de ses autels une *Vierge avec l'enfant*, œuvre de sa main — dont il faut se rappeler, si l'on veut s'expliquer sa silhouette, son attitude et son geste, qu'elle fut d'abord conçue et exécutée pour décorer, dans une niche qui existe encore, l'angle d'une maison au coin des rues Sirène et Bât-d'Argent.

La lignée des « Coyzevau » était une de ces familles d'artisans, — pépinières de presque tous nos grands sculpteurs du XVIIe siècle —, où se transmettaient de génération en génération les fortes disciplines de l'ancien apprentissage des maîtrises. C'est le père Coysevox — dont l'hôtel-Dieu de Lyon conserve une de ces belles portes, aussi robustes qu'élégantes, franchement et solidement établies, de décor sobre et de goût parfait, chefs-d'œuvre de nos vieux huchiers — qui mit l'outil à la main de l'enfant, aidé sans doute par un voisin et ami nommé Coustou, maître menuisier comme lui et sculpteur sur bois, dont le fils devait épouser la sœur aînée d'Antoine et faire souche de grands sculpteurs, neveux, élèves et fils spirituels de Coysevox.

On aime à se représenter l'apprenti novice dans ce milieu patriarcal, où la pratique et le respect du métier étaient des vertus héréditaires. C'est de cette humble et forte école qu'il tint ces qualités de spontanéité, cette verve, cette allégresse dans le maniement de la masse et du ciseau, restées si efficaces chez nos sculpteurs, en dépit de tout ce que l'italianisme et la rhétorique académique purent suggérer par la suite à l'esthétique officielle. C'est à cet apprentissage et à ces vertus, que Fermel'huys faisait allusion, quand il écrivait : « ses jeux furent une étude si solide des principes de la sculpture qu'à l'âge de dix-sept ans, il fut en état de venir travailler à Paris... » et aussi : « la *naïveté* régnait toujours dans ses expressions... Les beautés qu'il répandait dans ses ouvrages ne devenaient point des choses vagues, mais de véritables caractères... *Il paraissait toujours nouveau, parce qu'il s'assujétissait sans cesse à imiter la riche variété de la nature...* » C'est la définition même du grand portraitiste.

Nous avons de la main des Coysevox quelques-uns des plus beaux bustes que nous ait transmis le temps de Louis XIV. Il ne s'agit pas — à présent surtout que nous en possédons le catalogue complet — de les décrire tous ici ni d'en reproduire l'inutile énumération... Il suffira de montrer par quelques exemples comment Coyzevox fut bien, selon l'expression du témoin qui le vit travailler, « attentif et docile à la riche variété » de la vie et ce qu'il mit de lui-même dans la vivante et véridique évocation des figures de ses contemporains.

« Quelle âme il mettait dans ses têtes, dans ses attitudes », écrivait le bon Fermel'huys. « Qui a jamais poussé plus loin que lui l'exacte ressemblance? » Comment ne pas penser, en lisant ces simples lignes, au buste que Coysevox avait sculpté de son ami, en remerciement d'une guérison inespérée. « Vous m'avez rendu la vie en votre manière, lui avait-il dit en riant; je vous veux immortaliser en la mienne en faisant votre buste. » Et Fermel'huys ajoute : « ... ce qu'il exécuta avec tant de plaisir que ce portrait passe pour un des plus parfaits qu'il ait produits. Il avait accoutumé de l'appeler : l'*ouvrage de l'amour*! »

Qu'est devenu ce chef-d'œuvre? est-il définitivement perdu? Peut-être le reconnaîtra-t-on un jour dans un *buste d'inconnu*, jadis baptisé très abusivement *Boileau*, marbre de tout point admirable, dont le visage pétillant d'intelligence, au sourire débonnaire, au regard aigu sous d'épais sourcils en accent circonflexe, exprime une force et comme une habitude professionnelle d'observation qui conviendrait fort bien au signalement d'un médecin...

Ce chef-d'œuvre est aujourd'hui en la possession d'un confrère parisien du docteur Fermel'huys (planche 106 du catalogue Keller Dorian). Il ne manque pour étayer plus solidement l'hypothèse qu'un portrait authentique du médecin ami de Coysevox... Quant à l'auteur, aucun doute n'est possible. La main du maître s'y fait du premier coup d'œil reconnaître et la signature cursive A. C. F. (*Antoine Coysevox fecit*) s'expliquerait parfaitement sur un marbre fait pour la seule intimité. L'ajustement avec la chemise négligemment ouverte sur la poitrine nue est, dans l'iconographie

du temps, celui de tous les bustes d'artistes, d'hommes de lettres, « d'intellectuels », comme on dit aujourd'hui.

C'est dans cet accoutrement que Coysevox se représenta lui-même quand il fit pour les siens, vers 1702 sans doute, le buste familier, dont nous venons de parler, qui fut plus tard offert à l'Académie Royale et que l'on voit au Louvre.

On ne peut ici que recommander aux lecteurs qui aiment la sculpture et l'histoire d'aller revoir au Louvre, à la Bibliothèque Sainte-Geneviève, à Saint-Roch, à Versailles, à Chantilly, aux musées d'Amiens, de Dijon, la série de ces effigies plus parlantes et évocatrices que les « portraits à la plume » les plus fameux du temps. De Charles Lebrun à Mansart, de Gérard Audran à Antoine Coypel et Robert de Cotte, de Louis XIV (aux différents âges de sa longue vie depuis 1676) au régent et à Louis XV enfant, de Mazarin à Colbert et au grand Condé, c'est une étonnante galerie où revivent dans le marbre et le bronze quelques-unes des figures du grand siècle. Les femmes en sont presque complètement absentes, — la mère de Lebrun (dont il ne fit le buste d'après des documents peints et dessinés que par complaisance) et la duchesse de Bourgogne exceptées. Celle-ci, Louise-Adélaïde de Savoie, même quand elle posa devant lui, *ad vivum* (comme dit expressément l'inscription gravée sur le marbre) avant d'être transfigurée pour les jardins du duc d'Antin à Petit Bourg en Diane chasseresse, dut livrer à son sculpteur la plus intime ressemblance de son visage, avec ses fossettes, ses lèvres un peu fortes, son nez spirituel mais où rien d'olympien n'aurait trouvé à se loger. Il est peu vraisemblable toutefois que Coysevox ait été admis à modeler d'après natures les délicieuses jambes de l'infatigable chasseresse.

Un livre suffirait à peine à l'étude de cette galerie de portraits historiques. « Devant la nature, rapporte Fermel'huys, il était docile avec beaucoup de lumières », c'est-à-dire attentif aux moindres détails, indications, révélations et suggestions de la forme vivante, prompt à noter le trait physionomique dans sa signification la plus directe et la plus profonde, sachant, — comme disait Bossuet, — que « tout ce qui se passe dans l'âme de César est représenté dans son

corps ». Et quand il attaquait, sans le secours d'aucun praticien, le marbre, — qu'il ne prétendait pas « faire trembler » comme ce grand Marseillais de Puget, — qu'il lui suffisait d'animer d'un souffle de l'esprit, c'est merveille de suivre dans la souplesse des modelés, la justesse des accents expressifs posés au bon endroit, dans les moindres modulations de la forme, en même temps que la virtuosité d'une main alerte et savante, la présence toujours efficace du bon sens et de la raison qui la guide, la surveille et semble tour à tour l'exciter ou la modérer, mais sans jamais refroidir sa verve. Même de la perruque solennelle et lourde, il a su tirer un parti merveilleux. Ce n'est plus un poids inerte sur la tête de ses modèles, mais une vivante chevelure, dont les flots s'épanchent et se déroulent sur les épaules, encadrent la figure du remous de leurs boucles soyeuses où l'outil du sculpteur se joue avec une virtuosité presque voluptueuse et multiplie « ces prouesses du marteau », dont parle Michel-Ange dans un de ses sonnets.

S'il fallait proposer, parmi tous ces chefs-d'œuvre, un exemple particulièrement significatif, c'est le buste du grand Condé que je choisirais : la terre cuite de 1678 conservée à Chantilly et le bronze du Louvre.

Cette terre cuite qui fut la première étude directe faite par Coysevox parut sans doute aux héritiers du vainqueur de Rocroi d'un réalisme trop audacieux et compromettant. Ils la reléguèrent dans les greniers ou les caves du château. Le duc d'Aumale l'en exhuma en 1872 pour la placer sur la cheminée de sa bibliothèque où on l'admire aujourd'hui.

C'est une évocation inoubliable, obsédante du grand Condé tel il dut apparaître au bon chanoine, frère de Despréaux, qui avait reçu mission de le haranguer au seuil de la Sainte-Chapelle. Au moment de commencer la lecture du discours de bienvenue dont il tenait le manuscrit en main, il fut pris à la vue de ce farouche visage d'un incoercible tremblement, laissa tomber son papier et ne put même pas articuler le premier mot de sa harangue... Condé est revêtu de sa cuirasse de combat beaucoup plus simple que l'admirable armure ciselée du bronze du Louvre; la poitrine est de face, mais la tête se détourne brusquement et, de chaque

côté du nez en bec de vautour, les yeux ronds dont l'écarquillement détermine dans toute la figure un léger rictus d'ironie, dardent, « assènent », comme dit Saint-Simon, des regards foudroyants. Il a « les cheveux peu en ordre », étant « peu occupé de sa parure » et « le petit toupet de barbe sur la lèvre » qu'il garda « contre l'usage » jusqu'en 1680. A l'occasion du mariage de mademoiselle de Blois, on « tâcha de lui persuader de s'en détacher et de le décider à la parure ». Il consentit de mauvaise humeur et quand il parut à la cour, rasé, les cheveux poudrés, avec un habit tout garni de diamants, ce fut une stupéfaction générale, presque « un effarement »; on ne le reconnaissait plus; mais Coysevox l'avait vu avant sa métamorphose et en quelques coups de pouce et d'ébauchoir, pris tout entier pour la postérité.

Le *Robert de Cotte* de la bibliothèque Sainte-Geneviève, en qui tout l'esprit du XVIIIe siècle est déjà manifesté, n'est pas moins hardi et admirable dans un tout autre genre... Mais on ne saurait ici s'attarder à de plus longues analyses.

***

L'œuvre décorative de Coyzevox est immense. Il fut un des grands exécutants de la symphonie royale de Marly et de Versailles. Tout jeune encore il avait été, sur sa réputation naissante, appelé à Saverne par le cardinal de Furstenberg, qui « luy confia les ouvrages dont il voulait orner son superbe palais ». Fermel'huys parle avec admiration d'une « corniche de stuc » qu'il composa pour le grand salon et des « figures d'Apollon et des neuf Muses qu'il y a représentées », — des grands trophées, — des « Termes en pierre de grès des jardins... », mais, de ces travaux, rien n'a survécu à l'incendie de 1780 et au vandalisme révolutionnaire.

Ce fut en tout cas un bon entraînement pour l'œuvre qui l'attendait à Versailles. Il y débuta en 1679. Deux « patrons » influents avaient les yeux sur lui : Charles Lebrun (dont il avait fait plusieurs bustes entre 1671 et 1679) et Colbert dont il avait aussi fait le portrait, « lequel a tèlement réussy, notent les procès-verbaux de l'académie, que mondit seigneur en est très satisfait et qu'il est de l'honneur de l'académie de prier mondit seigneur d'agréer de recevoir ledict portrait

comme une marque de ses reconnaissances ». Le ministre lui commanda aussitôt pour la grille d'honneur de son château de Sceaux, deux groupes en pierre d'un *Molosse terrassant un loup* et d'une *Licorne terrassant un dragon* que l'on y voit encore et qui révèlent un Coysevox *animalier* plein de verve — avec un *Fleuve* (disparu) pour les abords de la cascade. L'un de ses premiers travaux pour Versailles fut le buste du roi (1679) qui est exposé aujourd'hui dans la loggia de l'escalier de la Reine. C'est un vigoureux et sincère portrait; la ressemblance y est serrée de près; la construction robuste de la figure affirmée par larges plans; l'exécution directe franche, hautement expressive; le « réalisme » n'y est en rien sacrifié au sentiment décoratif. Le Roi est revêtu d'une cuirasse de combat, pareille à celle que l'on voit aux portraits de Turenne. Rien encore de l'accoutrement à la romaine que la mode imposera de plus en plus aux sculpteurs et que plus d'un contemporain ne laissait pas de trouver contestable. La Bruyère, dans son discours de réception à l'Académie française, avertira « les provinces éloignées » — où les gouverneurs firent élever « par ordre » tant de monuments à la gloire de la révocation de l'édit de Nantes — que les statuaires « leur défiguraient leur prince », et le bon abbé Marolle constatant que :

> Le Brun, Bernin, Varin l'habillent à l'antique,
> Mignard l'habille ainsi, quand il est à cheval,
> Les bras nus, les pieds nus...
> Sans étriers encor — ce qu'on tient héroïque!...

protestait que la simple vérité ne ferait aucun tort au Prince. Mais la rhétorique officielle exigeait de plus en plus ces transfigurations. Tous les dieux de l'Olympe furent convoqués autour du Roi Soleil. Apollon lui-même — dont Coysevox sculptait en 1679 une statue pour la façade du palais — ne fut que son symbole; sa légende fournit le thème d'une iconographie pleine d'allusions à la personne royale. S'il se baigne au milieu d'un chœur de Néréides, le bon La Fontaine ne manquera pas d'indiquer, « *au défaut du sculpteur* » que :

> C'est ainsi que Louis s'en va se délasser
> D'un soin que tous les jours il doit recommencer...

Dieu de la paix, Dieu de la guerre, il groupe autour de lui toutes les déités. Elles assurent son service et célèbrent sa gloire. Mars est son sergent recruteur et son aide de camp; Mercure son estafette et son héraut; Hercule, avec sa massue, son gendarme, amenant enchaînées les puissances vaincues; Cérès, Diane, Vénus, Minerve l'assistent, tour à tour, de leur fécondité nourricière, de leur grâce complice de ses plaisirs, de leur sagesse et de leur raison; les *Heures*, les *Saisons*, les *Fleuves* et les *Dryades* s'empressent sur ses pas pendant ses promenades... Mais, sous la main de Coysevox, toute cette mythologie n'est que matière à belle sculpture. Sa verve ne se laisse refroidir par aucune convention; elle vivifie toute la rhétorique à la mode; il s'inspire de ces thèmes — qui, certes! en valent bien d'autres — pour alimenter son invention plastique et se donner la joie d'évoquer en des corps héroïques la beauté de la force virile ou de la grâce sensuelle.

De 1679 à 1690, il ne se passe pas d'année où on ne le rencontre dans les chantiers de Versailles. Il y débute sous les auspices de son maître Lerambert — et, s'il faut en croire Fermel'huys, plus d'un travail du maître contiendrait déjà beaucoup plus qu'on ne croit de la main de l'élève. Puis, — en collaboration avec le délicieux Tuby, pour lequel il semble avoir eu une particulière et naturelle sympathie—, il travaille, pour la Galerie des glaces et pour l'Escalier des princes, à ces *Jeux d'enfants*, dont les rondes gracieuses s'ébattent dans le palais et dans le parc pour le plaisir du Roi (« de l'enfance partout! » avait-il ordonné). Et successivement pour la balustrade de la cour du château, pour la terrasse, pour le parc, ce sont les statues allégoriques de la *Force*, de l'*Abondance*, etc., l'admirable *Vase de la guerre*; le farouche vieillard accablé qui, au bosquet de l'arc de triomphe, s'affaisse aux pieds du char où Tuby a assis la *France triomphante*, casquée du vieux coq gaulois dont Coysevox l'avait coiffée aux flancs du Vase de la guerre dans la *Défaite des Turcs*...

A l'extrémité de la Galerie des glaces, dans un grand bas-relief ovale, qui devait être taillé dans le marbre et malheureusement fut définitivement exécuté en stuc, Louis, couronné par la Victoire, foule sous les sabots d'un magnifique pur sang, les ennemis terrassés... Aux margelles de marbre du miroir

d'eau, le Fleuve *Garonne*, vieillard épanoui et jovial, indulgent aux *Galéjades*, sourit au beau soleil, comme la *Dordogne*, naïade aux grâces robustes qui rêve, les yeux amoureusement levés au ciel, dont le rayonnement multiplié par l'eau du bassin enveloppe et caresse son opulente beauté...

Nous ne saurions le suivre ici dans ses multiples travaux... On a trop dit qu'il n'y fut après tout que « l'interprète » de Lebrun, jusqu'en 1690 tout au moins, date de la mort du premier peintre. Les croquis rapides de celui-ci ne fournissaient en somme au sculpteur qu'une silhouette générale, des indications sommaires d'attitudes, de mise en place. Il s'agissait d'ordonner une grande œuvre, de régler le rythme d'une vaste symphonie où aucun détail n'était abandonné à la fantaisie individuelle, où tout devait concourir à la beauté, à l'harmonie totales. Mais la part d'invention propre du sculpteur n'en était pas supprimée et aucun de ces grands ouvriers ne se sentit jamais humilié ou diminué par cette discipline nécessaire, condition de la gloire commune. Le croquis adopté, l'essentiel restait encore à faire pour le tailleur de marbre...

Nous savons quels scrupules infinis Coysevox apportait à la préparation et à l'exécution des morceaux qui lui étaient confiés. Il ne commençait jamais son esquisse avant d'être allé sur place se rendre compte des conditions dans lesquelles se présenterait et auxquelles devait satisfaire la statue ou le groupe commandé : établissement des plans, des draperies, adaptation à la perspective, tout était par lui soigneusement étudié et délibéré avant d'en venir à l'exécution et c'est là que les inépuisables ressources de son génie faisaient merveille. « Son habileté, écrit Fermel'huys, était telle qu'il était en état de changer à mesure qu'il travaillait l'attitude projetée des figures si quelque défaut du marbre se découvrait au cours du travail... »

Il ne reste rien malheureusement de la statue équestre en bronze qu'il avait élevée dans la ville de Rennes, pour les états de Bretagne (1687-1692). Le cheval au lieu de galoper comme celui du médaillon de Versailles, allait à l'amble et le Roy, dont une gravure de Thomassin nous a conservé la représentation, « était habillé à l'antique, dans une atti-

tude noble et grande », — comme disait Germain Brice qui recommandait expressément aux amateurs d'aller voir ce chef-d'œuvre « derrière la Pitié, dans un attelier qui appartient au maître ». Il y attendit plusieurs années le transport à Rennes, différé par toutes sortes de complications et de difficultés financières. Coysevox dut se plaindre au Roy des lenteurs que les États de Bretagne apportaient au payement des sommes convenues. En 1716, il réclamait encore.

Il attachait un grand prix à cette œuvre qui lui avait coûté de « prodigieuses études ». Il avait choisi dans les écuries royales le modèle de l'étalon monté par le Roi. « Il eut attention non seulement de se faire amener seize ou dix-sept des plus beaux chevaux des écuries du Roi pour réunir dans le sien les beautés qui se trouvaient dispersées en eux : mais plusieurs des plus habiles écuyers m'ont rendu témoignage, écrit Fermel'huys, qu'il les avait consultés mainte fois pour profiter de leurs avis, tant sur les plus beaux mouvements des chevaux que sur les attitudes de ceux qui les montent, car il était docile avec beaucoup de lumière », et l'on aime à se représenter Coysevox caressant de la main l'encolure des nobles bêtes qu'on lui avait amenées, tandis qu'il interroge les écuyers sur la façon dont le talon ou le mors doivent actionner les muscles « pour obtenir la courbette ou la parade, la cambrade ou la volte ». « Il poussa encore plus loin cette étude par la dissection de plusieurs parties des chevaux pour y développer le ressort des os et des muscles, afin de ne rien produire qui ne fût fondé sur des principes certains. »

Les bas-reliefs du piédestal ont par bonheur échappé aux fureurs iconoclastes de 1793. L'un représente la *France triomphant sur la mer, assise sur un char traîné par des Tritons*; c'est de ces thèmes où la verve de Coysevox fait merveille. La figure de la France, assise sur le char triomphal, dont les roues sans jantes ni bandages battent l'eau comme des rames tournantes, a de grandes analogies avec celle que Tuby avait sculptée pour le bosquet de l'Arc de triomphe. Autour d'elle, dans le soulèvement des vagues, d'admirables tritons, des sirènes et des hippocampes se poursuivent, s'ébattent et s'étreignent, saisissent par le mors et les brides enroulés

autour de leurs poignets les chevaux marins aux crinières échevelées... Au-dessus du char, volent les Renommées aux beaux torses nus, « soufflant à joue enflée au creux de leur trompette » ou porteuses de couronnes, dont quelques légers nuages qui modèlent le ciel accompagnent l'essor... C'est un merveilleux morceau.

L'autre bas-relief, conservé aussi au musée de Rennes, représente le dessin, — le *dessein* comme on écrivait alors, — de la statue, soumis au Roi par Coysevox lui-même, dans la galerie des glaces en présence des ambassadeurs du Roi de Siam. Une seule allégorie, celle de la France qui assiste Coysevox, se mêle au réalisme du procès-verbal. Au pied du trône du Roi élevé sur une estrade, le maître, — très reconnaissable et vivant portrait comme la plupart des assistants, — développe en une grande feuille son esquisse, qui nous permet mieux encore que la gravure de Thomassin, de nous représenter l'aspect du monument; de son pouce vigoureux de sculpteur et de l'index tendu, il semble accompagner d'un geste de démonstration les explications orales qu'il fournit au Roi, tandis que les ambassadeurs de Siam, dont le type et le costume exotique lui offraient un amusant motif, s'inclinent profondément. Tout est expressif, vivant, largement et simplement affirmé dans ce procès-verbal de bronze où chaque figure a son individualité et dont la composition si mouvementée est un chef-d'œuvre d'ingénieuse distribution des masses, de naturel et de clarté.

Les travaux de Versailles un moment interrompus ou ralentis, il se mit avec une singulière ardeur à deux groupes équestres (1701-1702) destinés aux jardins de Marly — d'où, en 1719, ils furent transportés à la grille des Tuileries. Il ne prit pas moins de soin de la galopade des coursiers « beaux et hardis » que de l'envolement des draperies et des « ajustements » de *Mercure* et de la *Renommée* qui les chevauchent. Dandré Bardon, dans son *Essai sur la Sculpture*, a raconté comment, « pour bien étudier les portions exposées à l'agitation de l'air, en suivant les impressions avec une légèreté qui semble contredire le marbre, — supprimant toutes les cassures inutiles qui loin d'enrichir l'étoffe lui donnent un air de rocher », il *mannequinait* avec du papier de soie les maquettes en

préparation. « Il se rencontre, écrit naïvement le bon Fermelhuys dont on ne se lasse pas d'invoquer le témoignage, certaines dispositions du ciel et de la lumière qui les font voir véritablement en l'air, soutenus par la force de leurs ailes dont les plumes sont si légères qu'elles paraissent s'y noyer. »

***

Il nous reste à montrer la grande part qu'eut Coysevox dans l'évolution de la sculpture funéraire, l'une des formes les plus caractéristiques de la statuaire monumentale du XVIIe siècle et le thème le plus riche. Ici encore, nous ne saurions qu'indiquer l'essentiel.

Une anecdote rapportée par Chantelon dans son *Journal du voyage en France du Cavalier Bernin*, marque d'un trait révélateur le principe de l'évolution de l'art des tombeaux. « Comme on en était venu à discourir sur le lieu et la façon de la sépulture de M. le cardinal de Richelieu, le cavalier a dit qu'il avait fait un dessin pour le placer sous la coupe (la coupole) de l'église. Madame d'Aiguillon (nièce et héritière du cardinal) a réparti que l'intention de Son Éminence avait toujours été de *se faire mettre en action de s'offrir à Dieu et non pas d'être en priant, qui est une manière trop ordinaire...* » Un pareil mot dispense de longs commentaires et suffit à caractériser un moment de l'histoire du goût et des idées. Des « *gisants* » couchés sur la dalle, attendant immobiles, les mains jointes, l'heure de la résurrection tels que nos imagiers les sculptaient au XIIIe siècle sur les tombeaux de Saint-Denis, aux *Orants*, agenouillés sur le sarcophage, implorant dans une prière, prolongée au delà de leur vie terrestre, le Sauveur présent sur l'autel vers lequel ils sont tournés,... c'est bien un besoin plus ou moins conscient d'*action* pathétique qui avait inspiré, du XIIIe au XVIe siècle, les transformations constatées dans la conception des figures tombales. Voici le moment où cette *action* se compliquera d'intentions de plus en plus sentimentales ou psychologiques, dont il semble, aux commentaires inspirés par le tombeau de Descartes, qu'une des causes profondes fut le cartésianisme lui-même. « Les peintres, les sculpteurs et les graveurs, écri-

vait Guillet de Saint-Georges, à propos du médaillon funéraire de Descartes par Gilles Guérin, ne seront pas les derniers à aller examiner les traits du visage d'un homme dont les savantes découvertes sur la cause et les effets des passions ont une étroite affinité avec les maximes de l'art qui s'étudie à rendre visibles, dans les figures de peinture, de sculpture et de gravure, les *mouvements de l'âme* dont il parle. » Charles Lebrun, qui avait, plus que tout autre de son temps, fait de l'expression plastique des « émotions » et des « passions » une étude systématique dont ses notes, traités, dessins et discours à l'Académie nous ont conservé le détail, contribua aussi puissamment, par les modèles qu'il fournit aux sculpteurs de quelques-uns des plus importants tombeaux contemporains, à animer l'iconographie funéraire, à la rendre plus pathétique et à l'acheminer ainsi vers les scènes théâtrales qu'y multiplieront les maîtres du XVIIIe siècle.

L'admirable monument de Julienne de Bé, sa mère, à Saint-Nicolas-du-Chardonnet, chef-d'œuvre de Tuby, en est un des plus émouvants exemples.

Des dialogues vont dès lors s'instituer sur les tombeaux entre les figures de marbre et de bronze, celle du mort lui-même et tour à tour les petits anges pleureurs ou consolateurs, les Vertus qui l'assistent ou le regrettent, la Religion qui le soutient, sa veuve qui se lamente, et — si sa condition et son rôle dans l'État justifient leur présence — la France et la Gloire elle-même, inconsolables d'une si grande perte.

Les décorations éphémères, les « Pompes » qui, au jour des funérailles solennelles transformaient en somptueuses et sombres féeries la nef et le chœur de Notre-Dame et multipliaient autour des catafalques de M. le Chancelier ou de M. le Prince, les allégories éplorées et gesticulantes « qui semblaient porter jusqu'au ciel le magnifique témoignage de notre néant », — « toute la troupe sacrée des vertus » (Sagesse, Fidélité, Justice, Modestie, Pitié...), se prolongent et s'installent, en marbre ou en bronze, au fond des chapelles dans l'encadrement des revêtements polychromes. Les sculpteurs s'emparent des grands lieux communs de l'éloquence de la chaire et les personnifient dans les statues qui veillent sur les tombeaux.

La transition, jusqu'à l'entrée en scène de Lebrun, se fit assez lentement et il serait bien difficile de marquer avec une précision rigoureuse la *première* révélation du sentiment nouveau. En l'absence des œuvres elles-mêmes trop souvent détruites, c'est dans les portefeuilles de dessins et d'estampes, dans les recueils où les Gaignière et les Millin nous ont conservé le souvenir et la copie plus ou moins fidèle de tant d'originaux abolis qu'il faudrait chercher les éléments de cette enquête. Les maîtres provinciaux auraient plus d'un document significatif à verser au dossier...

La part de Coysevox y est, comme partout, capitale. Sans doute, ici encore, sa collaboration avec Lebrun, puis avec Mansart fut étroite et féconde; mais on ne pourrait que répéter pour les monuments funéraires ce que nous avons dit de ses sculptures décoratives. Il semble bien d'ailleurs qu'un de ses chefs-d'œuvre en ce genre, le plus beau peut-être des monuments funéraires qui soient sortis de sa main, ait été fait sans aucune collaboration et soit, conception et exécution, l'œuvre de son seul « génie »... C'est le mausolée que la veuve de Nicolas Bautru, marquis de Vaubrun, lieutenant général des armées du Roi, fit élever à son mari dans la chapelle du château de Serrant (Maine-et-Loire). Le marquis avait été tué à Altenheim, quelques jours après la mort de Turenne (septembre 1675) tandis que, pour réparer les conséquences d'une fausse manœuvre dont il était responsable, il chargeait à la tête de ses régiments les troupes de Montecuculli. Avant de donner l'ordre de charger, il s'était fait attacher à l'arçon de sa selle sa cuisse déjà blessée; une balle le frappa au front au moment où la Victoire le récompensait de sa bravoure et de son sacrifice.

La douleur de sa veuve « prête à devenir folle » et qui un an après la mort de son mari « était encore dans son premier désespoir » a été immortalisée par madame de Sévigné. Elle voulut consacrer à la mémoire de son mari, dans la chapelle du château familial des comtes de Serrant, un mausolée où elle serait représentée éplorée aux côtés du héros, et c'est Coysevox qui reçut la commande; car, écrit Fermelhuys, « le public attentif à l'excellence de tout ce qu'il produisait pour le Roi, tâcha de l'engager à entreprendre

quelque chose pour les particuliers, qui aspiraient à s'immortaliser par quelque monument considérable. Ce fut dans cet esprit qu'on le chargea de faire le tombeau de M. de Vaubrun en marbre, avec le bas-relief d'une bataille et de ses armes en bronze ».

Le monument jouit de bonne heure d'une grande réputation. Un jurisconsulte angevin, amateur d'art, conseillait aux connaisseurs de ne pas hésiter à s' « écarter de dix lieues pour venir admirer ce chef-d'œuvre » et, de nos jours, un autre « connaisseur », M. André Hallays qui n'a pas manqué de suivre dans ses fécondes *Flâneries* le conseil de son ancien confrère, a écrit sur le mausolée de Serrant une page éloquente.

Sur la face antérieure du sarcophage est encastré un admirable bas-relief en plomb doré où est représentée la charge héroïque dans laquelle M. de Vaubrun trouva la mort. La cavalerie française entraînée par son chef fonce sur les impériaux culbutés sur l'autre rive de la Schutter; c'est une mêlée furieuse où la verve et la fougue du sculpteur n'ont d'égale que la haute raison qui a maintenu dans la composition de cette bataille épique une ordonnance toujours claire.

Quant aux deux figures posées sur le sarcophage, rien dans la sculpture du XVIIe siècle n'en surpasse la beauté. Le marquis est à demi couché, le torse droit, son bâton de commandant à la main, contre un trophée d'étendards et de faisceaux consulaires; sa tête charmante (il avait quarante ans à peine) inclinée sur l'épaule est encadrée du flot épanché des longs cheveux bouclés. Pour la souplesse des modelés, la grâce héroïque et douce du visage, ce morceau égale les plus belles études que Coysevox ait jamais faites. La marquise agenouillée près de son mari a interrompu un moment la lecture du livre de prières qu'elle tient entr'ouvert, un doigt passé sur la page qu'elle va reprendre; les yeux noyés de larmes qu'elle essuie d'un mouchoir froissé, elle contemple celui en qui elle avait mis tout son amour. « C'est, écrit justement M. André Hallays, une des plus belles images de la douleur que la statuaire ait jamais réalisée. » Au-dessus du couple, contre la paroi de marbre noir, une Victoire ailée, figure exquise, a pris son essor; elle sourit au héros, vers qui elle abaisse un regard où le regret s'unit à la tendresse; d'une

main elle lui tend une couronne, de l'autre elle soulève un trophée d'armes, où les palmes du martyre se mêlent aux lauriers glorieux.

Le temps et les hommes, par une grâce insigne, — et trop rare! — ont respecté cet émouvant chef-d'œuvre. Aucun des autres tombeaux sculptés par Coysevox ne nous est parvenu dans son état premier. La Révolution les a tous brutalement démembrés, déménagés, quand elle ne les a pas pulvérisés. Lenoir en recueillit quelques-uns dans son musée des monuments français. Ceux qui ont repris leur place primitive, n'y ont pas retrouvé le décor qui les accompagnait et les complétait.

Pour se faire une juste idée de ce qu'était à Saint-Eustache le mausolée de J.-B. Colbert, il faudrait lui rendre son encadrement de marbres polychromes et de bronze, ses « festons de cyprès » et restituer devant la belle statue du ministre, en orant revêtu de l'ample manteau de commandeur de l'ordre du Saint-Esprit et tourné vers l'autel, l'ange de Tuby lui tendant d'un grand geste fervent son livre d'heures ouvert. Au tombeau de Charles Lebrun à Saint-Nicolas-du-Chardonnet, il manque les cassollettes fumantes et les deux génies funéraires qui, assis au bas de la pyramide, de chaque côté du buste, abaissaient sur le sarcophage les torches renversées; du monument du marquis d'Argouges, premier président au Parlement de Bretagne, jadis à Saint-Paul-Saint-Louis, il ne reste que la figure de la Justice tenant sur son genou le portrait du magistrat, recueilli au musée de Versailles; et l'on sait assez que le magnifique mausolée de Mazarin, reconstitué au Louvre, en 1824, est privé du cadre de colonnes de marbres et des guirlandes de bronze que, dans la chapelle du collège des Quatre-Nations, devenu la salle des séances solennelles de l'Institut de France, lui avait ménagé Mansart... Le cardinal agenouillé n'est pourtant pas en simple « orant »; comme le cardinal de Richelieu, il est « en action de s'offrir », une main posée à l'endroit du cœur sur la cape cardinalice dont les plis somptueux recouvrent de leurs remous le couvercle du sarcophage, autour duquel veillent la Prudence, la Paix et la Fidélité. Sa droite s'abaisse dans un grand geste de soumission et de consentement, si dure d'ailleurs qu'ait

pu être pour le ministre, collectionneur passionné, l'approche de l'heure où il faudrait « quitter tout cela! et cela encore... et la vie! »

Du tombeau de Lulli à Saint-Roch où des « pleureuses » de Michel Cotton étaient assises de chaque côté d'un buste en bronze par Coysevox, le portrait seul du musicien a été conservé et c'est une rude et franche effigie de la manière la plus directe et la plus forte du maître, de même, à Notre-Dame-des-Victoires, le beau buste de Lenôtre a seul survécu aux destructions des iconoclastes.

Le dernier monument funéraire de Coysevox fut celui que le fils d'Henry de Lorraine, comte d'Harcourt fit, en 1711, élever à son père dans l'abbaye de Royaumont. Après la destruction de l'abbaye, on en réunit les restes dans l'église d'Asnières-sur-Oise, où les habitants du pays les défendirent en 1856 contre les prétentions de l'empereur d'Autriche qui avait obtenu de Napoléon III de les faire enlever pour les transporter à Nancy. Coyzevox avait soixante et onze ans quand il acheva ce tombeau et Fermel'huys proteste que « le feu de l'ouvrier n'avait point été affaibli par la violente attaque d'apoplexie dont il avait été frappé quelque temps avant de le faire ». Et certes, il reste d'admirables parties dans l'exécution. Le portrait du comte n'a pourtant plus la même évidence de ressemblance et de vérité qui rayonne des autres figures sculptées par le grand portraitiste. Vêtu à la romaine, à demi couché, les reins soutenus par un coussin il tourne la tête vers une Victoire, agenouillée près de lui.

L'œuvre et la vie du maître touchaient à leur terme. Les dernières années pourtant sont encore fécondes. Un de ses derniers bustes, celui du Régent, en 1715, tout bouffi de sensualité et d'insolence, est un chef-d'œuvre (musée d'Amiens); ceux d'Antoine Coypel et d'Arnaud d'Andilly, le premier surtout, soutiendraient sans désavantage la comparaison avec ses meilleurs ouvrages. Quelques dernières figures décoratives pour Versailles témoignent pourtant d'un affaiblissement sensible (Castor et Pollux); et le grand monument qu'avec la collaboration de ses neveux Coustou, il fit pour l'autel de Notre-Dame de

Paris quand Louis XIV décida, après tant d'années écoulées, de faire ériger les statues de son père et la sienne aux pieds de la Vierge en accomplissement du vœu de Louis XIII, paraît, si l'on veut en croire Caylus, n'avoir pas contenté les contemporains. Il fut même question de commander à Bouchardon une autre statue de Louis XIV...

Le jugement paraît sévère. La figure du vieux Roi — surtout si on la compare aux effigies triomphantes de sa maturité, — témoigne par son expression de lassitude et l'amaigrissement des traits, des ravages de l'âge et de la sincérité du vieux sculpteur. Dans les années qui suivirent, les bustes de Louis XV (1717-1719), du cardinal de Polignac, ne déparent pas la collection des chefs-d'œuvre qu'il laissait à la France... Il est vrai que la tendresse reconnaissante d'un sculpteur, son neveu Coustou, veillait alors près de lui.

Mais de cruelles souffrances s'étaient dès lors abattu sur Coysevox. Fermel'huys le vit « dans sa maison, au milieu de mesdames son épouse, ses filles, ses amis et ses domestiques, comme nos anciens patriarches, chéri, respecté, aimé... Chacun s'unissait à lui dans ses prières, soit qu'il fût tranquille ou assailli des plus vives douleurs... également docile... A ceux qui lui rappelaient des chefs-d'œuvre et célébraient son talent, il répondait : « Si j'en ai eu, c'est par quelques lumières qu'il a plu à l'auteur de la nature de m'accorder, pour m'en servir comme de moyens pour ma subsistance; ce vain fantôme est prêt à disparaître comme ma vie... » Le 10 octobre, ses souffrances ayant augmenté, il reçut la communion, et expira en disant : « Je suis bien, mes chers enfants, j'entre dans la paix et la tranquillité. »

Le lendemain, vendredi, 11 octobre 1720, on l'inhumait à Saint-Germain-l'Auxerrois, qui ne mérita jamais mieux d'être appelé : « *le Saint-Denis du talent et de la probité* ».

ANDRÉ MICHEL

LES PAYS TURCS

ET LA

POLITIQUE ORIENTALE DES SOVIETS

Congrès des peuples d'Orient du 1er septembre 1920, accords russo-persan, russo-turc, russo-afghan du 28 février, des 16 et 22 mars 1921, Congrès des travailleurs d'Extrême-Orient du 21 janvier 1922, fondation des Écoles de propagande de Samarkand, Boukhara et Tachkent, création de vingt Républiques soviétiques au Caucase, en Crimée, au Turkestan, etc., envoi de milliers d'émissaires aux Indes, en Anatolie, en Corée, en Chine, au Thibet; telles sont les principales manifestations de la formidable activité diplomatique déployée en Asie par les Soviets depuis l'armistice.

On aimerait à mettre en parallèle de ce bilan les efforts tentés par les Puissances européennes en vue de contrecarrer cette action menaçante et à défaut de ripostes voir au moins s'esquisser les parades.

En réalité chaque État s'est borné à constater le danger sans aviser aux mesures à prendre pour le conjurer, et c'est par suite de circonstances indépendantes de toute action européenne, qu'il semble peu à peu s'éloigner aujourd'hui.

L'Angleterre après avoir reconnu dans ses gazettes que le bolchevisme constituait pour elle, en Asie, une menace autrement plus redoutable que l'ancienne poussée tsariste, est restée passive devant l'orage et, si le communisme paraît

en régression en Orient, ce n'est ni le résultat de sa politique, ni le fruit de la perspicacité de son Political Service.

Au plan grandiose d'hégémonie asiatique, qui hantait le Foreign Office au lendemain de l'armistice, succéda, à la suite de revers douloureux, une série de mesures sans grande cohésion qui furent autant de capitulations devant les exigences des agitateurs, de blessures pénibles pour l'amour-propre du peuple britannique et de déboires pour ses industriels.

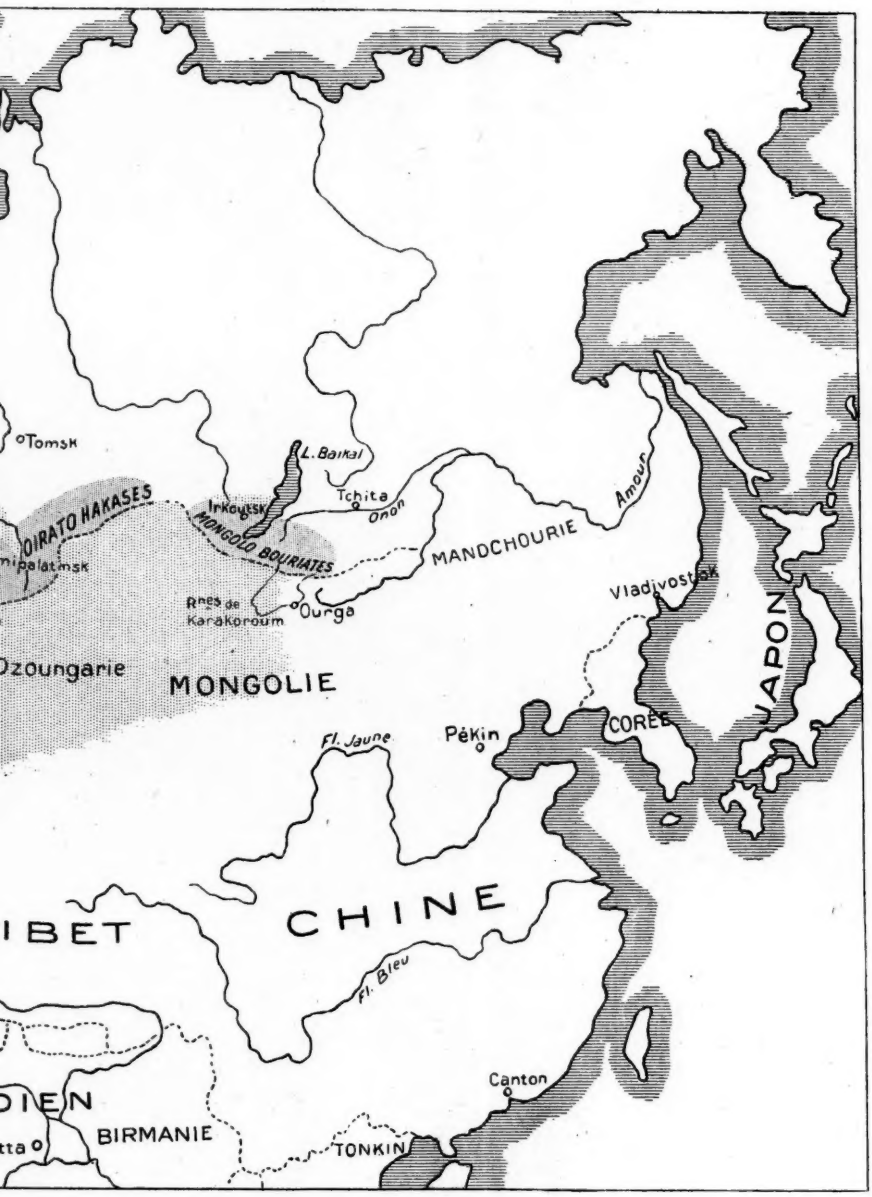
En présence du désarroi européen, les Soviets eurent donc beau jeu pour travailler l'Asie à leur guise. La diplomatie de Moscou, en dépit de la phraséologie de ses idéologistes, se révéla remarquablement souple, exempte de toute préoccupation doctrinale et rigoureusement utilitaire en ses fins. Elle eut en outre l'avantage de disposer d'un argument irrésistible, surtout en Orient : une armée solide. D'ordinaire, il lui suffit d'en évoquer le spectre pour voir s'abattre devant elle le fragile échafaudage des combinaisons hâtives de ses adversaires.

Mais, quand il le fallut, Moscou ne fut pas embarrassé pour passer aux actes. On voit les divisions rouges réprimer avec une implacable rigueur l'insurrection des Basmatchi au Turkestan en 1919, chasser de Bakou le gouvernement anti-soviétique, puis, avec le concours des troupes turques d'Angora, écraser les armées des petites républiques d'Arménie en 1920 et de Géorgie en 1921.

Au besoin, les Rouges franchissent les frontières — ces lignes désuètes — et vont porter la guerre en pays étranger. Sous les ordres de Voronov, ils pénètrent dans le Turkestan chinois pour y anéantir les « Chouans » de Doutov, ou bien ils s'enfoncent dans les profondeurs des steppes mongoles bien au delà d'Ourga à la poursuite de l'armée blanche du baron Ungern.

Libre de ses actes, en possession de moyens de persuasion efficaces, n'ayant à ménager ni la susceptibilité ombrageuse d'un voisin, ni les scrupules intéressés d'un allié, connaissant à merveille la mentalité des peuples auxquels il a affaire, le pouvoir soviétique a pu à son gré modeler sa politique suivant les exigences particulières de chacun sans se préoc-

MER BALTIQUE
ZIRIANS
VOTIAKS
TCHEREMISSES
Monts Oural
Moscou
Kazan
TCHOUVACHES
TATARS
Volga
BACHKIRS
Constantinople
CRIMÉE
MER NOIRE
Don
Astrakhan
KALMOUKS
CAUCASIENS
Oural
Orenbourg
Omsk
KIRGHISES
Tourgaï
TURQUIE
GÉORGIE
ARMÉNIE
Bakou
AZERBEIDJAN
MER CASPIENNE
M. d'Aral
KHIVA
TURKESTAN
Tachkent
Samarkand
Kachgar
TURKMENES
BOUKHARA
Damas
Téhéran
Baghdad
PERSE
Kaboul
AFGHANISTAN
KASHMEER
EMPIRE INDIE
Calcutta



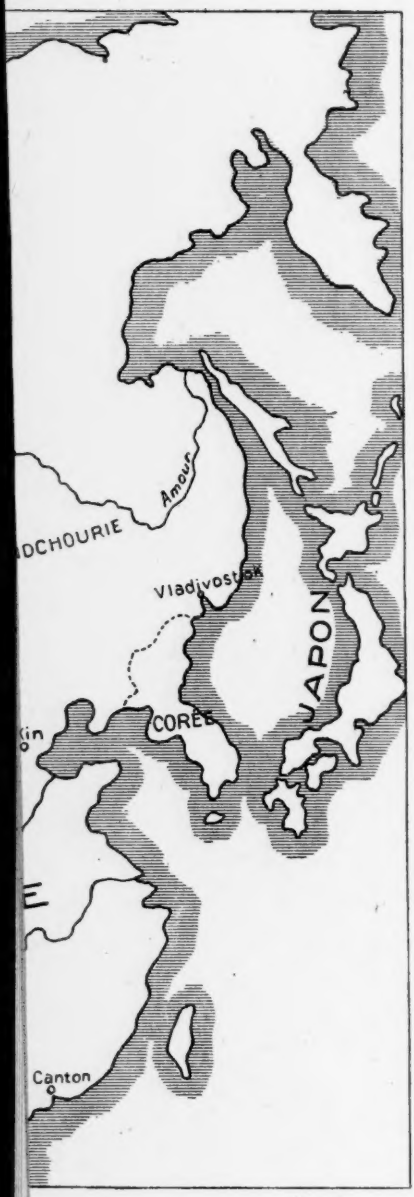
RÉPUBLIQUES & P
AUTONOM

DE RACES TURQUE
ET MONGO

CRÉÉES PAR LES

---

1. Province autonome : *M*
2. *id.* *Oi*
3. République : *Kirghizes.*
4. *id.* *Turkestan*
5. *id.* *Boukhara.*
6. *id.* *Khiva.*
7. *id.* *Azerbeidjan*
8. *id.* *Crimée.*
9 *id.* *Tatars.*
10. *id.* *Bachkirs.*
11. Province autonome : *Ka*
12. *id.* { *Tcl* / *Tch* / *Zir* / *Vot*



RÉPUBLIQUES & PROVI
AUTONOMES

DE RACES TURQUE, TAR
ET MONGOLE

CRÉÉES PAR LES SOVIET

---

1. Province autonome : *Mongolo-B*
2. *id.* *Oirato-Hak*
3. République : *Kirghizes.*
4. *id.* *Turkestan*
5. *id.* *Boukhara.*
6. *id.* *Khiva.*
7. *id.* *Azerbeidjan.*
8. *id.* *Crimée.*
9. *id.* *Tatars.*
10. *id.* *Bachkirs.*
11. Province autonome : *Kalmouks.*
12. *id.* *Tchouvache* / *Tcheremiss* / *Zirians.* / *Votiaks.*

OVINCES

TARTARE
E

OVIETS

olo-Bouriates
-Hakases.

uks.
oaches.
misses.
s.
s.

cuper de mettre en accord ses actes avec les principes communistes dont il est le dépositaire.

Favorisé d'ailleurs par la chance, il put longtemps, grâce à la combinaison judicieuse de ses moyens d'action politiques et militaires, écarter à temps les dangers et enrayer les tentatives d'émancipation des peuples soumis à sa férule.

Vis-à-vis des allogènes son rôle n'a pas varié. Il s'est présenté à eux en libérateur. Par contraste avec la Révolution française, qui, dès le début, lutta contre le régionalisme, s'efforça d'en faire disparaître les moindres traces, abolit les anciennes provinces et découpa le pays en menues parcelles pour mieux centraliser le pouvoir et raffermir l'unité de la Nation, la Révolution russe voulut faire figure de grande émancipatrice.

Elle institue un Commissariat des nationalités, accorde à pleines mains indépendance et autonomie, distribue au besoin aux États qui l'avoisinent des parcelles de l'ancien territoire russe et, dans son libéralisme apparent, s'intéresse aux plus minuscules groupements de populations arriérées, les Zizian, les Votiak, les Tcheremisse, dont elle stimule le patriotisme éteint.

Ukrainiens, Russes Blancs, Turcs d'Europe et d'Asie, nomades des Steppes de la Caspienne et du Baïkal, frustes habitants des confins sibéro-altaïques, autochtones civilisés de Géorgie, Arménie et Azerbeidjan, les 65 millions d'allogènes ont ainsi, en théorie du moins, toute faculté de réaliser leurs désirs nationaux dans le cadre de Républiques Soviétiques alliées à la Grande sœur de Moscou.

Affiché dès le début, ce pseudo-libéralisme fut entre les mains des révolutionnaires une arme précieuse, dans la lutte contre les généraux tsaristes. Ceux-ci, en dépit de leurs déclarations, personnifiaient aux yeux des minorités ethniques le principe de la russification à outrance tandis que les Soviets, leurs ennemis, bénéficiaient du doute. On se rangea donc du côté de ces derniers, en pensant que leur victoire rendrait possible la réalisation d'espoirs patriotiques pieusement conservés depuis des années ou des siècles.

Aussi à toutes les tentatives contre-révolutionnaires, Moscou opposera une tactique invariable. Par une propagande

habile en arrière des lignes de l'adversaire, il fera appel à l'intérêt général du pays et aux intérêts particuliers de chacun, promettra l'indépendance et la remise du pouvoir aux ambitieux constitués en comités soviétiques indigènes. Ayant ainsi gagné à sa cause un parti influent, il est à même de jeter le trouble dans l'esprit des populations.

D'ordinaire, la seule apparition des divisions rouges suffira pour les rallier au communisme et l'adversaire se trouvera surpris au cœur même de ses positions pendant qu'il s'emploiera à en défendre les abords.

Cette méthode est employée à l'égard de Koltchak. Les Turcs de Sibérie se soulèvent et contribuent à la défaite de l'Amiral russe en ruinant ses arrières. Dans l'Azerbeidjan, avant d'intervenir, on envoie des centaines d'émissaires travailler le pays. Mais le chef du gouvernement résiste quand même. Alors on l'assassine et, quelques jours plus tard, les trains blindés des rouges pénètrent sans coup férir dans la cité du naphte. En Géorgie, en Arménie, les troupes indigènes énervées par la propagande se défendent mal et cèdent à la double pression des Russes de Boudenni et des Turcs de Karabekir. Contre Wrangel, avant l'offensive finale, un congrès général des Kirghiz réuni à l'instigation de Moscou, appelle tous ses nationaux aux armes. A Ourga, en réponse à Ungern qui se proclame le champion de l'indépendance mongole, on fait de la surenchère nationaliste d'une manière si heureuse que le peuple se soulève contre le baron russe et accueille Voronine « le Rouge » en libérateur.

Mais, à l'exemple de tout gouvernement révolutionnaire, dont les doctrines sont de liberté et les actes d'autorité, les Soviets ne tardent pas à donner la véritable mesure de leur libéralisme et à faire regretter leur venue.

Soumis à un régime plus despotique que celui des tsars, les populations « libérées » cherchent peu à peu à échapper à ce pouvoir brutal et l'hostilité va croissant grâce aux malfaçons des agents de Moscou. Ceux-ci, presque tous anciens fonctionnaires tsaristes, se font du communisme une conception spéciale et toute personnelle. Maintes fois le commissaire aux nationalités, Staline, doit les rappeler à l'ordre et dénoncer les abus de ces pseudo-bolchevistes qui apportent dans

l'exercice de leurs fonctions un impérialisme tout occidental et continuent à pratiquer l'ancienne politique de colonisation grand-russienne.

Ce chauvinisme des bureaucrates achève de démontrer aux populations qu'avec l'étiquette rouge rien n'est changé aux méthodes oppressives d'autrefois. Il raffermit les aspirations à l'indépendance et vivifie l'esprit patriotique. Moscou en a fréquemment la preuve. A l'issue des multiples congrés orientaux, les commissaires sont obligés d'intervenir pour empêcher les réunions de tourner à la confusion du communisme et de dégénérer en manifestations nationales ou religieuses.

Çà et là les revendications se font plus violentes. A bout de souffrances, lasses des excès des soldats rouges, de l'ingérence déplacée des commissaires dans leur vie sociale et privée, les populations se révoltent. Au Daghestan, le petit-fils de Schamyl tient longtemps en échec plusieurs divisions; au Len Koran, la XIe armée soviétique tout entière doit intervenir contre les partisans de Djamal Eddine; en Géorgie, l'anniversaire de l'indépendance est l'occasion cette année d'émeutes sanglantes; au Turkestan, enfin, l'insurrection fomentée par Enver Pacha oblige les Soviets à un puissant effort militaire.

Jusqu'ici ces révoltes ont été sporadiques. Aussi Moscou put aisément s'en rendre maître. Mais le jour où un large mouvement d'émancipation secouera tout un groupe de peuples, il ne sera pas aussi aisé d'imposer le calme à l'aide des procédés coercitifs ordinaires.

C'est en prévision de ce danger que Stalin adjurait le Xe Congrès communiste de ne pas se laisser entraîner vers un nationalisme indigène qui, disait-il, revêt en Orient la « forme de panislamisme et de panturquisme ».

De son propre aveu, le nationalisme turc et musulman est donc le principal écueil auquel se heurte la domination soviétique en Asie. Sans doute le commissaire évoque-t-il le temps « où le sentiment de clans était faible chez les Touraniens et où celui de confédération, fortifié par la tradition de victoires remportées en commun, singulièrement puissant ».

Sans peine peut-il se représenter ce que serait chez tous

ces peuples le retour à la ferveur patriotique primitive en constatant la foi profonde, le chauvinisme ardent, les accès de mégalomanie parfois étranges de leurs frères d'Asie mineure.

Moscou a créé un bureau spécial chargé de suivre de près ces tendances nuisibles et de combattre les idées qualifiées, par lui, d'« anachroniques » des Musulmans de Russie. Mais le camarade Sapharov, chef de cet organe, ne s'est pas illusionné sur les difficultés de sa tâche. Ses derniers rapports le reconnaissent. En pays turc, les doctrines bolchevistes n'ont pas cours. Si certains habitants s'affilient au communisme, c'est uniquement avec l'espoir d'en tirer profit.

En vérité, il n'en peut être autrement chez des peuples à demi civilisés, dépourvus de prolétariat industriel, et ayant gardé à peu près les mêmes habitudes d'élevage et de vie patriarcale qu'au temps des Empereurs mongols.

Devant le peu de succès de sa propagande révolutionnaire, Moscou s'applique alors à faire germer chez ces primitifs des idées de particularisme, il veut les émietter, créer une sorte de poussière de peuples de manière à rendre leur amalgame plus incertain.

A partir de 1920, il entreprend donc la création « en série » de républiques ou provinces soviétiques. Chaque mois ou presque voit l'éclosion d'un nouvel État. Après la République des Tatars, Bachkirs et Kirghiz, après celle du Boukhara, du Turkestan et du Kharezm relativement assez peuplées apparaissent les minuscules provinces des Mongolo-Bouriates, des Oïrato-Hakases qui n'ont chacune guère plus d'habitants qu'un modeste département français.

D'une manière un peu puérile, on s'efforce de ressusciter des langues mortes ou de transformer en idiomes littéraires des patois primitifs dépourvus d'alphabets. Des savants linguistes demeurés à Moscou s'ingénient laborieusement à traduire en zirian et en votiak des œuvres et pensées révolutionnaires choisies. Puis, on introduit ces langues nouvelles dans les tribunaux, les écoles et l'administration et, par la création de théâtres et de journaux, on en poursuit la diffusion.

Mais de tels procédés ne peuvent modifier les sentiments des Touraniens et leurs idées fédératives. A Orenbourg,

le premier soin du Comité pankirghiz est d'envoyer son salut fraternel à la république voisine, celle des Bachkirs et d'émettre ce vœu symbolique qui paraît résumer toutes les aspirations turques : « Le degré de parenté de nos peuples est si rapproché, « leur économie rurale si intimement liée, qu'une union « indissoluble, d'où dépend notre force, et un rapprochement « imminent sont pour nous obligatoires. »

En Mongolie, le feu qui couve encore sous les décombres de l'édifice européen détourne l'attention de l'Occident de ces « communs » lointains de Sibérie et du Pacifique. On a tendance à considérer comme secondaires les événements qui s'y déroulent, mettant en relief les rivalités américaines et japonaises, les aspirations nationales mongoles, chinoises, coréennes, compliquées de guerres civiles, de propagande communiste et des intrigues des réactionnaires russes de la province maritime.

Cet imbroglio évoque un souvenir déjà lointain, celui de la Macédoine. Mais la Macédoine s'est, ici, démesurément agrandie, les intérêts en présence ont décuplé en même temps que la complexité des problèmes, l'ampleur des enjeux et la puissance des nations aux prises. Pauvre rivalité que la rivalité austro-russe dans les Balkans à côté de la concurrence américano-japonaise dans le Petchili! Pauvres tractations de Muersteg à côté de l'écheveau embrouillé des combinaisons de Dalny!

La classique question d'Orient après avoir mis le feu aux poudres de l'Europe s'est transposée là depuis la guerre et, comme l'a défini Zinoview au Congrès d'Extrême-Orient : « Les problèmes asiatiques qui jouaient déjà un grand rôle en 1914, malgré l'acuité du conflit européen, passent maintenant au premier plan. Vainqueurs et vaincus se rendent compte que la querelle européenne par rapport à l'échelle mondiale n'était qu'une tempête dans un verre d'eau; la rivalité des impérialistes a pris fin en Occident. Le centre de gravité se déplace vers l'Asie. »

La République d'Extrême-Orient créée par les Soviets à l'est du Baïkal est située à un carrefour délicat où de multiples intérêts se trouvent aux prises. Son histoire pourtant brève est une synthèse de l'âpre lutte politique et économique que se livrent en Asie les grands riverains du Pacifique.

Elle eut l'an dernier à subir le contre-coup des événements singuliers de Mongolie à l'occasion desquels le sentiment national se révéla, aussi vif chez les nomades du désert de Gobi que chez ceux de l'Asie centrale.

Il suffit à un général russe, le général Ungern, d'arriver à Ourga avec quelques gardes blancs, une poignée de coupeurs de tête, selon l'expression de la presse soviétique, et de se proclamer le libérateur des Mongols pour rallier à lui tout un peuple.

A cet appel, le pays parut tout à coup s'éveiller au souvenir de son grand souverain, l'empereur Temoudjine; et, de Karakorum, la capitale de Gengis aux bords de l'Onon où l'ensevelit son vieux compagnon d'armes, Kiluken Baghator le Vaillant, les Mongols, sortant de leur torpeur presque millénaire vinrent fraterniser avec les troupes de l'aventurier.

Un moment, Ungern disposa, dit-on, de cinquante mille combattants et conçut le projet d'être Empereur à son tour. Outre le peuple, il pouvait compter sur l'appui japonais et même sur la neutralité bienveillante de Tchang-tso-lin, le tout-puissant gouverneur de Mandchourie. Celui-ci, en dépit des ordres de Pékin, ne fit rien pour enrayer le mouvement.

Mais, malgré ses heureux débuts, cette tentative a le sort de celles de Denikine, Koltchak et Wrangel. Comme ses devanciers, Ungern fait preuve d'un sens politique peu averti et ses partisans achèvent de le déconsidérer par leurs maladresses, leurs brutalités et leurs concussions. L'enthousiasme de la première heure fait place, chez les populations, au regret de l'ancienne domination chinoise.

En même temps, les Soviets ne restent pas inactifs. Ils créent un contre-gouvernement communiste mongol, affirment leurs intentions de respecter la pleine indépendance du pays et dénoncent les arrière-pensées du général tsariste. Bien mieux, ils réussissent à gagner à leur cause le grand personnage religieux de la région, le « Khoutouthta »; Boudha vivant dont le Palais sert à la Compagnie japonaise Ping I à entreposer des munitions dissumulés dans des sacs de riz.

Ungern sent bientôt la partie perdue. Il quitte la Mongolie et, dans une tentative désespérée, cherche à s'emparer de Tchita, capitale de la République d'Extrême-Orient. Mais il est

complètement défait, contraint de franchir à nouveau la frontière sibérienne et de s'enfuir dans le Gobi.

Derrière lui les détachements russes entrent à leur tour en pays mongol; ils reçoivent un bon accueil de la population d'Ourga, poursuivent le fugitif, dispersent ses dernières bandes et s'emparent de sa personne. Ungern ramené à l'arrière est fusillé à Novonikolaïevsk le 18 septembre.

Le Gouvernement révolutionnaire mongol, institué par les Soviets, prend en mains l'administration du pays qui se sépare officiellement de la Chine, avec l'approbation chaleureuse de Tchitcherine et de la Presse moscovite.

***

Au Caucase. — L'Arménie, la Géorgie et l'Azerbeidjan, constitués en États indépendants, virent leurs gouvernements reconnus *de facto* par les puissances de l'Entente en janvier 1920.

Mais les Soviets ne pouvaient tolérer ces enclaves de peuples libres sur le territoire de l'ancienne Russie. Après avoir aisément réglé le sort de l'Azerbeidjan en avril 1920, ils s'intéressèrent à celui de la Géorgie et de l'Arménie.

Là aussi l'offensive politique préluda à l'action militaire. Après l'organisation d'un parti révolutionnaire indigène, et les habituelles promesses d'indépendance, des intrigues subtilement conduites avaient déjà amené la guerre entre Arménie et Géorgie en 1918, entre Azerbeidjan et Arménie en 1919, entre Géorgie et Azerbeidjan en 1920. Alors, des bandes turques kabardiennes et tatares, dûment soudoyées, arrivent du Sud, du Nord et de l'Est et ravagent d'une manière chronique les territoires des Républiques d'Erivan et de Tiflis demeurées indépendantes.

Le terrain ainsi préparé, Moscou agit d'abord contre l'Arménie, en combinant le mouvement des divisions rouges de Boudenni avec celui des Turcs de Kiazim Kara Bekir.

Les contingents arméniens mal équipés et peu aguerris, ne peuvent tenir devant les troupes solides du général turc, que sont venus renforcer de nombreux irréguliers Kurdes, attirés par le pillage et le désir de lutter contre l'ennemi héréditaire.

Trois colonnes ottomanes passent la frontière à Olti, Sarikamich et Igdir et franchissent sans encombre les défilés abrupts, où il eût été aisé de les arrêter. Kiazim Kara Bekir est à Kars le 2 novembre et le 6 à Alexandropol pendant que les Bolchevistes et les Tatars attaquent simultanément au nord et à l'est.

La République d'Étivan n'essaie plus de lutter. Elle se soumet le 11 novembre aux dures conditions d'armistice posées par le Commissaire Legrand. Le parti Dachnak quitte le pouvoir. Un gouvernement révolutionnaire prend sa place et abandonne à la Turquie Kars et les territoires arméniens visés dans le traité de Brest-Litowski.

En félicitant par télégramme les communistes d'Érivan de leur succès, le comité exécutif de l'Internationale de Moscou ajoutait ces mots : « C'est maintenant au tour de la Géorgie. »

Deux mois plus tard, la menace était suivie d'effet. Pourtant le gouvernement de Tiflis pouvait se croire à l'abri du danger. Il venait de signer, quelques semaines, auparavant, avec les Soviets un traité garantissant l'intégrité du territoire géorgien.

Mais Moscou, débarrassé de toute menace tsariste ou polonaise, ne croit pas devoir s'embarrasser de vaines obligations.

En février 1921, les forces rouges prennent l'offensive, bousculent sans peine les détachements géorgiens et entrent le 25 à Tiflis.

L'armée et le gouvernement se replient sur Koutais et s'apprêtent à poursuivre la lutte, quand les divisions turques d'Angora entrent en ligne. Après un bref ultimatum, Kara Bekir franchit la ligne du Rion et marche sur Batoum prenant les Géorgiens à revers.

Comme l'Arménie, la République de Tiflis doit capituler. La Constituante est dissoute, un régime soviétique est installé et Moscou peut se féliciter « de la rentrée de la Géorgie indépendante et autonome dans le giron de la famille révolutionnaire ».

En échange de sa collaboration à la lutte contre l'Arménie, Angora avait obtenu Kars; en rétribution de sa nouvelle entrée en ligne, le gouvernement kémaliste reçoit les districts d'Artvin et d'Ardahan avec une partie de la province de Batoum.

***

Aux temps de la lutte engagée au Caucase entre Turcs et Russes pendant la grande guerre, Khalil pacha, oncle d'Enver, eut l'idée de débaptiser la province russe de Bakou et de lui donner le même nom que le pays persan voisin, l'Azerbeidjan : moyen simpliste de préparer ultérieurement l'union des deux pays et leur rattachement à la Turquie. Cette trouvaille réjouit fort Khalil Pacha, qui en fit part à son chef d'État-Major, le colonel allemand Ernst Paraquin, en lui disant : « Azerbeidjan, quel nom bien choisi ! »

Ainsi créé, le nouvel État garda son appellation et même prit conscience de son unité ethnique. Il est peuplé de quelque trois millions de Tartares et sa capitale, Bakou, s'honore d'être à l'avant-garde du monde civilisé musulman.

Occupé en 1919 par des forces britanniques détachées du Corps d'occupation de Perse, il reçoit la visite de multiples agents de sociétés pétrolifères et mène une existence assez prospère jusqu'au départ des troupes anglaises, qui laissent le champ libre aux influences soviétiques et aux organisations révolutionnaires.

Le chef du gouvernement Fatali Khan Khoisky s'efforce de tenir les engagements conclus avec l'Europe et de lutter contre l'influence bolcheviste. Mais il est assassiné dans un cinéma en même temps que son ministre des Affaires étrangères, Ahmed bey Khasmamedoff.

Dès sa mort, un gouvernement à la dévotion de Moscou se constitue et laisse les rouges entrer sans coup férir à Bakou (avril 20) et procéder à l'arrestation de tous les étrangers y compris le consul anglais Hewelck et toute la mission navale britannique.

A leur habitude, les libérateurs font bientôt regretter leur venue et, quelques semaines après leur arrivée, des révoltes éclatent. La répression est impitoyable. Des centaines de notables azerbeidjanais sont exécutés; les mosquées comme les maisons privées des musulmans sont saccagées par les soldats rouges, sous prétexte de réquisitions.

Ces violences et ces attentats à l'honneur de l'Islam provoquent de véhémentes protestations à l'Assemblée Nationale

d'Angora. L'émotion y est si vive qu'un moment l'Azerbeidjan faillit compromettre les bons rapports entre Russes bolchevistes et Turcs nationalistes. Mais aux réclamations de son alliée Moscou répond par de mielleuses promesses et les derniers appels des musulmans de Bakou se perdent dans l'allégresse commune causée par les chutes successives de Wrangel, de l'Arménie et de la Géorgie.

Le 1er septembre 1920, la capitale de l'Azerbeidjan donne asile aux 1 800 congressistes envoyés par les peuples orientaux pour entendre le prêche communiste des coryphées du parti : Zinoviev, Radek et Boukharine. Cette réunion grandiose, sur laquelle compte plus ou moins Moscou pour embraser l'Asie, se termine dans la confusion. Les délégués, en majorité musulmans, venus dans l'espoir de jeter les bases d'une vaste confédération panislamique, sont déçus par le discours d'ouverture de Zinoviev, qui s'attaque au Sultan de Stamboul. Ils rêvaient de l'extermination de Djiaour et s'entendent seulement prêcher celle du capital.

Aussi, devant leur manque total d'enthousiasme, Moscou doit ordonner la dissolution de la réunion, où le seul incident notable fut causé par l'arrivée d'Enver Pacha et les manifestations chaleureuses dont les congressistes musulmans saluèrent sa venue.

***

Le Turkestan et Enver Pacha. – L'importance politique et économique du Turkestan avait attiré l'attention de l'Allemagne dès la signature du traité de Brest-Litowski. De cette région fertile à souhait, Berlin comptait drainer les denrées et textiles qui lui faisaient tant défaut : blé, coton, laine, soie grège, etc. L'Allemagne pensait aussi à faire du bloc des douze millions de Tartares et musulmans de la région le pivot de sa politique antianglaise. Elle s'occupa d'y lever des troupes et de les encadrer d'officiers ottomans pour tenter une diversion à la frontière des Indes.

L'intervention opportune de divisions britanniques au Boukara et en pays turkmène vint ruiner ces projets. Berlin, coupé de ses communications avec l'Asie centrale

par l'occupation du Transcaspien, ne put agir et les Tartares, impressionnés par la présence de forces anglaises à proximité de leur pays, se gardèrent de bouger.

Enver Pacha a cherché à reprendre le plan germanique. Depuis le début de l'année, il a fait du Turkestan sa base d'opérations en Asie; mais, à l'inverse des Allemands, ce n'est plus vers le Sud et les Indes anglaises que l'action est dirigée, mais vers le Nord et les armées bolchevistes.

Au mois de mars dernier, on apprit non sans étonnement la rupture de l'ancien dictateur avec ses amis de Moscou, avec lesquels il paraissait étroitement uni. On connaissait ses allées et venues entre la capitale des Soviets, Tachkent et Berlin et on le croyait tout acquis à cette politique de revanche germano-russe, que le traité de Rapallo est venu préciser. Ses relations continuaient à être des plus cordiales avec ses anciens partenaires, les grands généraux allemands, et l'on savait qu'à Berlin, il aimait volontiers à paraitre et à se faire acclamer dans les réunions des anciens officiers de réserve.

Un peu partout, il quêtait des instructeurs pour les troupes qu'organisaient les Soviets à Tachkent et qu'il devait, disait-on, conduire dans les Indes, de conserve avec l'armée afghane d'un autre triumvir : Djemal Pacha.

Lors des revers éprouvés par les nationalistes en Anatolie et de la prise d'Eski-Chehir par les Hellènes, on chuchotait partout le bruit de l'arrivée imminente du dictateur au secours de ses compatriotes, à la tête de divisions musulmanes de Russie. L'échec des Grecs sur Angora mit seul un terme à ces nouvelles persistantes.

En réalité les rapports d'Enver Pacha avec les Soviets s'étaient refroidis depuis le Congrès de Bakou. L'accueil trop chaleureux, que lui avaient ménagé les délégués musulmans, avait réveillé les suspicions des commissaires, qui jugeaient opportun de le maintenir à l'écart.

Enver, de son côté, le vrai responsable de la canonnade de la Mer Noire en 1914 et de l'entrée de son pays en ligne contre la Russie, n'était devenu que contre son gré l'allié de ses anciens ennemis. Il se hâta, dès qu'il sentit le terrain nationaliste suffisamment solide au Turkestan, de briser

les liens de vasselage dans lesquels Moscou entendait le maintenir.

Comme le remarque la presse anglaise, qu'Enver réussisse ou échoue, cette rupture symptomatique marque une évolution nette dans l'esprit des populations; elle montre que malgré tous leurs efforts la « Tcherezwitchaika » et le commissaire à la propagande Peters n'ont pu convertir les masses au communisme, et elle coïncide d'une manière singulière avec le revirement afghan.

En devenant le champion du turquisme, Enver a visé sans doute à libérer le Turkestan pour s'y tailler un fief indépendant; mais, son imagination ardente ne s'est pas limitée à cet objectif rétréci. Avec peine il a supporté l'éclipse de son prestige en Turquie d'Europe au profit de Mustapha Kemal et il aspire à reprendre le premier rang en Anatolie et à Constantinople.

De son côté, le dictateur d'Angora voit avec inquiétude l'influence grandissante de cet adversaire dangereux et, pour lui faire échec, il a été conduit à raffermir son alliance avec Moscou.

Dans la lutte entre ces deux hommes, qui représentent inconsciemment deux conceptions différentes de l'Idéal turc, on perçoit comme un lointain écho de la rivalité de Tamerlan l'Asiatique et de Bayazid l'Européen.

Entre Timour empereur des Turcs de l'Est et l'Ilderim empereur de ceux d'Occident le conflit, tout personnel à ses débuts, dégénéra vite en querelle nationale; le vieil instinct touranien reprit le dessus et les princes ottomans d'Asie mineure, ceux d'Aïdin, de Saroukhan et de Mentech prirent le parti de Tamerlan l'Asiatique contre l'Occidental, « l'Empereur de Roum » comme l'appelait son adversaire. A la bataille d'Angora en 1403, les contingents osmanlis de Bayazid firent tous défection et le sultan ottoman resta seul, avec ses janissaires étrangers et ses auxiliaires serbes, en face des troupes tartares de Timour le Boiteux.

A une échelle infiniment réduite, le conflit d'aujourd'hui rappelle un peu ce passé; déjà on voit dans l'Asie Mineure orientale se dessiner un mouvement en faveur d'Enver tandis que son rival cherche de plus en plus à prendre appui en Occident.

La tentative d'émancipation du Turkestan est une des manifestations tangibles du vaste mouvement nationaliste, qui secoue l'Asie entière; cette fois encore, les Soviets peuvent réussir à endiguer le torrent patriotique, mais, tout conduit à penser que sa force d'expansion balaiera bientôt tous les obstacles.

Depuis 1917 et l'insurrection des Basmatchi, la révolte est à l'état endémique dans la partie turque de l'Asie centrale. En 1919, le soulèvement général autour de Tachkent est réprimé avec peine et grâce au concours des prisonniers de guerre allemands et austro-hongrois.

Les exploits du Comité de salut public, créé à cette occasion, et les exécutions multiples auxquelles fait procéder le clown Dorochkine ne peuvent avoir raison des Basmatchi, qui reparaissent dans les montagnes du Ferghana et harcèlent les troupes sous le regard intéressé du Consul anglais de Kachgar.

A bout d'arguments, les Soviets se résignent à envoyer Enver Pacha parlementer avec les insurgés; mais au lieu de leur apporter des paroles de conciliation, l'ancien dictateur se met à leur tête et déclanche un mouvement plus violent et plus étendu que toutes les tentatives d'insurrection précédentes.

***

Constantinople et la Russie. — Par une anomalie singulière, alors que les différents peuples turcs essaient confusément de s'émanciper de la tutelle russe, le seul pays jusqu'ici indépendant devient, de plus ou moins bon gré, le vassal de Moscou. Sous couleur d'une alliance nécessaire, l'Empire ottoman s'associe à la politique des Soviets, tandis qu'un dieu malin s'emploie à russifier sa capitale, en la peuplant de milliers de Slaves fuyant leur pays à la suite des catastrophes d'Odessa, de Novorossisk et de Sébastopol.

Indifférente, la cité des Porphyrogénètes a contemplé ces divers exodes. Elle a, depuis 1914, été mêlée à tant de

coups de théâtre, vu de si près tant de souffrances que rien, semble-t-il, ne saurait plus l'étonner.

Sereine, elle a assisté à l'arrivée en rade du *Goeben* et du *Breslau* encore tout haletants de leur course échevelée devant la flotte anglaise; également impassible, elle a contemplé le camouflage des matelots de Souchon en marins turcs. Les coups de canon de la Mer Noire et l'annonce d'une nouvelle lutte ne l'ont point surprise, après la tragique série d'événements qui ont suivi la révolution de 1908. L'arrivée des alliés aux Dardanelles lui a rappelé celle des Bulgares à Tchataldja trois ans auparavant. Enfin, la débâcle finale lui a paru presque naturelle après deux siècles de revers douloureux.

Aussi a-t-elle accueilli sans émotion les troupes alliées victorieuses et salué leur chef avec déférence. Elle n'a manifesté un peu d'émoi que lors du débarquement des Grecs à Smyrne, mais elle est retombée bientôt dans sa torpeur, d'où n'ont pu la tirer les canons des super-dreadnoughts anglais braqués sur les édifices publics, lors de l'occupation tapageuse du 18 mars 1920.

Elle continue à vivre dans le paradoxe, seule capitale ennemie encore occupée après quatre ans d'armistice, dans le seul État où il fut impossible d'installer le plus médiocre régime de paix. Aux prises avec une crise économique suraiguë, continuellement dévorée par l'incendie, bloquée de toutes parts, elle paraît ne plus s'intéresser au déroulement du film oriental dont les péripéties trop émouvantes et les scènes trop pittoresques ont lassé sa curiosité.

L'absence de numéraire dans les caisses du Malié provoque à peine de timides protestations chez les fonctionnaires non payés; le sens de la discipline, si admirable chez l'osmanli, empêche les malheureux de s'insurger devant le retard apporté au règlement de leurs modestes soldes.

A la situation tragique de tout un peuple en détresse et gardant sa dignité au milieu de ses souffrances viennent, comme dans tout drame humain, se greffer des épisodes humoristiques et ici d'une couleur bien orientale.

Les chutes des ministères, les hostilités turco-helléniques, les conflits entre le Sultan et Angora, entre Mustapha Kemal

et la Porte donnent lieu à ces intermèdes semi-comiques parmi lesquels on relève l'aventure du général kurde Moustapha Pacha.

Au début de 1920, cet officier comparaît devant la Cour martiale de Stamboul, sous l'inculpation de manœuvres antinationalistes. Mais le ministère, qui l'avait traduit en justice, tombe du pouvoir et le parti hostile à Angora entre en fonctions. Le premier soin du nouveau Cabinet est de procéder à l'épuration habituelle des hauts fonctionnaires : préfet de la ville, directeur des Postes, commandant de la Place, etc. sont remplacés par des partisans du nouveau régime. En même temps les condamnés politiques sont élargis. Moustapha Pacha sort ainsi de sa geôle, mais, par surcroît, il est nommé président de la Cour où il venait de comparaître et chargé de traquer ceux qui l'avaient arrêté.

On devine sans peine avec quel zèle candide le nouveau magistrat s'acquitte de ses fonctions. Mais les constellations se succèdent avec rapidité en Orient. Après quelques mois d'exercice, le ministère Damad Ferid doit démissionner à son tour et les nationalistes reviennent au pouvoir.

De nouveau, l'épuration recommence. Moustapha Pacha est destitué et du fauteuil de la Présidence repasse au banc des prévenus de la Cour martiale. L'aventure s'arrête là, car Damad Ferid ne reprend plus le ministère, autrement c'eût été sans doute la continuation de la tragi-comédie.

Bien d'autres incidents de ce genre sont nés de l'antagonisme entre Damad Férid et les nationalistes. Dès le début du conflit, le Grand Vizir soumet à la signature impériale un iradé, qui est une manière de mise hors la loi des kémalistes. De son côté le Cheikh ul Islam prononce contre eux un fetoua d'excommunication.

Sans se laisser impressionner, Angora riposte en convoquant une assemblée de cadis et ulemas, qui rend des sentences opposées, condamne gravement à mort le Grand Vizir et jette l'anathème sur ses séides.

La démission de Damad Ferid ne met pas fin aux incidents. Le nouveau ministère, formé pourtant d'hommes favorables aux kémalistes, ne trouve pas grâce devant le patriotisme ombrageux de la grande Assemblée d'Anatolie et la situation reste tendue entre la Province et la Capitale.

Alors, résolu à en finir et à s'entendre coûte que coûte avec Angora, le Grand Vizir décide d'y envoyer trois de ses subordonnés les plus en vue, porteurs du rameau d'olivier.

La caravane ministérielle quitte Constantinople et arrive sans encombre à destination. Mais, à part le télégramme annonçant cet heureux voyage, aucune nouvelle ne transpire. Les semaines passent et tout Stamboul se demande où sont ses ministres. Les courriers envoyés en Anatolie ne peuvent débarquer ou ne reviennent pas.

Pour calmer les inquiétudes, le Grand Vizir annonce périodiquement que tout va bien, mais que les pourparlers sont laborieux. En réalité, il ne sait rien; mais la Presse entoure ces déclarations laconiques de longs commentaires et en augure qu'une solution heureuse est imminente.

Malgré tout, personne ne peut avoir le mot de l'énigme. Enfin les trois ministres l'apportent avec eux en rentrant trois mois plus tard; Angora, repoussant tout accommodement, avait fait garder à vue les Vizirs dès leur arrivée. Quant aux pourparlers interminables, qu'on disait engagés au sujet de l'accord, ils se réduisaient à de laborieuses tractations orientales sur les conditions d'élargissement.

Si typique soit-elle, cette aventure, une fois terminée, fut à peine commentée par les journaux de Pera et de Stamboul, dont les lecteurs blasés de paradoxes et d'invraisemblances ne s'émeuvent plus devant aucun événement.

Le seul spectacle journalier de la rue suffirait par sa singularité à lasser toute curiosité. Alors que la Turquie et la Grèce sont en guerre, tout se passe dans la capitale ottomane comme si les relations diplomatiques n'étaient pas rompues. L'automobile de la mission militaire héllénique circule en plein Stamboul au milieu de l'indifférence générale. Le communiqué grec est affiché dans la grande rue de Péra et les journaux humoristiques d'Athènes ornés de dessins naïfs et blessants pour l'amour-propre osmanli se vendent à la criée dans les faubourgs sous les fenêtres mêmes des Karakols.

Au moment de la bataille du Sakaria, seules les fluctuations de la lutte réussissaient parfois à vaincre ce flegmatisme et, tour à tour, musulmans et chrétiens pavoisaient à l'annonce des victoires de leurs divisions.

L'afflux de l'élément russe est venu encore ajouter à l'étrangeté de la situation. Le passager ne manque jamais de s'étonner de cet envahissement des Slaves, dont la langue concurrence le français partout et s'étale sur les murs, les devantures des boutiques et les affiches de publicité.

Dès leur arrivée, les premiers émigrants, ceux d'Odessa, fondèrent de multiples restaurants et lieux de plaisir, où l'on sabla joyeusement les derniers bijoux et les ultimes fourrures. Puis, les fonds étant épuisés, on rencontra chaque jour plus de Russes dépenaillés et faméliques, soldats ou officiers coiffés du haut talpak d'Astrakhan et réduits à vendre des billets de tombola, des babas graisseux, des chocolats grisâtres, des fleurs en papier ou des aquarelles du Bosphore.

Les malheureux mutilés de l'armée Wrangel, surtout, excitent la pitié. On peut les voir se traîner par les rues, sollicitant l'aumône et contemplant avec tristesse leurs camarades étrangers plus fortunés : Anglais kakis, Français bleu-horizon, Hindous enturbannés, Sénégalais ébahis et surtout les grands géants blonds, matelots fraîchement débarqués, qui étonnent la rue par leurs prodigalités bruyantes et la vertu fascinante de leurs dollars.

Certains Russes plus industrieux réussissent, en dépit de la concurrence, à exercer leurs professions d'autrefois. On trouve des médecins, des dentistes, des tailleurs, des banquiers, des commerçants divers et beaucoup de distillateurs de votka. D'autres continuent à tenir des restaurants célèbres par l'infortune et la grâce de leur personnel; d'autres enfin, artistes et musiciens de Pétrograd, ont accaparé théâtres et music-halls et jouent en russe au « Taxim » ou au « Stella » *la Veuve Joyeuse* ou *la Divorcée.*

Ceux-là arrivent plus ou moins à assurer leur existence matérielle, mais les autres, le plus grand nombre, ceux qui n'ont ni spécialité, ni emploi, sont aux prises avec la plus sinistre détresse. A Paris et dans les autres centres où s'abritent les fugitifs, la misère russe est sans doute aussi grande, mais elle demeure cachée, tandis qu'à Constantinople, elle s'étale au grand jour.

Et c'est chose poignante et amère que de penser au temps où le Tsar couvrait la ville de son ombre, où le « Moscoff »

redouté allait, par les rues, dicter à Yildiz les volontés du maître, et de comparer cette époque toute proche à la période actuelle, où grands fonctionnaires et généraux russes, hâves, tristes et l'air honteux, réduits pour vivre aux plus humbles métiers, s'attroupent le soir aux abords de leur ambassade, hier palais brillant, aujourd'hui caravansérail misérable, encombré d'une foule en guenilles.

***

Psychologie turco-mongole. — Après cette brève revue des pays turcs, tartares et mongols, on peut se demander ce qui subsiste aujourd'hui de leurs affinités anciennes, qui leur permirent autrefois de constituer des États puissants sous la suzeraineté des Grands Empereurs de Karakoroum et de Samarkand.

Du Bosphore au Baïkal on trouve des divergences profondes de culture, de caractère et de mœurs mais on constate aussi un fond de mentalité identique, une corrélation évidente entre les idiomes, un patriotisme encore peu conscient mais sensible.

La religion, ce lien si ferme en Orient, contribue à rendre ces populations solidaires; à part les Mongols bouddhistes et quelques tribus de Cosaques païennes ou orthodoxes, les Touraniens professent l'islamisme.

Le nationalisme musulman vient ainsi se superposer, en les vivifiant, aux sentiments patriotiques.

Ils parlent d'innombrables dialectes, le turkmène, le kirhgiz, l'euzbek, le djagataï, l'osmanli, etc., différents sans doute, mais présentant de grandes analogies. Même le Finlandais, ce parent lointain, qu'Ibn Khaltoun, au XIVe siècle, classe encore parmi les peuples turcs, conserve encore nombre d'expressions tartares dans le vieux langage finnois de ses bateleurs.

Il en est du turc comme de l'arabe. Le fonds de la langue est le même, si la variété des idiomes est infinie. Le parler arabe est lui aussi très divers suivant le territoire où il est usité. Le Maure du Sénégal ne parle pas la langue du prophète comme le Maghebin de l'Afrique du Nord et ce dernier ne comprend ni le Fellah d'Égypte ni le Bédouin de Mésopotamie.

A la Mecque les différents fils de Sem n'arrivent à converser entre eux plus ou moins mal qu'après une assez longue accoutumance.

Pourtant l'arabe possède l'avantage inestimable d'avoir comme base un livre saint écrit dans une langue immuable et comprise par tous les lettrés, ulemas des mosquées de Bagdad et d'El Ahzar et marabouts nomades de Mauritanie. Ce privilège n'a pu empêcher l'éclosion de nombreux patois dissemblables.

Dans les parlers turcs qui ne possèdent pas de base littéraire invariable, les divergences sont plus accusées, mais il suffit au lecteur le moins compétent de jeter les yeux sur une carte des peuples touraniens pour être frappé par la similitude des termes et des noms propres, depuis les Balkans jusqu'au Caucase et de la Caspienne au Turkestan chinois.

On trouve partout des Hissar (château), des Aksou (eau blanche), des Karasou (eau noire), des Gueul (lac), des Tepe (colline), des Ada (île), des Dagh (rocher), des Koum (sable), etc.

Il y a un Derbent (défilé) en Bokhara et un autre sur la Caspienne. Le Sarykamich Caucasien, célèbre par la victoire russe de 1915, se retrouve en plein cœur du Turkestan chinois et en Transcaspienne.

Sur la voie ferrée de Merv à Krasnovodsk, on pourrait se croire transporté en Anatolie, tant les noms des stations ressemblent à celles des lignes de Smyrme. Là comme ici on relève des Gueuk Tepe, des Aïdin, des Ouchak, etc...

A ces affinités de religion et de langage vient se mêler l'observance collective de coutumes ancestrales fidèlement conservées. Chez tous les peuples turcs, on confie dans les moments graves les intérêts de la nation à une assemblée générale ou Kouroutaï, survivance des anciens Kouriltaï mongols chargés d'élire le nouveau khan à la mort de chaque empereur.

Tartares de Crimée, Bachkirs, Kirghiz, Kalmouks, ont comme premier soin de se réunir en congrès, dès la reconnaissance de leur autonomie par les Soviets et les Turcs d'Anatolie confient les destinées de leur pays à la grande Assemblée d'Angora. Mieux encore que les coutumes, la psychologie de ces peuples décèle des aspirations et des

goûts communs, que les artifices du bureau des nationalités de Moscou n'ont pu convertir en tendances au particularisme.

Entre les Ottomans actuels, pourtant si métissés, et les Mongols de Gengis on remarque nombre de traits de ressemblance. Le principal est ce respect irraisonné de la discipline. Osmanlis et Tartares moyenâgeux, militaires dans l'âme, ne discutent pas l'ordre donné, la consigne, le Yassak.

Les massacres les moins excusables, dont ils portent la responsabilité, sont le résultat d'ordres froidement conçus et non la conséquence du fanatisme. Ils sont exécutés comme le serait toute consigne militaire, avec rigueur et ponctualité. Commencés à l'heure prescrite, ils cessent à la minute même où l'autorité qui les a édictés juge opportun d'en ordonner la fin. Commis sous l'empire de la fureur, ces actes de cruauté ne pourraient s'arrêter simultanément dans tous les quartiers d'une ville ou les districts d'une vaste région.

Cette tolérance relative des Turcs et des Mongols correspond chez eux à un penchant très accusé pour l'irréligion et l'incrédulité. L'Islam lui-même a chez ce peuple des racines plus apparentes que réelles. Il ne s'est implanté que difficilement. Une fois accueilli, on a bien accepté toute sa doctrine comme un « Yassak » sans discussion ni controverse. Mais à son égard, qu'il soit mécréant ou suive la voie droite, le Turc agit depuis dix siècles avec une brutalité et une désinvolture étranges.

Au XIIIe siècle, c'est Gengis Khan entrant à cheval l'épée au poing dans la grande mosquée de Boukhara et haranguant le peuple; plus tard, c'est Houlagou faisant mettre à mort le Sultan-Khalife de Bagdad avec toute sa famille; au XVIe siècle, c'est Selim l'Osmanli enlevant du Caire le Khalifat pour en transférer le titre à son profit à Stamboul; c'est la liste interminable des sultans et personnages religieux ottomans mis à mort par le parti militaire sans souci pour leur caractère sacré; c'est de nos jours, le décès inexpliqué du prince héritier Yousouf Izzet dine; c'est la violente campagne entamée par la presse d'Angora contre le Khalife régnant.

Cette désinvolture dans le maniement des choses saintes contraste avec l'enthousiasme vif, sincère, souvent exalté

du Turco-Mongol pour sa nation : chauvinisme outrancier et aveugle des dirigeants d'Angora, chez lesquels se retrouve un peu de cette ferveur patriotique des anciens Turcs marchant à la conquête du monde au nom du Christ, de Mahomet, de Manès et de Bouddha et établissant leur domination depuis les marches chinoises et la Corée jusqu'au Danube et à l'Adriatique.

Turcs et Mongols ont les qualités communes aux peuples guerriers, ils en ont aussi les défauts. Incapables de créer, ils se montrent, même aux temps de leur splendeur, inférieurs aux peuples qu'ils ont subjugués. Ils ne s'assimilent pas lentement leur épargne et, dans aucun domaine de la pensée humaine, ils ne sont à même de léguer à la postérité un grand nom de philosophe, d'artiste, de musicien ou de savant. Ils campent, comme on l'a dit, sans plus se soucier d'améliorer leur propre culture que d'inculquer aux populations soumises leurs éléments de civilisation rudimentaire. Méthode et minutie ne sont pour eux que des qualités nécessaires à la conquête et à l'entretien des armées. Leur besoin inné de destruction est synthétisé dans le vieux dicton tartare : « Si l'on sabre la maison de ton père, sabre avec tes compagnons. »

Sur les bords du Bosphore, l'afflux répété du sang étranger est venu modifier largement ces caractéristiques générales, en altérant d'une manière visible le type asiatique primitif. Durant six siècles trop de Circassiennes du Caucase ont embelli les harems de la Cour, des beys et des pachas; trop de captives saisies sur les côtes dalmates et siciliennes ont été amenées par les corsaires dans le Havre de la Corne d'Or; trop de Grecs, de Bulgares, de Bosniaques, d'Israélites et d'Albanais sont entrés de gré ou de force dans le giron de l'Islam et sont devenus des Kourmoulides, des Pomaks, des Begs, des Deunmés et des Arnaoutes; trop d'enfants chrétiens atteints par le Devchurmé ont été convertis et enrôlés comme janissaires. En outre, au cours du dernier siècle, des milliers de musulmans de race arienne, fuyant la domination moscovite, sont venus chercher un refuge à Stamboul-la-Sainte. Tout cela s'est traduit par un incroyable mélange de races et a créé ce type étrange d'Osmanli dans lequel les

caractères généraux des Mongols n'apparaissent souvent plus qu'à l'état d'estompes.

Le Turc a perdu en rudesse et en virilité ce qu'il gagne en bonhomie souriante et en insouciance agréable. Il s'est dépouillé de l'énergie farouche de ses aïeux, il a oublié parfois la maxime de Gengis : « L'âme d'une action c'est de la mener jusqu'au bout », pour acquérir ces vertus aimables qui font de Stamboul la cité poétique et admirée. Satisfait de sa vie contemplative, il a refusé de sacrifier aux autels de la sévère déesse moderne, l'amère et décevante réalité...

***

Conclusion. — Si l'on jette un coup d'œil d'ensemble sur la politique orientale des Soviets, on s'aperçoit du rôle important joué par les pays de langue turque dans l'exécution des plans de Moscou.

Qu'ils interviennent comme auxiliaires au Turkestan pour ruiner les arrières de Koltchak, en pays bachkir pour aider à vaincre Denikine, chez les Kirghiz pour assurer l'écrasement de Wrangel ou qu'ils servent comme alliés à prendre à revers la Géorgie et l'Arménie récalcitrantes, les Turcs se montrent partout, jusqu'en 1922, les agents zélés des bolchevistes, leurs collaborateurs précieux dans la lutte contre le tsarisme.

Du Baïkal au Bosphore, l'unité d'action est même si complète qu'on serait tenté parfois de croire que les peuples touraniens obéissent à une sorte de plan d'ensemble harmonieusement conçu en vue de leur libération.

L'alliance avec les bolchevistes fut au début une nécessité pour ces éléments asservis par l'ancienne Russie et résolus à profiter de la Révolution pour s'émanciper. On conçoit que, de tous leurs efforts, ils aient enrayé les tentatives des généraux blancs dont le succès signifiait le maintien du régime d'autrefois.

Tant que les retours offensifs des blancs restent à craindre, Turcs et bolchevistes demeurent unis devant la menace commune, mais après l'échec définitif des généraux de l'ancienne armée, les liens se relâchent et l'évolution psychique s'accentue chez les Touraniens.

Cette nouvelle phase est caractérisée par le recul du bolchevisme en Asie et la révolte du Turkestan sous la direction d'Enver Pacha.

Si vifs soient-ils, les désirs d'émancipation des peuples auraient peut-être tardé, malgré tout, à se manifester si le bolchevisme n'avait donné des signes de faiblesse.

Comme naguère, la Force est une divinité dont le prestige éclipse celui de tous les cultes en Asie. Quand on crut le colosse russe, drapé dans sa cape rouge, à nouveau menaçant et que la puissance des Alliés se fut évanouie avec leurs armées démobilisées, on prit d'instinct le parti du « Moscoff », on s'inclina devant lui, beaucoup par crainte, un peu par atavisme; et puis le communisme avec ses doctrines mystérieuses apparaissait plein d'attraits aux élites asiatiques éprises de mysticisme et aux masses illettrées éprises d'inconnu. Si l'on s'expliquait mal son pouvoir, on en redoutait les effets.

Ceux-ci se manifestèrent bientôt dans leur dramatique ampleur et, au spectacle de la famine, de la désorganisation matérielle et de la démoralisation générale, on se prit à douter des promesses du nouveau régime.

Moscou sentant la partie compromise essaie alors de réagir. Des trains entiers de propagande exécutent des voyages circulaires chez les Sartes, les Bokhariotes, les Kirghiz, les Uzbeckss et les Turkmènes pour tâcher de rallier les masses réfractaires.

On distribue des billions de roubles, des wagons de livres, des tonnes de journaux, pamphlets et proclamations. On met sur pied 550 comités communistes; les trains aménagés en cinémas, librairies et bureaux télégraphiques s'arrêtent à chaque station pour donner des séances récréatives et faire connaître les dernières nouvelles.

En même temps la Russie rouge tout entière donne de la voix et se livre à des préparatifs militaires impressionnants. Trotsky annonce que les Soviets vont apprendre l'hindou. Des détachements de toutes armes, des convois automobiles, des milliers de chameaux, de transports convergent vers Tachkent et, pour compléter la parade, un prikase du commandement bolcheviste du Turkestan donne l'ordre

d'occuper la crête du Pamir, porte de l'Inde anglaise. Une alliance est conclue avec les Afghans. On leur offre Merv, qu'ils considèrent comme une ville irrédente et on leur envoie force munitions avec soixante propagandistes de choix, sous la direction éclairée de Nicolas Sakharowitch Bradia.

Mais propagande politique et mesures d'intimidation militaire se heurtent à cette poussée de nationalisme, imprudemment favorisée par les Soviets eux-mêmes, dans l'espoir de déclancher la Révolution mondiale, et le bolchevisme voit ses meilleurs partisans se détacher de sa cause. L'Afghanistan, le premier, secoue la tutelle; le représentant de Moscou, Bravine, est assassiné au début de l'année et l'Émir, après la longue période de tension politique qui suivit le traité de Rawalpindi, se rapproche de l'Angleterre.

Le 25 mars 1922, son représentant Sardar Abd ul Hadi Khan présente ses lettres de créance au roi George, tandis que le consul britannique est accueilli avec égards à Kaboul.

Au Turkestan, l'armée qui devait envahir les Indes se dissocie et Enver Pacha, par une brusque volte-face, se dresse contre ses alliés, prend la tête du mouvement turc, appelle à lui une pléiade d'officiers ottomans et tient tête à Boudienni, le plus célèbre des généraux rouges. Depuis quatre mois, la presse de Moscou annonce périodiquement sa défaite, mais il reparaît toujours.

Les Soviets ont conscience de la gravité de ce revirement, qui risque de dresser devant eux, à la place des généraux blancs, impopulaires et déplorablement secondés d'autrefois, un adversaire animé d'une foi profonde, d'un idéal ardent, d'un zèle passionné : le nationalisme oriental.

Les dirigeants des divers mouvements d'émancipation asiatiques, la plupart lettrés, imprégnés de culture occidentale, poursuivent leur but avec l'ardeur du néophyte, la conviction de l'apôtre et le mysticisme de l'illuminé. Toujours orgueilleux et souvent xénophobes, sûrs de l'avenir de leur pays, convaincus d'être à même de le diriger sans guide et conseil, certains que la bonne volonté suffit à tout et supplée à l'expérience, ils ne supportent aucune intrusion, pas plus celle de l'impérialisme d'occident que celle du communisme

de Moscou. Surtout, ils se défient de tout euphémisme, rejettent les mots de protectorat, assistance, mandat et collaboration, pour s'en tenir à cette formule lapidaire : l'indépendance absolue.

On regarda les Soviets avec sympathie tant qu'on les crut capables d'apporter celle-ci, on s'en détourna quand leur domination, sous son masque communiste, apparut plus étroite et plus tracassière que celle de l'occident.

Après les Indes, l'Égypte, la Perse, l'Afghanistan, le pays arabe et l'Anatolie, la fièvre patriotique orientale gagne peu à peu les contrées turques; et, devant les premières manifestations de leur nationalisme ombrageux, Moscou inquiet a dû chercher d'autres moyens que sa propagande pour contrecarrer leur agitation.

Il a quêté les appuis et s'est efforcé de resserrer son alliance avec les dirigeants d'Asie Mineure qu'il voyait exposés au même péril que lui-même : l'enverisme.

Lié déjà avec Angora par les opérations militaires entreprises en commun contre la Géorgie et l'Arménie, les fournitures de matériel de guerre, et le traité turco-russe du 16 mars 1921, Moscou a voulu encore étendre son entreprise. Des consuls bolchevistes ont été installés à Mersine et dans différents ports, des missions économiques russes se sont répandues en Asie Mineure; enfin, l'accord de Rapallo a donné lieu, au sujet de l'Orient, à des tractations auxquelles selon toute vraisemblance la Turquie d'Europe a participé.

Mais dans ce pays l'influence des Soviets est aléatoire. Des chefs écoutés comme Kiazim Kara Bekir ont mis leurs compatriotes en garde contre le péril slave et l'autorité d'Enver, dont le prestige est resté vif auprès des Officiers et menace de s'affirmer : que l'ancien dictateur remporte quelques succès et l'on verra se produire un mouvement séparatiste à Angora même.

Déjà une partie des vilayets orientaux a fait défection et suit avec enthousiasme la lutte engagée par les Touraniens en Asie centrale. La libération du Turkestan, du Boukkara et du Khiva consommerait la scission de l'Anatolie.

Ce jour-là, l'Europe serait contrainte sans doute à prendre position. Aux deux gouvernements turcs, ayant chacun leur

représentation diplomatique à l'étranger, la Porte et Angora, viendrait se superposer un autre pouvoir, celui d'Enver, et, cette fois, il serait malaisé de rester neutre en présence des trois autorités.

La Grande-Bretagne, sortant de son attitude expectante, a déjà opté pour l'ancien dictateur. Oublieuse de son rôle dans la guerre de 1914, elle ne voit en lui qu'un adversaire des Soviets et de Kémal susceptible de débarrasser les Indes de la menace communiste et son empire musulman de la menace panislamique.

Entre Enver et Mustapha Kemal le différend sort du cadre des habituelles compétitions entre clans rivaux : du succès de l'un ou de l'autre dépend l'orientation politique de la Turquie future. On assiste à la lutte de deux idées et de deux traditions, dont chacun des adversaires est devenu le défenseur, par le seul fait des circonstances. L'un s'emploie à libérer le pays turc de l'empire des Soviets, l'autre lutte pour le soustraire aux ambitions de l'Europe; l'un répond à l'appel de ses compatriotes du Turkestan et de Transcaspienne, l'autre à celui des musulmans sans distinction d'origine; l'un vise à l'union des frères de race, l'autre à l'amalgame des frères en religion; l'un se montre partisan d'une politique asiatique, l'autre d'une politique européenne.

Les idées des chefs sont la résultante de celles de leurs classes. Si les Enveristes s'attachent à libérer leurs compatriotes d'Asie, les kémalistes s'intéressent surtout au sort de ceux d'Europe.

Chez les Turcs de l'Ouest, on continue, par tradition, la politique des grands sultans Osmanlis; l'attention est tendue vers l'Occident. Bien que la Turquie soit assurée de conserver Stamboul, certains nourrissent des projets ambitieux sur les Balkans, d'autres, panislamistes impénitents, s'intéressent au sort des musulmans du monde entier, en rêvant à la confédération mahométane, chère à Abdul Hamid. Bien peu se montrent disposés à écouter les conseils, pourtant désintéressés, des anciens instructeurs allemands de l'armée ottomane de Moltk et von der Golz.

Ce dernier, exposant en 1897 aux lecteurs de la *Deutsche Rundschau* ses idées sur la force et la faiblesse de l'empire

ottoman, critiquait les Sultans, qui, depuis nombre d'années, négligeaient des provinces entières en Orient, pour défendre quelques mètres carrés en Europe pour sauver la race turque, il préconisait au besoin le sacrifice des provinces d'Occident et, par une singulière divination, anticipant les événements de Russie, plaidait en faveur de cette politique asiatique dont Enver s'est fait aujourd'hui le protagoniste.

Comme on le voit, la question turque ne se réduit pas à un simple conflit gréco-ottoman. Envisagée dans ses grandes lignes, on se rend compte qu'elle embrasse l'Asie entière : conflit complexe de races et de religions, où dominent les intérêts privés de minorités agissantes et prêtes à tout pour s'emparer du pouvoir, mais aussi conflit d'idées où reparaît l'antagonisme médiéval entre le Chéria et le Yassak, entre les pouvoirs religieux et laïques, entre l'Occident et l'Orient, entre la doctrine islamique et la doctrine nationale.

Les conséquences de la grande guerre commencent seulement à se faire sentir au sein des masses orientales lentes à s'émouvoir : aussi l'Europe n'est sans doute pas au bout de ses étonnements.

Le pantouranisme, l'émancipation des peuples turcs jadis confondus dans le giron de la Sainte Russie, est une de ces idées dont l'ampleur nous déconcerte et blesse notre esprit routinier. Volontiers on ne voit là qu'une utopie sans valeur. Autant par accoutumance on considère comme rationnelle la composition de l'Empire des tsars avec ses 65 millions d'allogènes, autant on juge impossible la fédération des populations touraniennes échelonnées de la Mer Noire au Baïkal, si le ciment slave n'est plus là pour servir d'agglomérant.

L'éveil national des peuples a pourtant accompli en Orient des manières de miracles qui doivent donner l'éveil aux incrédules. Il a fait du fellah égyptien débonnaire, de l'Anatoliote résigné et de l'Hindou impassible des êtres courageux, tenaces et passionnés dans la conquête ou le maintien de leur indépendance.

Demain, le même esprit peut animer l'ensemble des pays turcs soumis aux Bolchevistes si les soulèvements sporadiques se confondent en une insurrection générale.

Ce qui manque à ces peuples disciplinés à l'excès, c'est

une direction ferme, émanant d'une volonté agissante, un chef, ayant quelque étincelle du génie organisateur d'un Gengis, d'un Koubilaï ou d'un Tamerlan, et susceptible de secouer leur torpeur millénaire.

Les Soviets ont, mieux que l'Europe, compris le danger que pouvait faire courir à leur domination le réveil simultané des goûts d'indépendance chez tous les peuples touraniens. Pour lutter contre leurs tendances à l'union, à la fédération, ils se sont appliqués, après l'insuccès de leur propagande communiste, à les balkaniser.

Si l'intérêt de Moscou est de s'opposer à ce large mouvement d'émancipation, celui de l'Occident peut être de favoriser une action susceptible de soustraire au pouvoir dissolvant du communisme une portion importante de l'ancien territoire russe.

Les dernières conférences ont déçu les espoirs d'entente avec les Soviets : elles ont mis en évidence les difficultés et les aléas de tout accord politique ou commercial avec un gouvernement versatile et fantaisiste.

L'échec de ces tractations ne peut qu'amener les Puissances à surveiller de près les événements dont les pays turcs sont aujourd'hui le théâtre. Au soulèvement du Turkestan correspondent des troubles et tentatives d'insurrection nouvelle au Caucase.

Que ces pays réussissent à se libérer aussi de la tutelle soviétique et ce peut être pour l'Europe la possibilité de voir s'ouvrir le riche marché de l'Asie centrale avec ses voies d'accès, ses abondantes ressources et ces précieux débouchés dont l'industrie ruinée de l'Occident ressent, plus que jamais, l'impérieux besoin.

ROGER LABONNE

SOUVENIRS D'UN DILETTANTE

Pendant près de sept années, de 1834 à 1841, M. Yvonnet Mainnemare, qui figure dans *l'Almanach des* 25 000 *adresses* comme « propriétaire éligible, rue de Courcelles, 6 bis, faubourg du Roule », entretint avec des amis résidant à Toulouse, monsieur et madame Lami de Nozan, une correspondance, laquelle a été heureusement conservée. A une époque où les journaux, presque entièrement consacrés à la politique, donnaient peu de place au mouvement artistique et littéraire aussi bien qu'aux nouvelles mondaines, les lettres de M. Mainnemare, dont quelques-unes n'ont pas moins de cent à cent cinquante pages, constituent, pour cette période, une gazette vivante, intéressante et amusante. M. Mainnemare était, en effet, un esprit cultivé, curieux de musique, de peinture, de littérature, de théâtre; il avait su, de plus, se faire des amitiés précieuses parmi les personnalités éminentes de son temps; il a vécu dans l'intimité de Paul Delaroche, d'Eugène Lami, du vicomte Delaborde; il a connu et fréquenté nombre d'artistes, d'écrivains, de peintres, de musiciens. Bien placé pour entendre et pour voir, il est un témoin dont on ne saurait suspecter ni la compétence, ni la sincérité. Les souvenirs de ce « dilettante » formeront un volume qui paraîtra sous peu; nous en avons extrait, pour les lecteurs de la *Revue de Paris*, un chapitre consacré aux débuts de Rachel.

***

« Vous me demandez si Paris est devenu si sage, si rangé, si monotone, qu'il n'y ait plus de ces météores qui venaient de temps à autre en éclairer l'horizon? » Non, ma ville de naissance et d'indéracinable sympathie n'a pas cessé d'être le sanctuaire du bien-vivre et du plaisir. J'espère qu'elle ne cessera jamais de l'être, et Dieu le veuille! car quand elle a voulu être autre chose, devenir sérieuse, sage et *rangée*, comme vous dites, toujours mal lui en a pris de la tentative, et elle n'a plus été qu'un théâtre de brutalités, de folies furieuses et de sang, témoins la Jacquerie, la Ligue et la Terreur. Cependant, si elle n'est pas atteinte de cette torpeur d'esprit, de cette paralysie de mouvement que vous feignez de redouter pour accuser ironiquement mon silence, je n'y vois pas, depuis quelque temps, l'animation et la multiplicité d'incidents dont le caractère élevé ou piquant provoque quelquefois votre curiosité. Faut-il signaler comme des apparitions météorologiques, le signor Candia, dit Mario, sur lequel vous me questionnez, et la demoiselle Rachel, dont vous ne me dites rien, ce qui m'étonne, car son nom retentit partout depuis trois mois? Je le veux bien, et je vais donc vous parler de ces deux astres naissants, en commençant par celui de votre sexe.

» Il est d'abord de mon devoir de déclarer avec une entière franchise que mon jugement, indépendamment de sa faillibilité, est peu compétent dans cette circonstance, parce que je n'ai vu mademoiselle Rachel qu'une fois et demie... »

M. Mainnemare fut interrompu, sans doute, car il n'écrivit pas plus avant ce jour-là, coupant son récit comme un bon feuilleton, par cet énigmatique « une fois et demie ».

Le surlendemain, il reprend son récit : « Je vous disais avant-hier que je n'avais vu mademoiselle Rachel qu'une fois et demie, et, certainement, vous ne m'avez pas compris, car il y a dans cette seule ligne deux assertions incompréhensibles pour vous.

» D'abord, vous ne concevez pas que moi, flâneur par excellence, dans toute la rigueur de ce mot néologique mais

reçu, toujours au courant de toutes les actualités surtout dramatiques, enfin l'un des hommes de Paris qui hantent le plus les spectacles, je sois resté aussi indifférent à un épisode aussi retentissant.

» Mais c'est que le Théâtre-Français n'a plus d'attrait pour moi. Je l'ai vu, dans ma jeunesse, si brillant encore, malgré une décadence évidemment déjà commencée, puisqu'il n'y avait plus une seule tragédienne supérieure, que Raucourt, Georges et Duchesnois n'étaient que des atomes à côté du sublime Talma; je l'ai donc vu si brillant que je ne puis le supporter tel qu'il est maintenant, dans la tragédie surtout, genre trop élevé, trop en dehors de la nature ordinaire, pour admettre la médiocrité.

» Si vos souvenirs pouvaient vous reporter à une mienne lettre de l'an passé, où, en vous parlant du Théâtre Italien, je combattais vivement dans Méricourt [1] la manie des comparaisons exclusives et des retours stériles sur les antécédents, vous me trouveriez peut-être en contradiction avec moi-même : entendons-nous, cependant.

» Je suis, en spectacles, comme en tout, de la plus calme impartialité, ce qui signifie, non pas à coup sûr que je ne me trompe jamais, mais que je suis toujours de bonne foi, exempt de passion. Je ne connais rien d'aussi futile, je dirais presque d'aussi bête, bien que d'aussi fréquent dans le monde, même parmi les gens d'esprit, que de s'exalter pour les individus, auteurs, compositeurs, acteurs, chanteurs, hélas! même, danseurs!... au point de leur vouer une affection personnelle, un culte éternel, quand on n'est ni leur parent, ni leur ami, mais seulement leur spectateur bénévole et payant. J'ai compris jusqu'aux danseurs dans cette caste privilégiée d'idoles. En effet, je connais des personnes, particulièrement des dames, à jamais inconsolables de l'absence de la sylphide Taglioni et qui seraient désespérées s'il en venait une qui dansât mieux! Eh bien! Madame, je déclare qu'un sentiment aussi frivole me paraît l'abjuration totale de l'intelligence et de la dignité humaine. Il est des femmes auxquelles je ne ferais pas cet aveu, de peur d'encourir le renom de pédant et de sauvage. Mais je ne crains pas de le proclamer

1. Un de ses amis.

devant vous, dont l'excellent esprit est pur de frivolité comme de pédantisme. Je suis donc, et je m'en vante, un dilettante dramatique, lyrique et chorégraphique tout à fait égoïste.

» Je veux tout bonnement du plaisir pour mon argent. Aussitôt qu'un sujet de théâtre commence à déchoir, j'en demande un autre et pour moi l'absent a toujours tort. Si son successeur vaut mieux que lui, j'en suis ravi, et je le dis tout haut. S'il vaut moins, j'en ai du regret et je l'avoue; mais si sa valeur, bien que moindre, est pourtant réelle, je l'adopte, ne voulant pas me consumer avec humeur en regrets stériles pour ce qui est perdu, détruire mon plaisir actuel par un plaisir passé. Ainsi un jour, j'ai répondu bien incivilement, mais involontairement, n'étant pas maître de moi, par un rire interminable et vraiment convulsif, à une dame jeune, jolie, peut-être spirituelle, qui m'avait gravement reproché mon *ingratitude* envers Sontag et Malibran, parce que je disais que j'entendais avec beaucoup de plaisir maintenant, deux chanteuses qui ne les égalaient pas : Grisi et Persiani!...

» Je n'apporte, moi, pas plus d'affection personnelle aux acteurs en chair et en os que je n'en apportais, il y a quarante ans, aux acteurs en bois des Ombres Chinoises. Ce n'est donc pas par dévotion pour Contat, Devienne, madame Talma, Grandmesnil, Dugazon, Fleury, pas même pour Talma, que j'ai délaissé les Français depuis la mort de ce dernier (survenue en 1826) et la décadence de Mars, qui me rappelle tristement ce vers de Chénier (Marie-Joseph), dans l'*Épître à Voltaire*, sur Boileau vieillissant

Reste de grands talents, survivant même aux siens...

» C'est uniquement parce que leurs successeurs n'ont aucune valeur, absolument aucune, indépendamment même de toute comparaison, que les uns sont tout ce qu'on peut imaginer de pire, et les autres des médiocrités — non pas de ces médiocrités que, contre le terrible Méricourt, cet Aristarque géant écrasant d'un seul coup de son énorme massue tout ce qui n'est pas sublime, j'ai soutenu n'être que des infériorités relatives, mais de celles que, d'accord avec lui, j'assimile tout à fait aux nullités absolues. Je vais à ce théâtre

tous les jours de première représentation qui sont des événements littéraires plus ou moins importants; mais je n'y vais que ce jour-là. »

Après cette énergique profession de foi qui est bien celle d'un « dilettante dramatique » qui ne s'en laisse pas conter, et « en veut pour son argent », on pouvait espérer que l'explication promise suivrait immédiatement. Que ce serait mal connaître M. Mainnemare qui s'attarde volontiers, la plume à la main, comme en ces causeries entre interlocuteurs auxquels le temps n'est point compté, et où l'on passe d'un sujet à un autre pour revenir ensuite à l'un ou à l'autre. M. Mainnemare a donc interrompu sa correspondance et l'a sacrifiée au *Moniteur*, un journal « que personne ne lit », et comme il ne redoute pas de se montrer parfois original, il a tenu à lire dans le compte rendu officiel et complet les débats parlementaires.

« Je veux savoir chaque matin si je suis gouverné par les mêmes individus et de la même façon que la veille. » Curiosité fort légitime, après tout, chez un « propriétaire éligible » et dont nous ne songerions pas à sourire, si elle n'éveillait en nous le souvenir du peintre Marcel de *la Vie de Bohême*, donnant cent sous à son concierge « à la condition que celui-ci viendra tous les matins lui dire le jour et la date du mois... et la forme de gouvernement sous laquelle on vit ».

Quoi qu'il en soit, M. Mainnemare s'excuse de la « manie » qui le pousse à lire le *Moniteur* les lendemains de grandes séances, sur son goût pour l'histoire, et il avoue préférer la contemporaine à l'ancienne. A cette occasion, il cite un mot de madame de Sévigné (entre épistoliers on se doit des égards) et se permet, à l'adresse de la célèbre marquise, une petite leçon : « Ah! peut-être je donnerais à mes loisirs un autre emploi, si, à l'égard de l'une et de l'autre (l'histoire contemporaine et l'histoire ancienne), je pensais, comme il y a cent soixante ans, madame de Sévigné, qui disait : « Il y a une chose qui me dégoûte de l'histoire, c'est de penser que ce que je vois tous les jours en sera. »

» Mot, du reste, plus ingénieux que juste, car cette dame, qui faisait tant la dégoûtée, vivait avec Condé, Turenne, Colbert, Louvois, Racine, Molière, Boileau, La Fontaine,

Bossuet, Fénelon, voyait les premières représentations d'*Andromaque*, de *Phèdre*, de *Britannicus*, de *Tartufe*, du *Misanthrope*, la création de Marly, de Versailles, la conquête de la Franche-Comté, de la Flandre.

» Qu'eût-elle dit des hommes et des événements qui nous occupent aujourd'hui, de la maxime : *le Roi règne et ne gouverne pas*, de la coalition et de *Ruy Blas?* »

Des trois choses auxquelles il est fait ici allusion, la première, la maxime de la Charte, est connue; pour la « coalition », il suffit de rappeler que c'était le nom donné à l'accord conclu entre les chefs des diverses oppositions : Odilon Barrot pour la gauche, Thiers pour le centre gauche, et Guizot pour le centre droit, contre le ministère Molé qui succomba sous les efforts des « coalisés » à la fin de janvier 1839; quant à *Ruy Blas*, la première représentation en avait eu lieu quelques semaines plus tôt, le 8 novembre 1838, dans la salle Ventadour.

Après ces digressions, M. Mainnemare comprend « qu'il est plus que temps de revenir sur le sujet à peine effleuré et vite quitté des débuts de mademoiselle Rachel ». Toutefois, il tient auparavant à bien spécifier son cas : il ne va plus qu'aux premières représentations de la Comédie-Française et il néglige les débuts d'artistes parce qu'il en est revenu trop souvent « mystifié », et, les lauriers de son ami Méricourt excitant son émulation, il se transforme, lui aussi, en « Aristarque géant » et parle sans bienveillance de quelques artistes de la célèbre Maison : « les dames Petit, Paradol, Mante, et même Plessy » — Plessy, qui pourtant depuis... mais alors, M. Mainnemare n'estimait point son talent.

Cela dit, il revient à Rachel, encore qu'indirectement. « A la fin d'août dernier ou au commencement de septembre, deux jeunes débutantes apparaissaient sans bruit depuis un mois au moins, deux ou trois fois par semaine, dans la tragédie. L'aînée, la demoiselle Rabut, avait déjà joué sur le théâtre de Saint-Pétersbourg. C'est la fille de l'un de ces inspecteurs du Jardin du Palais-Royal, dont le costume est un habit bleu avec un chapeau tricorne de profil sur la tête, et dont les prérogatives sont de pourchasser les gamins qui jouent à la toupie ou à saute-mouton dans les allées, et les chiens qui se baignent dans le bassin.

» L'autre, plus jeune, très jeune encore, de dix-sept ans au plus, fille de pauvres juifs marchands ambulants de cols et de mouchoirs, la demoiselle Rachel donc, n'avait encore paru sur d'autre scène que celle de la troupe d'élèves dirigée par Saint-Aulaire et s'exerçant dans les petites salles de société des rues de Chantereine et de Lancry et du passage Molière, lieu obscur, probablement inconnu de vous, Madame, même de nom, situé dans un quartier de populaire, de fange et d'épicerie, entre les rues Saint-Martin et Quincampoix.

» J'avais à peine aperçu les noms de ces novices encore sans importance aucune, sur les affiches et dans les journaux, lorsqu'un jour on annonça pour le lendemain la première représentation de *Faute de s'entendre*, comédie en un acte et en prose, précédée de *Cinna*, pour la continuation des débuts de mademoiselle Rachel[1].

» La pièce nouvelle était pour moi d'un faible intérêt, car je savais que son auteur était Charles Duveyrier, un des vicaires du Père suprême de la religion Saint-Simonienne, Enfantin et frère consanguin de Mélesville (dont le vrai nom est aussi Duveyrier), collaborateur fréquent, non sans mérite, de Scribe. Les antécédents littéraires de l'ex-apôtre consistaient presque uniquement dans *la Mine de Charbon*, mélodrame mort-né à la Gaîté et dans *Madame de Senneterre* (de moitié avec son frère), comédie inaperçue aux Français, où elle végète en de rares apparitions depuis quinze mois. N'importe; fidèle à mon habitude, je louai *mon* stalle[2], mais résolu de n'arriver qu'à neuf heures après la tragédie, où ne m'attirait pas une débutante que je ne connaissais pas et d'où me repoussaient les autres acteurs que je connaissais trop. Mais je n'avais pas lu l'avertissement donné par l'affiche qu'à cause de la brièveté du spectacle, le rideau ne serait levé qu'à 7 h. 1/2 et quand je pris possession de ma place, on n'en était qu'à la seconde scène du quatrième acte de *Cinna*. Je vis donc mademoiselle Rachel dans presque la moitié du rôle d'Emilie.

» Je la trouvai infiniment supérieure à tout ce qui l'entou-

1. Rachel avait débuté dans *Horace*, le 12 juin 1838.

2. M. Mainnemare, partisan de l'ancien usage, conservait fidèlement au mot *stalle* le genre masculin.

rait, mais cette supériorité ne me parut que relative, j'en conviens, à ma honte peut-être. Pourtant, si ce n'était une erreur, j'avais beaucoup de complices, car la salle était peu garnie, les applaudissements modérés, et le public évidemment n'accordait, comme moi, qu'un succès d'estime. J'allai me coucher, sans vouer aucun souvenir à la débutante, et il me parut encore que tout le monde faisait comme moi.

» Quelque temps après, je m'aperçus, par les journaux et par la rumeur publique, que ce succès grandissait, devenait vogue. Jules Janin, dans les *Débats*, fit un article brûlant d'enthousiasme pour son talent et semé de particularités, la plupart mensongères, mais piquantes, sur son origine, son enfance, sa vie, son caractère. Ce panégyrique, que vous avez lu peut-être, outré, en style presque ossiannique, sorti d'une plume ordinairement peu consciencieuse, peu estimée, mais néanmoins populaire, eut un effet prodigieux.

» Un de mes amis, habitué des coulisses des Français, lié intimement avec Samson, qui a donné quelques leçons à mademoiselle Rachel, et qui, bien que comédien froid et médiocre, est, à ce théâtre, une autorité sans appel (parce que reconnu avec raison, par tout le monde homme d'esprit dans une bonne dose, il est, sous se rapport, parmi ses confrères, un vrai colosse), cet ami donc m'a demandé ce que je pensais de la débutante. Quand j'eus répondu que je la connaissais à peine, ne l'ayant entendue que dans deux actes, je fus amèrement et bruyamment saboulé, c'est le cas de le dire, car l'homme a qui j'avais affaire a été, il y a bien quinze ans, surnommé par moi *le Sabouleur*, sobriquet sanctionné par tous ceux qui le connaissent. Il m'imposa l'engagement de voir mademoiselle Rachel, la première fois qu'elle jouerait Hermione dans *Andromaque*, réputée son meilleur rôle par lui et par tout le monde. Dès le surlendemain, l'occasion se présenta : je la saisis et louai une loge où je conduisis trois dames.

» Je prêtai une grande attention, cette fois, et je fus content, mais seulement content, non enthousiasmé. C'est une erreur peut-être, et, aux yeux de bien des gens, c'est un crime. Vous n'imaginez pas, Madame, la vivacité des reproches, même la violence des querelles interminables que m'a fait infliger le calme de mon approbation. »

Ici, M. Mainnemare s'interrompt; on vient de discuter l'adresse à la Chambre des Députés et, ce que nous, qui avons vu tant d'événements et les plus graves, et les plus angoissants, avons peine à croire en pensant que notre placide dilettante vivait sous le règne pacifique et bourgeois de Louis-Philippe, il parle des « appréhensions sérieuses, inquiétantes même », qu'inspirait alors la situation — et il s'agissait simplement d'une « coalition » des trois partis d'opposition cherchant à renverser le Ministère!

Évidemment, l'optique du « propriétaire éligible » était différente de ce que serait la nôtre actuellement, mais ne le chicanons pas là-dessus; aussi bien est-il d'autres points sur lesquels nous devrions le « sabouler », quand ce ne serait que pour avoir traité Samson, ce grand artiste, « d'acteur froid et médiocre », et pour avoir insinué que tous les comédiens manquaient par trop d'esprit. Ne s'était-il donc jamais aperçu que l'esprit est chose rare, et qu'il n'est point d'exception pour aucune classe de la société, même pour celle des gens du monde? Quant à son opinion sur Rachel, il convient de lui en laisser présenter la défense; une transition qui a souvent servi, avant lui et depuis, l'y ramène naturellement : « Revenons à la scène, proprement dite dramatique, bien qu'elle le soit moins que celle des comédiens du Palais-Bourbon.

« Je vous exprimais, avant hier, sur mademoiselle Rachel, une opinion froide, n'allant pas au delà d'une grande estime. Elle est tellement en désaccord avec celle de presque tout le monde, que je dois la motiver : cette débutante est très jeune, point jolie, ni laide non plus, et sa figure, toute sa personne même, est de nature à pouvoir prendre, avec le temps, un caractère très conforme à celui des personnages qu'elle représente. Son organe, sans charme, sans douceur, sans larmes (on disait de la célèbre Gaussin, pour qui fut fait le rôle de Zaïre, qu'elle avait *des larmes dans la voix*), est juste, accentué, incisif, la diction est excellente, sans vague, sans essoufflement et sans hoquet. Elle marque bien les sentiments de force, de colère, de dédain. Tout cela est porté chez elle à un degré remarquable, et ce sont de précieuses qualités. Mais il y a des compensations fâcheuses qui, consistant, il est vrai, moins en défectuosités qu'en déficits, malgré

cela, ou plutôt précisément à cause de cela, affaiblissent ma foi en l'avenir. »

Voilà qui ne s'entend pas très bien et le mot de « compensations », même suivi de l'épithète « fâcheuses », ne s'emploie pas d'ordinaire pour désigner les défauts en opposition aux qualités; il est vrai qu'il s'agit moins de « défectuosités » que de « déficits ». Le critique amateur, d'ailleurs, va s'expliquer : « J'ai dit, en reconnaissant des avantages précieux à la demoiselle Rachel, que ce qui faisait hésiter ma conviction sur la réalisation des espérances qu'elle donne, c'était moins les défauts qu'elle a, car elle en a peu, que les qualités qu'elle n'a pas et qui ne sont guère de nature à s'acquérir par le temps ni par l'étude. Elle n'a point de sensibilité, d'entraînement, d'abandon, rien, passez-moi le mot, de ce trop-plein de chaleur, qui n'aboutit, il est vrai, qu'au dévergondage, si l'expérience et la réflexion ne viennent pas le contenir et le diriger, mais qui est pour les artistes, dans leurs jeunes années, le fonds le plus riche d'avenir. Tout ce qu'a mademoiselle Rachel est bien; justesse et noblesse de gestes et d'attitudes, organe clair et ferme dans l'expression des sentiments forts et impérieux, et, chose encore plus digne d'estime, parce qu'elle est du domaine de l'esprit, diction ferme, simple, vraie, parfaite enfin. Certes, voilà d'éminents avantages, mais, Madame, sans connaître l'enfant précoce qui déjà les possède, vous penserez, je crois, comme moi, que tout cela est de l'aplomb et de l'acquis, mais non de la verve, de l'inspiration, dons, qu'*à l'unanimité*, on refuse au petit prodige.

» Dans tous les cas, cette novice est très supérieure à tout ce qui l'entoure, ce qui, hélas! ne signifie pas grand'chose, et peut-être même, ce qui ne signifie pas davantage, à mademoiselle Duchesnois dans ses dix dernières années, à cette Duchesnois, dont l'organisation était absolument inverse, sans dignité, sans art, sans intelligence même, fatigante par un débit commun que gâtait encore un hoquet bruyant et monotone, mais douée, dans sa jeunesse, d'une sensibilité profonde, plus souvent bouillante d'éclairs soudains et entraînants, parce qu'elle était entraînée par un instinct naturel d'effets.

» Mademoiselle Rachel me paraît avoir de l'analogie avec mademoiselle Raucourt que j'ai vue pendant huit ou neuf ans.

Je pense que cette dernière, morte en janvier 1815, avait dû être ainsi quand elle débuta en 1772 avec un éclat que ne justifia pas le reste de sa longue carrière. C'était une femme de beaucoup d'esprit, et son jeu s'en ressentait. Toutes ses combinaisons étaient savantes et justes; elle avait souvent des traits de force, mais jamais de passion, d'enthousiasme. Elle jouissait, de mon temps, d'une certaine popularité, de date peu ancienne toutefois, parce que l'on n'avait pas mieux, et que, doyenne de tous les théâtres de Paris, il y avait en elle une odeur de ces vieilles traditions qu'on vénérait alors. Mais nos pères s'accordaient unanimement à dire qu'elle était nulle en comparaison de Clairon et de Dumesnil, et peu de chose auprès de mademoiselle Sainval, sa devancière immédiate, héritière très affaiblie de ces deux grands modèles. Et, en attribuant, dans leur jugement, une certaine part aux préventions de la vieillesse souvent partiale au profit du passé, je crois qu'il était presque entièrement vrai. Car si, comme ils le disaient tous, Talma était inférieur à Le Kain, c'était encore, avec son infériorité relative, si réellement elle existait, un grand acteur, indépendamment de toute comparaison, comme Guizot et Berryer sont de grands orateurs après Mirabeau plus grand qu'eux, au lieu que mademoiselle Raucourt, avec ses qualités distinguées, et indépendamment aussi de toute comparaison, ne me donnait pas, dans la tragédie, l'idée d'un talent de premier ordre, tel que, dans la comédie, Contat et Mars. Je sentais qu'il pouvait y en avoir eu, et qu'il pourrait y en avoir par la suite, de bien supérieurs.

» Eh bien! c'est ainsi que je vois la nouvelle venue et que je crains de la voir toujours. »

M. Mainnemare n'est pas tendre pour les artistes, et bien qu'il se méfie des « préventions de la vieillesse, souvent partiale au profit du passé », il adopte volontiers les jugements portés par ses anciens sur les différents acteurs qui ont brillé dans la troupe de la Comédie-Française; Talma est inférieur à Le Kain, comme Raucourt à Clairon et Dumesnil. Toutefois, cette sévérité n'est, au fond, qu'une injustice imputable moins à la vieillesse qu'à une autre cause, fort judicieusement déterminée par une femme d'esprit et qu'elle

a consignée dans ses mémoires. Voici en effet ce que dit sur cette question, toujours d'actualité, la baronne d'Oberkirch, en ne marchandant point tout d'abord son admiration aux artistes qu'elle a eu le plaisir d'entendre dans la « salle neuve » que l'on vient de construire pour la Comédie-Française. (Disons, en passant, que cette « salle neuve », située près du Luxembourg, a été édifiée sur l'emplacement de l'ancien hôtel de Condé, acheté d'abord par la ville, ensuite par le roi, et cédé par lui à Monsieur — le Comte de Provence, plus tard Louis XVIII — « à charge d'y faire construire la salle » dont le coût a été de deux millions; c'est l'actuel Odéon.) « Quant aux acteurs, il n'y avait pas le plus petit mot à dire », déclare madame d'Oberkirch, « quelle admirable réunion de talents! Il suffit de nommer MM. Préville, Brizard, Molé, Dugazon, Desessarts, Larive, Dazincourt, Fleury, mesdemoiselles Belcourt, Vestris, Préville, Molé, Deligny, La Chassaigne, Raucourt, Sainval, Contat; l'éloge est superflu. Cependant, on entend toujours dire que l'art est en décadence. On ne songe pas à la difficulté immense de ce *métier* de comédien, comme disait mademoiselle Clairon, en colère, au margrave d'Anspach. Ce n'est pas trop de toute une carrière pour arriver à la perfection. Le plus beau génie ne se développe tout à fait qu'après une vie d'expérience, d'études, d'observations. On a la mauvaise foi de toujours comparer l'acteur complet qui se retire à celui qui le remplace et qui n'a pas encore acquis la moitié de ce qu'il aura un jour. La comparaison est nécessairement au désavantage du dernier venu.

Mademoiselle Raucourt, à cette époque, commençait à faire oublier mesdemoiselles Clairon et Dumesnil, qu'on mettait si fort au-dessus d'elle, à ses débuts. Préville et Molé ont plus de talent que leurs prédécesseurs et certainement Dazincourt, Fleury, mademoiselle Contat, qui, en ce temps-là, ne donnaient encore que des espérances, surpassent maintenant leurs anciens maîtres.

Il n'y a donc rien de vrai dans ces critiques exagérées. Sans doute, les talents ne renaissent pas, mais d'autres se présentent sous une autre forme, et le Théâtre-Français fera longtemps la gloire de notre pays.

Nul doute que, si M. Mainnemare eût lu les réflexions de la baronne d'Oberkirch, il n'eût été frappé par leur justesse, mais ce qui excuse ce fervent liseur d'avoir ignoré ces Mémoires, c'est qu'ils n'ont été publiés qu'en 1853...

Donnant donc dans le travers commun que son sens plus fin et sa perspicacité plus aiguë ont épargné à madame d'Oberkirch, il revient sur ses souvenirs de jeune habitué du parterre quelque trente ans auparavant, et se livre à une comparaison entre un artiste de cette époque et la débutante Rachel, comparaison qui ne lui sert qu'à accentuer les différences qu'il se plaît à trouver entre le jeu de celle-ci et le jeu de celle-là! Au théâtre, contrairement au proverbe, ce sont presque toujours les présents qui ont tort.

« Je me souviens d'avoir vu, dans ma jeunesse, quand j'étais en rhétorique, au lycée Charlemagne, et tous les vétérans du parterre, parmi lesquels j'ai le triste honneur d'occuper un rang déjà respectable, se souviennent aussi d'avoir vu débuter une très jeune fille nommée Maillard, élève du père de mademoiselle Mars, le grand acteur Monvel que je n'ai vu qu'une fois, dans le rôle d'Auguste, à son déclin, accablé par l'âge, privé de dents, mais dont la voix presque éteinte était écoutée par toute la salle avec un silence qui ressemblait à un culte mystique quand il n'était pas interrompu par une explosion de transports. La sensation qu'il produisit sur moi ne s'effacera jamais. Depuis, j'ai eu le mécompte de voir dans ce rôle, Saint-Prix, et, il y a quatre ou cinq mois, quand j'ai assisté aux deux derniers actes de *Cinna*, j'ai eu l'inconsolable douleur d'y voir Joanny! »

Monvel s'étant retiré de la scène le 1er mars 1806, c'est en 1805 que M. Mainnemare a dû le voir dans le rôle d'Auguste, bien que Monvel n'eût alors que soixante ans, il était voûté, et la perte de ses dents gênait considérablement son débit; il rachetait ces défauts par une mimique imposante et un grand art de diction. Il est néanmoins assez malaisé de comprendre l'enthousiasme du spectateur de quinze ans pour les restes, si beaux qu'ils fussent « d'une ardeur qui s'éteint et d'une voix qui tombe », si l'on ne songe que c'était probablement la première fois que le jeune lycéen allait au théâtre et qu'il subit la contagion de l'admiration que ressentait toute

a consignée dans ses mémoires. Voici en effet ce que dit sur cette question, toujours d'actualité, la baronne d'Oberkirch, en ne marchandant point tout d'abord son admiration aux artistes qu'elle a eu le plaisir d'entendre dans la « salle neuve » que l'on vient de construire pour la Comédie-Française. (Disons, en passant, que cette « salle neuve », située près du Luxembourg, a été édifiée sur l'emplacement de l'ancien hôtel de Condé, acheté d'abord par la ville, ensuite par le roi, et cédé par lui à Monsieur — le Comte de Provence, plus tard Louis XVIII — « à charge d'y faire construire la salle » dont le coût a été de deux millions; c'est l'actuel Odéon.) « Quant aux acteurs, il n'y avait pas le plus petit mot à dire », déclare madame d'Oberkirch, « quelle admirable réunion de talents! Il suffit de nommer MM. Préville, Brizard, Molé, Dugazon, Desessarts, Larive, Dazincourt, Fleury, mesdemoiselles Belcourt, Vestris, Préville, Molé, Deligny, La Chassaigne, Raucourt, Sainval, Contat; l'éloge est superflu. Cependant, on entend toujours dire que l'art est en décadence. On ne songe pas à la difficulté immense de ce *métier* de comédien, comme disait mademoiselle Clairon, en colère, au margrave d'Anspach. Ce n'est pas trop de toute une carrière pour arriver à la perfection. Le plus beau génie ne se développe tout à fait qu'après une vie d'expérience, d'études, d'observations. On a la mauvaise foi de toujours comparer l'acteur complet qui se retire à celui qui le remplace et qui n'a pas encore acquis la moitié de ce qu'il aura un jour. La comparaison est nécessairement au désavantage du dernier venu.

Mademoiselle Raucourt, à cette époque, commençait à faire oublier mesdemoiselles Clairon et Dumesnil, qu'on mettait si fort au-dessus d'elle, à ses débuts. Préville et Molé ont plus de talent que leurs prédécesseurs et certainement Dazincourt, Fleury, mademoiselle Contat, qui, en ce temps-là, ne donnaient encore que des espérances, surpassent maintenant leurs anciens maîtres.

Il n'y a donc rien de vrai dans ces critiques exagérées. Sans doute, les talents ne renaissent pas, mais d'autres se présentent sous une autre forme, et le Théâtre-Français fera longtemps la gloire de notre pays.

Nul doute que, si M. Mainnemare eût lu les réflexions de la baronne d'Oberkirch, il n'eût été frappé par leur justesse, mais ce qui excuse ce fervent liseur d'avoir ignoré ces Mémoires, c'est qu'ils n'ont été publiés qu'en 1853...

Donnant donc dans le travers commun que son sens plus fin et sa perspicacité plus aiguë ont épargné à madame d'Oberkirch, il revient sur ses souvenirs de jeune habitué du parterre quelque trente ans auparavant, et se livre à une comparaison entre un artiste de cette époque et la débutante Rachel, comparaison qui ne lui sert qu'à accentuer les différences qu'il se plaît à trouver entre le jeu de celle-ci et le jeu de celle-là! Au théâtre, contrairement au proverbe, ce sont presque toujours les présents qui ont tort.

« Je me souviens d'avoir vu, dans ma jeunesse, quand j'étais en rhétorique, au lycée Charlemagne, et tous les vétérans du parterre, parmi lesquels j'ai le triste honneur d'occuper un rang déjà respectable, se souviennent aussi d'avoir vu débuter une très jeune fille nommée Maillard, élève du père de mademoiselle Mars, le grand acteur Monvel que je n'ai vu qu'une fois, dans le rôle d'Auguste, à son déclin, accablé par l'âge, privé de dents, mais dont la voix presque éteinte était écoutée par toute la salle avec un silence qui ressemblait à un culte mystique quand il n'était pas interrompu par une explosion de transports. La sensation qu'il produisit sur moi ne s'effacera jamais. Depuis, j'ai eu le mécompte de voir dans ce rôle, Saint-Prix, et, il y a quatre ou cinq mois, quand j'ai assisté aux deux derniers actes de *Cinna*, j'ai eu l'inconsolable douleur d'y voir Joanny! »

Monvel s'étant retiré de la scène le 1er mars 1806, c'est en 1805 que M. Mainnemare a dû le voir dans le rôle d'Auguste, bien que Monvel n'eût alors que soixante ans, il était voûté, et la perte de ses dents gênait considérablement son débit; il rachetait ces défauts par une mimique imposante et un grand art de diction. Il est néanmoins assez malaisé de comprendre l'enthousiasme du spectateur de quinze ans pour les restes, si beaux qu'ils fussent « d'une ardeur qui s'éteint et d'une voix qui tombe », si l'on ne songe que c'était probablement la première fois que le jeune lycéen allait au théâtre et qu'il subit la contagion de l'admiration que ressentait toute

la salle pour celui qui avait été incontestablement un très grand artiste.

C'est trois ans plus tard qu'eurent lieu les débuts de son élève, mademoiselle Maillard, le 11 juin 1808, dans le rôle d'Hermione.

Ce soir-là, M. Mainnemare fut séduit. Du moins, il le déclare trente ans après : « Cette demoiselle Maillard avait toutes les qualités de Rachel, qui, nous le reconnaissons tous, la rappelle presque identiquement par la pureté, la netteté du débit, et la vigueur des traits d'amertume et de fierté. Mais elle avait, de plus, une source inépuisable d'audace juvénile et de passion. Une fougue dans l'irrégularité même, qu'aurait rectifiée le travail, paraissait promettre qu'elle atteindrait l'apogée de son art. Peu après ses débuts, admise comme pensionnaire, elle fut persécutée, réduite aux rôles de rebut par ses deux chefs d'emploi, Duchesnois et Georges, et la phtisie, bientôt suivie de la mort, éteignit cet astre, presque à son apparition. Mademoiselle Rachel n'a pas à craindre un pareil sort : elle trouve la place vide et quoique de corpulence assez chétive, elle se porte très bien. »

Mademoiselle Maillard mourut à vingt-deux ans, en 1813; mais si Rachel vécut un peu plus longtemps, sa fin devait être également prématurée, et pour la même cause que celle de sa devancière. M. Mainnemare, évidemment, ne pouvait prévoir, mais il pouvait ne pas affirmer...

Il ne semble point avoir été plus heureusement inspiré en parlant du physique de la jeune débutante : « La demoiselle Rachel n'est ni grande, ni petite, ni belle, ni laide, tel est l'avis de tout le monde sur sa personne. Sa figure ne me paraît, à moi, ni basse, ni élevée. Mais il n'est pas possible d'exprimer, seulement même d'imaginer, toutes les choses qu'y trouvent ses convulsionnaires. »

Il dit « ses convulsionnaires »; dans l'exaspération que lui causent les propos des admirateurs fanatiques de l'artiste, il cherche un mot qui traduise bien sa pensée, et, ne le trouvant pas, il préfère employer une expression impropre plutôt qu'une expression faible. Et, cela, déjà, soulage sa bile; pas suffisamment toutefois, car il ne s'arrête pas là : « Si mademoiselle Rachel était ma sœur ou ma cousine, fiancée à un

avoué, ou à un entrepreneur de bâtiments, on ne la trouverait ni bien ni mal. »

Est-ce bien certain? Le raisonnement a tout l'air d'un sophisme, car il n'aboutit à rien de moins qu'à nier la transfiguration que produit sur un visage la flamme intérieure; le génie est comme la lumière; il projette sur les traits des clartés qui en changent l'expression au point, parfois, de rendre beaux les plus laids. Il fallait bien qu'il en fût ainsi pour Rachel, puisque cette actrice qui, à la ville, semblait une jeune fille insignifiante, devenait, dès que le démon tragique l'agitait, capable de soulever l'enthousiasme d'une salle entière, ce que n'eût point fait la fiancée d'un avoué ou d'un entrepreneur de bâtiments, — à moins d'être Rachel.

Nous pouvons, à cet égard, apporter un témoignage décisif, puisque ce témoignage est celui de Madeleine Brohan, qui fut, pendant cinq années, de 1850 à 1855, la camarade de Rachel à la Comédie-Française. Un jour que nous interrogions la grande et belle artiste sur la tragédienne trop tôt disparue, elle nous dit que le portrait qui rend le mieux ses traits, est celui qui se trouve en haut de l'escalier de l'administration (entre le petit jardin d'hiver, nouvellement créé, et le bureau du secrétaire général), mais que ce portrait, pas plus qu'aucun autre, ne donne une idée de l'artiste lorsqu'elle interprétait un rôle. Elle n'était, certes, ni belle, ni jolie, et, néanmoins, dès qu'elle descendait en scène et paraissait au milieu de ses camarades, « il n'y avait plus personne ». Et madame Madeleine (ainsi que l'appelaient ses intimes) ajoutait : « Nous étions pourtant, alors, à la Comédie, un certain nombre d'actrices que, sans fausse modestie, on pouvait qualifier de belles ou de jolies femmes : Plessy, Favart, Fix, Figeac, etc. Eh bien! Rachel nous éclipsait toutes. »

Voilà une opinion qui donne tort à celle qu'exprime M. Mainnemare; entre les deux, le choix n'est ni difficile ni douteux. Toutefois, de ce que le jugement de M. Mainnemare sur Rachel est vraisemblablement entaché d'erreur, il ne s'ensuit pas qu'on doive lui refuser la liberté de se tromper en pareille matière. C'est un droit qu'à la porte on achète en entrant. Malheureusement pour lui, les admirateurs forcenés de la jeune tragédienne n'étaient point disposés à le

reconnaître, et, dans leur intransigeance, ils se montraient violemment agressifs contre le pauvre homme. Les « convulsionnaires », comme il les appelait, ne lui pardonnaient pas sa froideur et ses réserves, et certain jour, même, il subit de l'un d'eux une véritable algarade en public. Le voilà devenu une victime de Rachel. Qui l'eût cru? Qui l'eût dit? Ce n'était point, assurément, ce qui l'amènerait à d'autres sentiments. Quoi qu'il en soit, il tient à raconter sa mésaventure, et le récit qu'il en fait exciterait notre pitié, si notre mauvais cœur ne nous portait plus volontiers à en sourire :

« Il doit vous sembler que j'ai reconnu à mademoiselle Rachel de grandes qualités, mais je n'en suis pas fanatique, et alors je suis proclamé son ennemi. Décidément, l'esprit français ne veut en rien du juste milieu. Je n'ai pour coreligionnaires que Delaroche, Méricourt (qui, remarquez-le bien, pour la première fois de sa vie peut-être, émet une décision mixte) et à peu près Eugène (Lami) qui n'a vu l'idole qu'une fois dans Camille des *Horaces* et dont le culte va un peu plus loin que le mien, sans aller jusqu'à l'extase des béats; aussi son centre gauche n'est guère plus agréé que mon centre pur. Presque chez tout le monde l'admiration est poussée jusqu'à la frénésie. Du reste, il est de mon devoir de déclarer que les avis opposés au mien sont aussi imposants par la qualité que par le nombre et je provoque ainsi par ma franchise vos préventions contre moi. J'ai, dans un omnibus, encouru une philippique des plus violentes et d'un bruit à faire crier « chut! » par les autres voyageurs, de la part de Lachevardière, uniquement pour lui avoir demandé s'il était vrai, comme on me l'avait dit, que mademoiselle Rachel n'eût pas été à sa hauteur ordinaire dans Roxane, de *Bajazet*? Vous connaissez, je crois, cet honnête imprimeur, et, par conséquent, vous vous étonnez que je le cite comme une autorité imposante. Son opinion n'est rien par elle-même, mais elle est beaucoup comme écho. Il est homme du monde, fort répandu parmi les artistes et les gens de lettres et il m'a prodigué à son appui des noms très significatifs. » On ne saurait, en effet, leur contester ce qualificatif, car ce sont ceux de Kératry, Lemercier, Cavé, Alfred de Musset, Mérimée, Berryer, etc., etc.

« Parmi vos amis, je vous signalerai un homme de beaucoup d'esprit, Jolivet, qui est dans un transport perpétuel. Son exaltation est tellement absorbante, effervescente, qu'elle lui ôte les moyens de raisonner, de discuter. A la plus timide tentative d'examen qu'il rencontre, lui, habituellement si égal, si mesuré, un peu froid même, ce me semble, perd son caractère. Il devient rouge, ses traits se contractent, sa langue s'embrouille et balbutie, et souvent il termine brusquement le débat en tournant le dos à son interlocuteur et s'en allant dehors.

» Ce n'est pas, du reste, la première fois que je le vois apporter de la passion, même de la colère, dans des questions aussi frivoles. Il était ainsi pour la Malibran. Quand il entendait dire que dans tel ou tel morceau, elle n'égalait pas la Pasta ou la Sontag, ce n'était plus un homme, c'était un sanglier en furie.

» Ce sont là de ces contrastes auxquels les meilleurs esprits sont sujets. Doit-on s'étonner de voir des intelligences, pourtant élevées, descendre à des pensées indignes d'elles, lorsque le caractère moral lui-même a de ridicules éclipses? N'arrive-t-il pas souvent que les plus honnêtes gens, modestes, désintéressés et en outre, riches, au jeu sont dépités de la perte, humiliés de la défaite, enfin, trichent? Pourquoi? Parce que le jeu est une lutte combinée de l'intérêt et de l'amour-propre, deux cordes fort sensibles, surtout quand elles sont réunies. J'ai, il y a quelques jours, attribué particulièrement aux femmes ces petitesses de susceptibilité à l'égard des comédiens, chanteurs et danseurs; mais je dirai comme La Fontaine :

> ... Je connais sur ce point
> Bon nombre d'hommes qui sont femmes.

» Et Jolivet est une femmelette. »

On ne s'attendait guère à voir transformé en « femmelette » le « sanglier en furie », dénoncé quelques lignes plus haut.

L'incohérence de ces images s'explique par le dépit, à peine dissimulé, d'avoir reçu d'un simple imprimeur, encore que tenu pour homme du monde, quelque chose comme une

leçon dans un omnibus! Il ne fallait rien de moins que toutes les autorités dont cet imprimeur s'était couvert pour lui faire accepter ce nouveau « saboulage ». M. Mainnemare avoue d'ailleurs très franchement que le public parisien manifeste une grande admiration pour mademoiselle Rachel, et se presse aux guichets du théâtre, chaque fois que joue cette artiste.

Il trace, à cette occasion, un tableau pittoresque et précis de cet empressement de la foule, tout en indiquant pour quelle raison il n'en prend qu'une très mince part, et n'a vu qu'une fois et demie le météore qui attire tout Paris.

« L'accès des représentations de ces débuts, sans exemple depuis ceux de Le Kain (1750) qui durèrent dix-sept mois, est prodigieusement difficile. Toutes les places des loges, des galeries, des balcons, de l'orchestre, sont louées d'avance pour plusieurs représentations, et le caissier ne peut jamais vous dire à laquelle vous serez admis. Aussi, la chance d'entrer, dans ces parties de la salle, en prenant des billets au bureau n'existe point, ce qui n'empêche pas la file des aspirants, ce qu'on nomme vulgairement *la queue*, de s'établir chaque soir depuis la lucarne de ce bureau rue Richelieu, vis-à-vis la boutique de l'armurier Lepage, jusqu'à celle du comestiblier Chevet. On tente avec plus de succès la fortune au parterre, parce que, là, il n'y a pas de location. Mais il faut se résigner à une attente d'une heure, et je n'ai plus la vertu de patience. Quand, à six heures du soir, je vais du Palais-Royal à la rue des Quinze-Vingts prendre l'omnibus du Roule pour aller dîner, je vois le passage noir qui aboutit d'un côté au bureau du parterre, rue Richelieu, vis-à-vis la petite rue du Rempart, ce passage où j'ai, dans l'âge de l'ardeur et de la persévérance, fait de longues stations pour porter mon tribut de 2 fr. 25 à Talma, Fleury, Grandmesnil, Contat, Raucourt, Mars jeune fille! etc., je le vois encombré d'une queue qui, partant du bureau du parterre, tourne à la galerie de Nemours et la remplit souvent jusqu'à la rue Saint-Honoré!

» J'aurais certainement suivi ces représentations avec assiduité, si j'eusse été plus maître de mon temps, mais je ne le suis pas, le soir du moins. Voilà ce que peut-être, Madame, comme tout le monde, vous aurez peine à comprendre. Je

conviens, en effet, qu'un oisif dans l'aisance a mauvaise grâce à prétendre que le temps lui manque pour quelque chose, et je déclare que ma chaîne, qui est toute volontaire, m'est sympathique; c'est précisément par ce motif qu'elle m'est difficile à briser... » Quelle était donc cette chaîne dont la tyrannie était si douce au cœur de M. Mainnemare? Il va le dire, et ce secret, on le verra, était assurément de ceux qui se peuvent avouer, encore qu'en cette occasion, comme en tant d'autres, il eût valu au mélomane Yvonnet d'être, non plus seulement « saboulé », mais « stigmatisé ». Tant de fiel entrait donc dans les amitiés au temps pourtant paisible de la Charte et du Juste-Milieu! « Cette chaîne n'est autre, je l'avoue, que le Théâtre-Italien. »

Après avoir longuement parlé du ténor Mario qui triomphait à ce moment sur cette scène lyrique, l'abonné des Italiens conclut en ces termes :

« Vous voyez, Madame, que mon jugement sur Mario est très circonspect, et il doit l'être. J'affirme que le timbre de la voix est charmant, parce que tout le monde est en cela compétent. Je dis, avec un peu moins d'assurance, que sa manière me paraît vague, inexpérimentée, mais je ne décide pas sur la méthode, parce que, ne connaissant nullement la chose, je n'ai pas le droit de prononcer le mot. Pour démontrer en quoi ce qu'il fait n'est pas bien, il faudrait expliquer nettement ce qu'il devrait faire à la place, et c'est ce dont je suis incapable au lieu que, quand j'entends mademoiselle Rachel ou tout autre sujet tragique, ou comique, je sais pourquoi je suis content ou mécontent, et comment, si je trouve un passage mal dit, je voudrais qu'il fût dit, même comment je le dirais, moi. » M. Mainnemare se faisait de grandes illusions.

Continuant à s'intéresser aux progrès de la débutante, il lui consacre, quelques semaines plus tard, de nouvelles lignes : « L'empressement du public aux représentations de mademoiselle Rachel est presque aussi vif qu'il y a trois mois; mais il s'y mêle un peu plus de calme et d'examen. Je crois que c'est tant mieux pour elle.

« Décidément, je suis à son égard sous le coup d'une espèce de fatalité. Je me proposais de la voir, après la clôture du Théâtre-Italien, dans *les Horaces* et *Bajazet* où sont ses meil-

leurs rôles, après celui d'Hermione dans *Andromaque*. J'en ai toujours été empêché par des engagements, des dîners oppresseurs. Demain, mercredi 24 avril, elle jouera pour la troisième fois Laodice, dans *Nicomède*; mais comme cette tragédie est fort ennuyeuse quand le rôle principale est mal rempli, ce qui est le cas actuel, que celui de Laodice est peu de chose et qu'aucune actrice n'y a jamais brillé, cette représentation me tente peu.

» Le mardi 30, les Français donneront à l'Odéon, au bénéfice de mademoiselle Rachel, pour lui racheter son congé annuel de deux mois, *Andromaque*, où elle fera, bien entendu, Hermione, et *Tartufe* où elle fera la soubrette Dorine, par extraordinaire. J'ai loué *un* stalle d'orchestre pour cette soirée où ma curiosité ne sera qu'incomplètement satisfaite, car j'ai vu la débutante dans Hermione. C'est dans Camille des *Horaces* et Roxane de *Bajazet* que je pourrais l'apprécier définitivement. Maudit soit le dîner en ville qui m'a forcé de renoncer à la voir dans ce dernier rôle vendredi dernier!

» Elle a ramené la fortune au Théâtre-Français, à qui maintenant tout réussit.

» *Mademoiselle de Belle-Isle*, d'Alexandre Dumas, a un succès immense et mérité, car elle est spirituelle, très amusante, bien jouée, surtout par mademoiselle Mars, qui trouve là une résurrection, non de son talent qui n'était pas mort, ni de sa figure et de son organe qui ne peuvent pas revivre, mais de sa popularité, qui s'évanouissait de jour en jour depuis l'apparition du météore tragique. »

Une dernière fois, M. Mainnemare cite le nom de Rachel et c'est pour raconter de la jeune artiste un trait qui mérite d'être reproduit, car il peint son caractère, et, pour qui connaît le monde des comédiens, ce trait pourrait bien avoir une application plus étendue :

« Il paraît que cette fille a en elle-même de bonnes qualités, de l'esprit, du sens, et surtout beaucoup de franchise dont elle a donné une preuve singulière devant quelqu'un de ma connaissance.

» Un vulgaire la plaignait d'être si mal secondée et lui souhaitait un Cinna et un Oreste comme Talma. Elle ne répondit rien, mais quand il fut sorti, elle dit : « Il est bon, ce

» Monsieur, avec son Talma! Croit-il donc que si j'étais venue » dans son temps, j'aurais eu le succès que j'ai? Ne voit-il » pas que ma plus grande force est dans mon isolement? On » prétend que mademoiselle Mars me fait l'honneur d'être » jalouse de moi... Elle a raison; à sa place, je serais comme » elle. Si j'avais, non seulement une rivale dans mon emploi, » mais, même à mon théâtre, un sujet quelconque qui eût un » grand succès, fût-ce un homme, dans le genre le plus éloigné » du mien, celui des valets, j'en serais jalouse. Que le public » ne pense pas ainsi, c'est tout simple, l'intérêt de l'Art est le » sien. Mais le mien est de faire le plus de bruit possible dans » le monde et par conséquent, d'en faire seule!!! »

On sait que ce souhait égoïste fut pleinement exaucé! La Comédie, avec Rachel, connut les belles recettes, mais elle ne les connut que les jours où jouait la grande artiste. Celle-ci fit ainsi la gloire du Théâtre-Français, mais non sa fortune. Des astres secondaires sont un faible attrait pour un public devenu « amoureux d'une étoile ».

PAUL GAULOT

L'INQUISITION FISCALE

La France a, jadis, cruellement souffert de l'inquisition fiscale. Les Assemblées de la première Révolution étaient parvenues à extirper ce mal; il a reparu aujourd'hui et, comme, loin de s'atténuer, il menace d'aller s'aggravant, les plaintes s'élèvent chaque jour plus nombreuses.

Le projet de budget pour 1923 contient quelques articles qui ont soulevé de vives protestations. Avant qu'on connût les nouvelles dispositions projetées, l'opinion publique supportait déjà fort mal les intrusions du fisc dans les affaires personnelles d'une large catégorie de contribuables. Les mesures complémentaires, que le ministre des Finances a considérées comme nécessaires pour rendre vraiment productif le système d'impôts actuellement en vigueur, l'a fait se cabrer et, devant le mouvement qui s'est produit, la commission des finances de la Chambre des Députés a décidé de disjoindre les articles incriminés.

Ces articles visaient trois ordres de prescriptions :

1° Les mesures relatives aux dépôts de titres, comptes de dépôts et d'avances, comptes courants;

2° Celles relatives au paiement des coupons des valeurs;

3° Les obligations des banques, dans le cas de décès des déposants ou locataires d'un coffre-fort ou de leur conjoint.

D'après ces dispositions, les sociétés et compagnies, agents de change, banquiers, officiers publics ou ministériels, agents d'affaires qui seraient dépositaires, débiteurs ou détenteurs de titres, sommes ou valeurs, auraient été tenus d'adresser

à l'administration des contributions directes : 1° avis de tout dépôt en garde de titres, valeurs ou sommes, non rattachés à un compte; 2° avis de l'ouverture de tout compte de dépôt, compte d'avances, compte courant ou autres. L'article 7 sanctionnait l'obligation d'une amende de 1 000 francs à 10 000 francs en principal, soit, en tenant compte des 20 décimes institués par la loi du 31 juillet 1920, une amende réelle de 3 000 francs à 30 000 francs pour chaque contravention; 25 p. 100 des amendes sont réservés aux agents du fisc. D'autre part, toutes les personnes visées ci-dessus auraient été tenues de présenter à toute réquisition des agents des contributions directes ou de l'enregistrement, les livres de comptes et tous documents utiles au contrôle de l'assiette et de la perception des impôts en vigueur. Enfin tout assureur aurait dû adresser à l'administration un double de toutes les polices d'assurances souscrites.

En ce qui concerne le paiement des coupons, il fallait faire une distinction. Pour les valeurs en dépôt, déjà connues du fisc par les déclarations précédentes, aucune formalité nouvelle n'était exigée, mais pour les valeurs non déposées, qu'elles fusent françaises ou étrangères, le paiement des intérêts et dividendes n'aurait pu être effectué que sur la production d'un bordereau détaillé, signé de la personne qui touche et indiquant ses noms, prénoms, domicile et résidence réels; si les coupons sont touchés pour le compte d'un tiers, le bordereau aurait dû également indiquer les nom, prénoms et résidence de ce tiers. La sanction consistait en une amende égale au montant du coupon avec un minimum de 1 000 francs. La personne qui a touché et celle qui a payé auraient été solidairement responsables, sauf le cas d'indication inexacte, auquel cas l'amende aurait été à la charge exclusive de la personne ayant fourni la fausse indication. Les bordereaux auraient dû être conservés six ans par les personnes et établissements payeurs et être présentés à toute réquisition des agents du fisc.

En cas de décès d'un déposant, d'un locataire de coffre-fort ou de son conjoint, le coffre-fort n'aurait pu être ouvert qu'en présence d'un agent de l'enregistrement, en même temps que du notaire, dont la présence est déjà exigée par la loi.

Ces dispositions, nous l'avons dit, ont soulevé des protestations quasi unanimes. Les Chambres de Commerce ont été au nombre des premières protestataires. Roubaix, Tourcoing, Limoges, Lyon, pour ne citer que celles-là, ont motivé très fortement les objections qu'elles avaient à faire au projet ministériel. Dans sa condamnation des mesures que nous avons analysées, la Chambre de commerce de Lyon dit que « leur adoption, sans produire de rendement appréciable, découragerait toute initiative, encouragerait la délation et heurterait toutes les traditions de l'esprit français ». C'est la vérité : l'impôt personnel progressif, d'importation étrangère, ne correspond ni à nos mœurs ni à notre mentalité.

Dans un milieu un peu différent, au banquet du comité républicain du commerce et de l'industrie, le président de ce comité, M. Mascuraud, sénateur de la Seine, a dit au sujet de ces articles du projet de budget : « Nous avons demandé à nos sections ce qu'elles pensaient de ces projets. Elles les repoussent en raison de leur forme inquisitoriale nettement caractérisée et les jugent contraires à la mentalité française. On présage que de tels projets donneront lieu à une nouvelle évasion de capitaux et nuiront ainsi à la production, première et dernière ressource du pays. »

A la Chambre des députés, le groupe qui compte le plus de membres, celui de l'Entente républicaine, a rédigé et adopté un ordre du jour ainsi conçu.

Le groupe, considérant que la substitution par la majorité radicale et socialiste des assemblées d'avant-guerre d'un impôt spécial, aux impôts réels et à ceux de la Révolution française, provoque dans le pays de légitimes mécontentements, qui avaient d'ailleurs été prévus et annoncés par les membres du parti républicain modéré.

Tout en reconnaissant que les mesures inquisitoriales inscrites dans le projet de loi des finances de 1923 sous les articles 6 à 11, sont une conséquence fatale du système en vigueur, décide de s'opposer à leur adoption, demande au Gouvernement de déposer dès la rentrée des Chambres de nouveaux textes tendant à introduire dans l'assiette des impôts directs existants et aussi dans celle du chiffre d'affaires des notions de réalité et des forfaits, lesquelles peuvent seulement mettre fin aux évasions fiscales, dont se rendent coupables certains contribuables et que l'inquisition déjà si lourde qui pèse sur le pays n'a pu empêcher.

Il invite en même temps sa section des finances à continuer les

études commencées et à lui remettre dans sa session extraordinaire les mesures qu'elle jugera les plus propres à améliorer tant l'assiette que les procédés de perception des impôts.

L'Union des Chambres syndicales lyonnaises, qui groupe 62 syndicats, a terminé son rapport sur la même question par ces lignes qui seront le dernier document que nous citerons :

Considérant que, de l'aveu même du Ministre, les mesures projetées sont la conséquence rigoureuse de notre système fiscal actuel, l'Union en tire de nouveaux arguments pour protester énergiquement contre un système qui se condamne lui-même par cet aveu et *réclame énergiquement le retour à un système basé sur les signes extérieurs* qui, soit par la substitution du forfait aux déclarations, soit par tout autre moyen, réponde aux conditions de simplification, d'égalité devant l'impôt et de suppression de toute inquisition dont le groupe s'est toujours montré partisan.

Quoiqu'on ait voulu s'en défendre, les dispositions que nous venons d'analyser sont nettement des mesures inquisitoriales. Avec elles, il n'y aurait plus de secret des affaires. Il n'y aurait eu qu'une sauvegarde pour le contribuable, la quasi-impossibilité pour l'administration de dépouiller utilement tous les bordereaux qu'elle aurait reçus. On imagine difficilement, à moins d'accroître dans des proportions fantastiques le nombre des agents de quelques-unes des régies financières, comment celles-ci auraient pu se reconnaître dans tant de papiers, elles qui ont dû renoncer à établir un rapprochement entre le bon de la Défense nationale, son talon et sa souche. Cette incapacité de l'administration ajouterait encore d'ailleurs à la défectuosité de la mesure; car il y aurait de ce fait, des inégalités choquantes entre les contribuables.

L'incident qu'ont provoqué ces dispositions draconiennes du projet de budget de 1923 dessillera-t-il les yeux de ceux qui en ont toujours pour ne point voir? Il faut le souhaiter. A vrai dire, ces mesures sont dans l'ordre logique des choses et la conséquence inéluctable du système d'impôts personnels qu'on a cru devoir établir dans notre pays. C'est ce que nous voudrions essayer de démontrer ici.

L'acte initial qui sert de base à l'impôt est, on le sait, une déclaration que le contribuable doit obligatoirement faire parvenir au contrôleur des contributions directes entre le 1er janvier et le 31 mars de chaque année. Cette

déclaration est faite sur une feuille que le contribuable doit lui-même se procurer à sa mairie. Voilà déjà une initiative que certains ne prendront pas; ils préféreront attendre que le fisc un jour vienne les relancer, car ils peuvent espérer que ce jour ne viendra pas.

Mais supposons que le contribuable ait fait ce premier acte. Le voici en présence du papier officiel et il a la plus grande bonne volonté d'accomplir correctement son devoir de bon contribuable. Après avoir répondu au questionnaire de la première page, ce qui ne présente pas de difficultés, il arrive à la seconde où sont, en marge du tableau énumérant les 8 catégories de revenus, un certain nombre d'observations.

Voici la première. Dans chaque catégorie, le revenu net est formé par l'excédent du produit brut sur les dépenses faites pour la réalisation et la conservation du revenu. Cette définition du revenu net ne pouvait être autre et nous convenons sans difficulté qu'elle est excellente; mais si on passe à l'application de la formule, on peut bien dire qu'elle donnera, pour des situations supposées rigoureusement identiques, autant de solutions qu'il y aura de rédacteurs de la déclaration. Les termes de la loi : dépenses faites pour la réalisation et la conservation du revenu sont, en effet, très élastiques et peuvent être interprétés de façon fort variée.

Dans la septième catégorie, celle des traitements publics et privés, indemnités et émoluments, salaires, pensions et rentes viagères, on vous invite, en grosses lettres, à ne pas omettre la valeur des avantages en nature (logement gratuit, nourriture, etc.) formant un supplément de traitement ou de salaire. Il y a là deux ordres de difficultés : d'abord celle qui consiste à dresser la liste exacte de ces avantages, ensuite celle plus grave encore qui est d'évaluer ces divers avantages. Un journaliste qui obtient de son directeur un permis de chemin de fer devrait en tenir compte; un service gratuit d'une revue ou d'un journal, rigoureusement, devrait être chiffré et puis comment évaluer de façon précise la nourriture qu'on reçoit de son employeur ?

Dans cette catégorie de revenus, nous nous trouvons encore en face de la difficulté générale que nous mention-

nions plus haut; les dépenses faites pour la réalisation du revenu vont varier suivant chaque individu. L'un comptera ses frais de transport, l'autre les négligera et dans le premier cas, comment s'assurer qu'il n'y a pas exagération de la part du déclarant?

Quand l'administration vous invite à mettre votre signature au-dessous de cette phrase : « les indications consignées sur la présente déclaration sont certifiées exactes par le soussigné », elle proclame qu'elle n'a pas le sens des réalités; il n'est personne qui ne puisse, en toute conscience, prétendre qu'on ne trouvera pas à contester quelques-uns des chiffres mis à la deuxième page de ce document, véritable casse-tête chinois pour la plupart des Français qui ont entrepris en bons citoyens de satisfaire aux exigences de la loi.

Au temps où la déclaration n'était pas obligatoire, — on sait qu'au début on avait le choix entre la taxation d'office et la déclaration — il s'est trouvé des gens qui ont préféré se laisser taxer d'office plutôt que d'affirmer *exacte* une déclaration que dans le scrupule de leur conscience, ils se sentaient incapables de faire telle.

Nous avons envisagé dans les lignes qui précèdent un contribuable de bonne foi et nous avons montré tous les embarras qu'il éprouve pour établir une déclaration convenable; on devine aisément tout le parti que peut tirer de pareilles dispositions l'homme qui veut frauder.

On se demande ce que devient dans un tel système celle des quatre maximes célèbres d'Adam Smith sur les qualités de l'impôt, à savoir que « la taxe imposée à chaque citoyen doit être certaine et non arbitraire. Le temps, le mode, la qualité du paiement, tout doit être clair et net pour le contribuable ainsi que pour toute autre personne ». Il est évident en effet que l'arbitraire s'étale ici largement. On le rencontre partout et l'inquisition est un mauvais moyen, et pourtant le seul moyen qu'on ait d'y remédier; elle frappe au hasard et n'atteint pas tous les délinquants; elle ajoute un mal à un autre.

Les dispositions du projet de budget n'envisageaient la répression de la fraude que pour une catégorie de contribuables; elles avaient la prétention d'empêcher qu'on ne dissimule les revenus des valeurs mobilières, revenus qui

n'échappent pas à la cédule qui leur est spéciale, dans l'impôt global. Mais que dire, par exemple, de l'impôt sur les salaires dont on parle tant en ce moment. Deux hommes qui perçoivent un salaire égal pourront avoir une situation toute différente à l'égard de cet impôt cédulaire. Si l'un d'eux est fonctionnaire ou appartient à une grande industrie, il n'échappera pas à la taxe. Dans le premier cas l'État sait ce qu'il lui paye et le frappera de l'impôt; dans le second, son employeur le déclarera au fisc. Mais si l'autre homme travaille dans plusieurs maisons et que dans aucune d'elles, il n'atteigne le chiffre à partir duquel on doit déclarer le salaire, il ne dépendra que de lui de payer l'impôt. Le cas sera le même si, à côté d'un salaire déclaré par son employeur, il en touche ailleurs un autre inférieur au chiffre qui doit être déclaré. Cet homme peut gagner 15 ou 16 000 fr. et ne rien payer au fisc, tandis qu'un fonctionnaire qui n'en reçoit que 8 000, paiera. Ce sont là des inégalités choquantes que ne ferait que partiellement disparaître une inquisition insupportable, très onéreuse et dont les résultats seraient toujours imparfaits.

Si nous nous arrêtons un instant à l'impôt cédulaire sur les bénéfices industriels et commerciaux, nous constatons que cet impôt est basé soit sur le bénéfice net effectivement réalisé, soit sur un bénéfice forfaitaire. Le bénéfice réel imposable est celui qui a été effectivement réalisé dans l'année qui a précédé celle de l'imposition, ou dans la période de douze mois, dont les résultats ont servi à l'établissement du dernier bilan, lorsque cette période ne coïncide pas avec l'année civile. Le bénéfice forfaitaire est déterminé par application au chiffre d'affaires de l'année précédente d'un coefficient approprié. Il y a des catégories de contribuables qui sont obligatoirement imposés sur leurs bénéfices réels.

Le contribuable, imposé sur son bénéfice réel, doit fournir au contrôleur, sur sa demande, toutes les justifications qui lui paraissent nécessaires pour fixer en connaissance de cause le bénéfice imposable. Cette obligation s'étend à la communication sur place, c'est-à-dire au domicile du contribuable, de tous les documents comptables. Lorsque l'imposition est établie, le contribuable est en droit de la contester devant la juridiction contentieuse. Sa situation est alors la suivante :

s'il a fourni tous les éclaircissements qui lui ont été demandés, c'est à l'administration qu'incombe la charge de démontrer l'exactitude de l'imposition; s'il s'est abstenu d'apporter les justifications nécessaires, ou s'il a refusé de les produire, c'est à lui que revient la charge de prouver que l'imposition est exagérée. Quand l'impôt est basé sur le bénéfice forfaitaire, les contribuables doivent fournir, si elles leur sont demandées, les justifications de nature à établir l'exactitude du chiffre déclaré. Ces justifications peuvent aller jusqu'à la communication des pièces et livres de comptabilité, mais seulement dans la mesure indispensable à la détermination du seul chiffre d'affaires.

On voit par ce simple résumé des dispositions fiscales qu'elles établissent une véritable inquisition et qu'il n'y a plus aucun secret des affaires commerciales à l'égard du fisc.

Le législateur s'en est si bien rendu compte qu'il a stipulé qu'était tenue au secret professionnel, dans les termes de l'article 578 du Code Pénal et passible des peines prévues au dit article, toute personne appelée, à l'occasion de ses fonctions ou attributions, à intervenir dans l'établissement, la perception ou le contentieux de l'impôt nouveau sur le revenu. Cette disposition est générale, qu'il s'agisse de l'impôt global ou des impôts cédulaires. Cette disposition est un aveu du caractère inquisitorial de l'impôt.

Il n'entre pas dans le cadre de cet article d'indiquer toutes les occasions de frictions entre le fisc et le contribuable; en voici une à titre d'exemple. Si nous revenons à l'imposition sur le bénéfice net réel, aux termes de l'article 4 de la loi du 31 juillet 1917, c'est « le bénéfice net, après déductions de toutes charges, y compris la valeur locative des immeubles affectés à l'exploitation et les amortissements généralement admis d'après les usages de chaque nature d'industrie ou de commerce ». Les amortissements reconnus légitimes dans la conception fiscale sont les amortissements normaux, conformes à la nature et aux conditions de l'exploitation. Voilà des formules qui peuvent prêter et prêtent à des discussions. Il en est de même pour le cas prévu où, en dehors des amortissements normaux, des amortissements exceptionnels peuvent être admis si des circonstances ou des événements extraordi-

naires ont eu pour résultat de déprécier d'une façon anormale certaines immobilisations ou certaines valeurs d'actif.

Ce système d'impôt qui devait, selon ses apôtres, apporter plus de justice dans les charges fiscales institue, au contraire, l'inégalité la plus extraordinaire, puisqu'il dépend de chacun d'interpréter plus ou moins rigoureusement les prescriptions de la loi. Force est donc de contrôler ces déclarations et de donner au fisc comme nous venons de le montrer, des pouvoirs d'investigation qui répugnent au caractère français.

On comprend qu'un système qui repose sur la bonne volonté du contribuable, et qui dénote chez ceux qui l'ont institué une absence de psychologie invraisemblable, n'ait pas produit de bons résultats et ait amené à des mesures de plus en plus draconiennes pour réprimer la fraude. Y aurait-il beaucoup d'opérés si, dans les cliniques, on se reposait sur les malades du soin de préparer la table d'opération? Nous ne le croyons pas. Un malade toutefois, dans l'espoir de guérir, pourrait encore mettre à accomplir cette tâche plus d'empressement que le contribuable à prendre l'initiative qu'on attend de lui et qui ne lui rapportera rien.

Il faut donc vaincre l'apathie, l'inertie du contribuable, par conséquent découvrir celui qui doit l'impôt et n'a rien déclaré; ensuite contrôler l'exactitude des déclarations faites spontanément et celle des renseignements complémentaires demandés par l'administration. C'est là une double tâche qui s'impose avec l'impôt sur le revenu tel qu'il a été établi; nous croyons l'avoir montré et encore n'avons-nous pris que les cas les plus simples. L'inquisition est le complément nécessaire de cette sorte d'impôt.

Les hommes qui ont cru le contraire se sont singulièrement leurrés. Les avertissements ne leur ont pourtant pas manqué, alors qu'ils n'en étaient qu'aux projets. Il serait facile de fournir des exemples nombreux de ces avertissements. Des orateurs à la Chambre et au Sénat, des écrivains financiers ont jeté un cri d'alarme et montré dans quelle voie dangereuse on allait s'engager.

Commentant, dans l'*Économiste français* du 16 février 1907, le projet d'impôt sur les revenus présenté par M. Caillaux, M. Paul Leroy-Beaulieu écrivait un article qu'il faudrait

quasi reproduire en entier, tant il se trouve exact aujourd'hui. Sa conclusion était celle-ci : « Nous pensons, quant à nous, qu'un impôt de ce genre empoisonnerait toute la vie d'une démocratie; *il répandrait partout la méfiance*; il ferait fuir les capitaux, il réduirait nos institutions de crédit à un rôle subalterne et restreint; *ce serait l'inauguration d'une lutte à mort entre le fisc et les contribuables*; les deux parties s'en trouveraient, sans doute, très mal et la France encore plus mal. Nous espérons que ce quinzième ou vingtième projet d'impôt progressif sur les revenus, comportant partout l'inquisition, aura le même sort que ses aînés. » C'est bien à une lutte à mort entre le fisc et les contribuables que nous assistons à l'heure actuelle et il ne pouvait en être autrement. Comme le disait dans le même article M. Paul Leroy-Beaulieu, « un impôt progressif sur le revenu comporte nécessairement des déclarations et une intrusion plus ou moins minutieuse du fisc dans la gestion des affaires privées ». Ces observations de l'un des maîtres de la science financière n'ont pas été entendues. En voulant chercher l'absolu en matière d'impôts, au lieu de s'appliquer à perfectionner ce qui existait, on a jeté à bas et encore très incomplètement, puisqu'il continue à fonctionner pour les départements et les communes, le vieux système des impôts réels et le résultat, nous le voyons : c'est un mécontentement général.

Aujourd'hui, ceux qui ont été naguère les apôtres les plus ardents de cette réforme, reprenant volontiers à leur compte une parole fameuse, sont tentés de dire : « Nous n'avons pas voulu cela. » Seuls, les socialistes voient avec satisfaction l'œuvre s'accomplir. Dès le 9 février 1907, Jaurès s'écriait à Lyon : « Le projet d'impôt sur le revenu n'est pas une mesure définitive, mais il fournira de nouveaux moyens d'action aux travailleurs; la question qu'il soulève prend la valeur d'un symbole autour duquel la démocratie et le socialisme engageront la bataille contre la réaction; c'est le germe qui se transformera en un arbre gigantesque. » Voilà la prédiction socialiste. L'impôt sur les revenus était pour eux et est resté pour eux non un but, mais un moyen en tant que facteur de trouble et de désaffection du régime qui l'applique.

Il est vraiment regrettable que l'expérience n'ait de valeur

éducative que pour un très petit nombre de gens. Les inconvénients de l'impôt personnel étaient connus, mais ceux qui les rappelèrent quand il fut question de ressusciter ce système condamné, furent traités de conservateurs et de rétrogrades parce qu'ils s'inspiraient des leçons de l'histoire et ne se laissaient pas guider par leurs passions ou la crédulité béate en une formule.

Une des règles fondamentales en matière d'impôts est que les contacts trop directs entre les employés du fisc et les contribuables doivent être évités. A ce propos, M. René Stourm, dans son ouvrage sur les *Systèmes généraux d'Impôts*[1] a écrit : « Aujourd'hui, en France, un des plus puissants arguments invoqués contre la création d'un impôt sur le revenu réside dans la crainte d'une inquisition universelle. » Des législateurs imprévoyants ont cru que l'impôt sur le revenu pouvait fonctionner sans inquisition et ont passé outre à cette crainte. Les faits leur répondent et cependant il ne faut pas oublier qu'en matière d'inquisition nous n'en sommes pas encore à la période la plus aiguë; l'impôt personnel a été instauré durant la guerre à un moment où les administrations financières étaient très démunies de personnel; l'action de ces dernières n'a pu dans ces conditions, être très large, aussi va-t-elle se développant.

De ce que nous venons d'exposer et de ce que chacun peut déduire de sa propre expérience et de ce qu'il voit autour de lui, il est facile de conclure que l'impôt personnel ne peut donner les recettes qu'on en attend qu'avec une armée de fonctionnaires entrant dans tous les détails des affaires des particuliers, qu'il est par conséquent non seulement inquisitorial et vexatoire, mais très coûteux. Ce sont là deux défauts qu'on ne peut corriger et qui le doivent condamner.

Nous sommes dans un temps où plus que jamais, — les impôts devant rapporter des sommes considérables, — il faut tenir compte et de la mentalité du contribuable et des possibilités des administrations fiscales. Il est impossible de dire — sans esprit de parti politique — que le régime nouveau ait cette double qualité.

ÉDOUARD PAYEN

1. 3e édition. Alcan, éditeur, p. 34.

L'AMOUREUSE AVENTURE

DE

MADEMOISELLE DE PRÉFAILLES[1]

III

Je ne sais combien de temps je demeurai là, à répandre des larmes et à tâcher de mettre de l'ordre dans mes pensées. Je ne songeais guère à en mettre dans ma toilette; je n'avais même pas enlevé mon surtout de voyage; les larmes et la poussière avaient souillé mon visage; pourtant la cloche du dîné sonna sans me tirer de mon abattement. Au bout de quelques minutes, la sœur Angélique — c'était le nom de celle qu'on avait attachée à ma personne — vint me demander si je voulais descendre. Je lui répondis doucement qu'elle me laissât en paix. Alors elle proposa de m'apporter le repas dans ma chambre. Je fus touchée de ces égards; et peut-être fis-je réflexion qu'une sotte obstination ne me servirait de rien. Si j'étais dans cette maison contre mon gré, ce n'était point une raison de m'en prendre à celles qui y demeuraient; c'en était une au contraire de me ménager leur amitié, et particulièrement celle de l'Abbesse. Enfin je n'avais rien mangé depuis la veille; l'inquiétude et le chagrin m'avaient épuisée; était-ce le moment de me laisser abattre, alors que j'aurais besoin peut-être de toutes mes ressources? On voit

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 juillet et du 1er août.

que j'avais repris quelque empire sur-moi même; il n'était pas trop tôt. Je remerciai la sœur Angélique, et je lui dis que j'allais la suivre au réfectoire.

Les religieuses étaient déjà à leur repas. La longue rangée de voiles noirs aux deux côtés de la table, la pièce sombre, éclairée par des fenêtres plus élevées que le regard, et dont le seul ornement était un grand crucifix sur le mur, le silence qui régnait, coupé seulement par la voix monotone d'une lectrice assise dans une sorte de chaire, tout me glaça le cœur. En vain l'Abbesse se leva et vint à moi pour m'indiquer ma place. J'étais la seule pensionnaire, et toutes ces figures pâles autour de la table me semblaient autant de visages de geôliers. Le repas ne fut pas long, heureusement; je dus me contraindre pour y toucher. Quand je voulus remonter à mon appartement, je vis que la sœur Angélique s'approchait aussitôt; je lui dis que je connaissais le chemin; elle eut un sourire embarrassé et continua de me suivre. En haut, je me retournai tout d'un coup, et la fixant sévèrement : « On vous a donné la charge de m'observer, n'est-ce pas, ma sœur? » dis-je. Elle se troubla, mais n'osa point mentir : « Nous faisons ce que notre Mère nous dit, fit-elle, puisque c'est toujours pour le bien. » Je haussai les épaules et je lui fermai la porte au nez. Il n'en fallait pas tant pour me convaincre que j'étais gardée étroitement. Ma fenêtre avait vue sur la première cour, d'où il était impossible de s'échapper autrement que par le tour et la porte d'entrée. Dans ces conditions, les égards dont j'étais l'objet, loin de m'être agréables, me devenaient odieux comme le reste. Il me fallait toute mon énergie pour ne pas me livrer au désespoir; la seule pensée que je m'ôterais ainsi la dernière chance de me soustraire à cette intrigue abominable me faisait essuyer les avanies de ma situation. Au reste, je les rendais aussi rares que possible en ne quittant guère ma chambre; c'est le parti qui me parut le meilleur.

Mais enfin, pourquoi mon oncle de Benauges — car c'était lui, je n'en pouvais douter — me tenait-il enfermée ainsi? Peut-être direz-vous que les raisons n'en étaient que trop claires, et que ma naïveté seule n'avait pas su les démêler encore. J'avais bien remarqué que tout en m'imposant ses

vues l'une après l'autre, il gardait à mon égard de grands ménagements. Il semblait vouloir à la fois me terrifier sur ce que j'avais fait, et m'apparaître comme mon sauveur. A l'entendre, il était mon seul ami. Tout cela ne voulait-il pas dire qu'il avait lui-même des vues sur moi? Il n'avait guère que trois ans de plus que M. d'Amblémont. La basse cupidité qu'il avait voulu prêter à celui-ci, dans certain entretien dont je me souvenais encore, était au fond de son propre cœur. Quant à son ambition, dont j'ai déjà parlé, elle se fût satisfaite peut-être de me voir allier à quelque grand seigneur; mais il n'en fallait pas moins pour qu'il consentît à ne pas regarder un prétendant à ma main comme un rival. Bien des indices auraient dû me faire chercher de ce côté les raisons de sa conduite. Mais ils m'avaient tous échappé — tous, sauf un que je rougis de rapporter : certains regards dont il m'avait caressée pendant que, seule avec lui dans le carrosse qui nous ramenait de Fagnières, je faisais semblant de dormir pour être avec mes pensées...

Quoiqu'il en soit, dans l'incertitude où je demeurais encore, il ne me paraissait ni raisonnable ni courageux de m'abandonner au désespoir. Je ne savais pas encore compter avec la malice des hommes; j'avoue qu'après toutes les leçons que j'ai reçues de la vie, il m'en coûte encore de commencer par là. Dirai-je enfin pour mon excuse que je ne savais où me tourner ailleurs; mon oncle était le seul appui qui me restât. Douter de lui, c'était désespérer de tout. On ne se résigne guère, à mon âge, à ce parti-là.

En attendant de voir enfin mon oncle, je résolus d'employer la soirée à écrire à mon mari. Ce fut un peu de soulagement, après une journée si affreuse. Ma tendresse, contrainte depuis quatre jours, prit sa revanche; j'écrivis la lettre la plus folle qu'on puisse rêver; mes larmes coulèrent et me rafraîchirent l'âme. Après cet emportement, je changeai de plume et je me mis à raconter à mon mari, avec une grande application d'exactitude, tout ce qui s'était passé depuis notre séparation. Je fus assez contente de ce que j'avais fait.

Je vous écris cette lettre, disais-je en terminant, *en double copie, et je vous l'enverrai, s'il m'est possible, par deux voies différentes, pour être plus sûre qu'elle vous soit rendue.*

Comme j'achevais mes deux lettres, la cloche du souper sonnait. Je descendis avec celle que je voulais remettre à l'Abbesse, et l'abordant humblement : « Madame, dis-je, puis-je vous demander de faire parvenir ce billet à M. d'Amblémont? » Je vis qu'elle hésitait à le prendre : « Fort bien, dit-elle, je le remettrai demain à monsieur de Benauges, qui s'en chargera. — Pourquoi, repris-je, ne pas la donner au premier courrier qui partira? — Mon enfant, dit-elle d'une voix embarrassée, vous avez été mise ici par votre oncle; c'est à lui de régler tout ce qui vous concerne. »

Je tenais une preuve de plus de l'extrême surveillance dont j'étais l'objet.

Mon oncle de Benauges devait venir le lendemain. Il ne vint pas. Vers le soir, je commençai de désespérer. Mon esprit se mit en campagne; je me vis enfermée pour le reste de mes jours. Je me rappelais des histoires semblables, des vengeances atroces, des destinées affreuses; je ne verrais plus jamais mon oncle ni personne; j'étais entrée dans mon tombeau. La nuit, j'eus un cauchemar; je me réveillai plusieurs fois en poussant des cris, dans l'idée que je m'échappais par la fenêtre et que je me brisais les os. Une fois, je me retrouvai dans les bras de sœur Angélique, qui m'empêchait en effet de m'élancer hors de mon lit. Après ces beaux exploits, je m'endormis jusques assez avant dans la matinée. J'achevais à peine ma toilette que l'on vint m'avertir que mon oncle était là.

Je descendis au parloir, le cœur battant. Mon oncle s'avança vers moi : « Hé bien! ma chère nièce, on me dit que vous avez été souffrante cette nuit? Toutes ces émotions sont bien cruelles... — Ah! mon oncle, fis-je, je crois que c'était l'impatience de vous voir; je m'étais imaginé que vous ne viendriez jamais. — Je suis venu dès que j'ai pu quitter le soin de vos intérêts, dit-il, qui m'ont occupé jusqu'à l'instant. » Je vis qu'il allait commencer sur ce ton; au lieu de le laisser venir et de l'embarrasser ensuite par des questions précises, je me jetai à l'étourdie dans des reproches : « Pardonnez-moi, fis-je, mais vous m'expliquerez d'abord pourquoi je suis enfermée par vos ordres dans cette maison, où je ne puis faire un pas sans être observée, où je n'ai point le droit de recevoir de

lettres ni même d'en écrire, où l'on me traite enfin comme si j'avais commis un crime abominable? » Je croyais le déconcerter, mais sa réponse était prête. « Je ne pensais point venir ici pour entendre des plaintes, dit-il; quand vous saurez ce que j'ai fait pour vous, je veux croire que vous les regretterez. Oui, continua-t-il, lorsque je fus appelé brusquement à Paris par des nouvelles fort alarmantes, dans cette nuit que nous passâmes à Noisy, je crus devoir veiller d'assez près à votre sécurité. Nos ennemis pouvaient chercher à s'emparer de vous, à vous arracher des aveux, que sais-je? Leur nombre, leur crédit, leur irritation, justifiaient toutes les précautions. J'ai fait ce que j'ai pu, pour vous mettre à l'abri de leurs mauvais desseins. J'ai voulu suivre mon devoir à tout risque : c'est le parti le plus ingrat, je le sais; ce n'est pas la première fois que j'en suis mal récompensé ».

Que pouvais-je faire maintenant que de lui offrir mes excuses? Pourtant, je n'entendais pas céder si vite. « Et Desnoyers, dis-je, pourquoi m'avez-vous trompée aussi sur son sujet? — Hé! quoi? fit-il en feignant la surprise; j'avais pensé, il est vrai, que la présence de cette femme pourrait nous être utile, et j'avais prié qu'on vous demandât de me l'envoyer; mais pour le reste, je ne sais ce que vous voulez dire? » Je lui racontai alors les circonstances du départ de Desnoyers, la hâte, le mystère, les verrous aux portes, et tout ce qui m'avait mise hors de moi. « Les maladroits! s'écria-t-il, avec un ennui véritable; comme ils ont contrefait mes instructions! Au reste, si j'avais pu prévoir comme cette fille nous servirait mal, je ne me fusse point pressé de la faire venir. — Et qu'a-t-elle fait? dis-je ». Mon oncle hocha la tête tristement : « Vous le saurez tout à l'heure; mais auparavant, il faut que vous appreniez ce qui s'est passé depuis quelques jours. La situation est grave, et nous avons des mesures sérieuses à prendre... »

Il tenait ses yeux fixés à terre avec une sorte d'accablement; en même temps il frottait l'un contre l'autre le bout de ses doigts fins, comme s'il ne savait par où commencer. L'inquiétude me gagnait; je me sentais aussi fort humiliée de l'étourderie avec laquelle j'avais d'abord querellé mon oncle sur des bagatelles, au lieu de m'informer de choses plus sérieuses.

Ajoutez enfin que j'avais le sentiment d'avoir épuisé tout de suite mes meilleures armes; il en avait eu raison comme en se jouant; j'étais à sa merci; si par hasard il m'abusait, quel moyen me restait-il de le démasquer et de me défendre?

Enfin, mon oncle parut sortir de sa rêverie; puis me serrant les mains avec émotion : « Je commencerai donc par les nouvelles que je reçus à Noisy. Votre oncle me mandait qu'une nouvelle plainte avait été rendue par votre mère, et que cette fois monsieur d'Amblémont y était nommé, ainsi que d'autres personnes. Ainsi, dans le temps que je courais pour vous avertir et mettre d'Amblémont sur ses gardes, d'autres avis l'avaient emporté sur les miens; on avait mis mon absence à profit; votre mère elle-même, un peu mortifiée sans doute, quand je revins, s'en déchargea sur d'autres. — Mais quels autres, mon oncle, interrompis-je; qui donc peut être si acharné contre moi? — Ah! mon enfant, si je vous disais combien il vous reste d'amis, ou tout au moins de partisans, vous en seriez effrayée... Partout où j'ai été, je n'ai recueilli qu'un cri contre vous et votre ravisseur. La Cour en est émue; le Régent était prêt, m'a-t-on dit, à prendre en main les poursuites, si la famille eût tardé à venger son honneur. A la ville, c'est le même bruit; votre situation, votre esprit, vos richesses, attiraient les regards; l'idée que de tels biens pussent être à la merci d'un séducteur a mis toutes les mères en alarme. Sans doute, quelques-uns vous excusent sur votre jeunesse; mais alors ils n'en sont que plus enragés contre celui qui, à les entendre, en a abusé. Enfin je n'ai trouvé personne qui le soutînt : ne serait-ce point se faire soupçonner de lui porter envie? Bref, c'est pour vous dire que d'Amblémont ne fût-il point coupable, il faut nécessairement qu'il le soit ».

Il s'arrêta sur cette phrase, et je vis qu'il me regardait pour savoir la réponse que j'y ferais. Mais j'étais trop accablée pour voir le piège qu'il me tendait : il put donner à mon silence la tournure qu'il voulut. J'étais à cent lieues d'avoir imaginé pareil esclandre, et les révélations qu'il venait de me faire m'épouvantaient. J'avais cru pourtant prévoir toutes les conséquences de ma conduite; mais je n'avais considéré que ma mère, et je n'avais guère songé que le public pourrait

s'en mêler. Ma réputation m'était assez indifférente, pourvu que je fusse heureuse; mais celle de mon mari me tenait au cœur; la pensée qu'on pût l'accuser d'une infamie m'abîmait de douleur. Voilà donc la disgrâce que j'avais attirée sur lui, et que j'étais impuissante à réparer! Et lui, si chatouilleux sur son honneur, par pitié pour moi, par amour, par grandeur d'âme enfin, il n'avait pas essayé d'écarter de lui cette accusation! « Mais enfin, dis-je à mon oncle, qui croira que monsieur d'Amblémont ait pu se rendre coupable d'une action si basse? Ne sait-on pas qu'il est incapable de manquer à l'honneur? Ne lui reprochait-on pas au contraire d'être trop jaloux sur cet article? — C'est justement, dit-il, ce qui le pourrait perdre. Tous ceux à qui il a fait des leçons sur ce chapitre sont heureux de lui en faire une à leur tour. C'est une vengeance assez basse, mais qui est bien dans la nature humaine. — Ah! cela est affreux! » dis-je, et j'éclatai en sanglots. Tant de noirceur m'accablait.

Le tableau que mon oncle venait de me faire était à peu près vrai; à peine avait-il eu besoin de grossir quelques traits. Il tira un mouchoir et essuya doucement mes larmes; puis il reprit : « Il faut pourtant, ma chère Marie-Anne, que je poursuive à vous instruire de ce qui s'est passé; le temps me presse. J'étais donc parti précipitamment, sur la nouvelle de cette seconde plainte, et dans l'espérance d'arriver à temps pour la faire retirer. Hélas! il n'était même plus question de cela. En même temps que la plainte, j'appris qu'on avait introduit une requête afin de faire informer sur les faits qu'elle contenait. L'affaire prenait une tournure fort mauvaise, c'est alors que j'eus la pensée de faire venir Desnoyers. Ah! que je le regrette aujourd'hui! » Mon oncle joignit les mains et les leva au ciel. « Qu'y a-t-il donc? fis-je, effrayée. — La confiance que nous mettions en cette fille était bien mal placée, reprit-il. Vous savez de quel caractère timoré elle est. La vue du juge frappa son imagination; je ne sais quelles terreurs eurent raison de sa bonne volonté; sans doute aussi crut-elle qu'en chargeant autrui elle se sauverait elle-même : enfin je sus qu'elle avait fort compromis notre cause, et confirmé tous les soupçons qui pesaient sur monsieur d'Amblémont. — Ah! que me dites-vous là, mon oncle, c'est

affreux! La pauvre Desnoyers, je suis sûre qu'elle ne l'aura point fait exprès. — Euh! euh! dit-il, ne vous y fiez point trop. C'est une fille dévouée, mais une âme vulgaire, et je l'ai toujours pensé... »

Que de coups pleuvaient à la fois sur moi! A peine sentais-je la douleur d'avoir à douter de la loyauté de Desnoyers, que ma pensée courait à mon mari, menacé d'un si terrible orage. « Eh! qu'importe, fis-je, ce que peuvent dire des témoins ignorants ou perfides? Moi seule je sais la vérité, et je la rétablirai; je veux aller témoigner sur-le-champ. Partons, mon oncle, je vous en conjure; que ne m'avez-vous appelée plus tôt? »

Je me jetais sur cette idée; elle me semblait ouvrir une porte sur les ténèbres où je me débattais. Mon oncle demeurait encore comme suspendu. Enfin, prenant mes mains d'un air de tendre indulgence, comme s'il voulait me demander un aveu difficile : « J'ai peine, ma chère enfant, à vous laisser aller au-devant d'une déposition mortifiante, et sans doute plus délicate encore. Le juge ne serait-il pas fondé à la trouver suspecte, supposé que vous prissiez le parti de nier entièrement que monsieur d'Amblémont ait eu quelque part à votre détermination; et si au contraire vous étiez disposée à donner quelque chose à la vérité des faits... — Que voulez-vous dire par là? m'écriai-je. Ne vous ai-je pas assuré cent fois que mon mari n'y a eu aucune part en effet? — Sans doute, reprit-il, j'entends bien. Je voulais dire, qu'il en ait eu quelque connaissance à l'avance... — Mais, mon oncle... — Enfin vous me comprenez, je parle de ces intelligences secrètes de deux amants qui lisent dans le cœur l'un de l'autre et qui n'ont pas besoin de beaucoup de paroles pour s'accorder... — En vérité, je ne sais où vous voulez en venir! » m'écriai-je. Et, reprenant enfin mon avantage, je me mis à lui expliquer, dans tout le détail que je pus, l'innocence de M. d'Amblémont. Alors, quand mon oncle vit qu'il ne pourrait me faire avouer ce qui n'était point, il eut recours à une horrible perfidie. Il remua la tête d'un air soucieux. « C'est fort dommage, dit-il, que d'Amblémont nous ait encore brouillé les cartes. Je reconnais là sa malheureuse légèreté. — Et qu'y a-t-il? dis-je. — Il y a qu'il avait fait avec un de ses amis

le pari qu'on n'aurait pas raison de vous, et que tôt ou tard vous viendriez vous jeter dans ses bras. C'était simple forfanterie, je pense; il l'a peut-être oubliée déjà. Le malheur est qu'elle fut rapportée pendant l'information, où vous jugez de l'effet qu'elle a pu produire... »

Je sentis un froid me glacer le cœur. L'horreur de ce nouveau coup m'anéantit; je ne songeai même pas à m'informer plus avant. J'étais dans un état à ne plus rien désirer comme à ne plus rien craindre; tout ce que mon oncle eût pu me dire encore m'eût laissée indifférente, et de tout ce qu'il m'avait dit déjà, je ne retenais guère qu'une chose, c'était cet horrible propos qu'il m'avait rapporté. La pensée que M. d'Amblémont m'eût trompée, même si légèrement, me mettait au désespoir; je me souviens que je demandai à Dieu de me faire mourir si cela devait être vrai. Tout le corps me frémissait; mon oncle me vit si pâle qu'il crut que j'allais m'évanouir; il voulut appeler quelqu'un pour avoir des sels. Je retrouvai la force de l'arrêter et de lui dire que je n'avais besoin de rien. Puis je fus prise d'un sanglot terrible, et pendant quelques minutes les murs froids de ce grand parloir retentirent de l'explosion de ma douleur. Enfin j'eus honte de moi-même; j'essuyai mes pleurs et je dis à mon oncle : « Excusez-moi, je vous prie, je ne m'attendais point à tant de fâcheuses nouvelles. Mais tout cela s'éclaircira, et la vérité finira pas l'emporter. Je vous conjure encore une fois, mon oncle, d'aller trouver les juges et de leur dire que je veux être entendue. Quant à ma mère, j'ai moins de peine à comprendre maintenant les raisons de sa conduite. Elle a pu être trompée par les apparences et nous mal juger l'un et l'autre. Il faut que je la voie au plus vite, pour arracher de son esprit ces mauvaises impressions. Je vous en prie, mon oncle, je vous en supplie à genoux, souffrez que je parte avec vous sur l'heure ». Je crus voir qu'il hésitait. J'étais en effet à ses genoux, je cherchais ses mains de mes mains tremblantes; ah! j'avais dépouillé tout orgueil! Mais enfin il détourna la tête : « Ah! c'est trop dur, dit-il, j'en ai le cœur brisé... Mais en vérité je ne saurais vous écouter, ma pauvre enfant; il faut attendre encore un peu pour nous contenter l'un et l'autre. J'ai entrepris déjà de ramener votre mère, et j'espère réussir bientôt.

Malheureusement, tous ces ennuis ont altéré sa santé, qui n'était déjà point bonne depuis quelques mois; je ne sais quelle fièvre la tient; quand je fus chez elle hier, les médecins ne me permirent point d'entrer, et l'un d'eux m'assura qu'ils devaient lui épargner toute émotion en ce moment. — Ah! mon oncle, fis-je, effrayée d'une sorte de pressentiment, et s'il fallait qu'elle mourût, avant que j'aie pu lui parler? — Allons! mon enfant, dit-il, il n'est point question de cela; je reverrai les médecins demain, et dès qu'ils le permettront, je mettrai tout en œuvre pour la décider à vous recevoir.

« Allons! point de faiblesse! ajouta-t-il comme se parlant à lui-même; je vous dépêcherai des nouvelles demain et j'ai bon espoir de vous satisfaire au plus tôt... » Il me releva avec les plus tendres caresses, mais que pouvaient-elles me faire? J'entendis qu'il ouvrait la porte et qu'il allait chercher quelqu'un. Sœur Angélique n'était jamais loin; il se retira dès qu'elle fut entrée. Je fus sur le point de me dresser et de lui crier : « Vous me remettez à mon geôlier, vous m'empêchez de me défendre, et vous allez me servir avec un zèle suspect, auquel je ne puis avoir confiance... » Soit que je manquasse à ma hardiesse, soit que j'eusse encore quelque espoir que ma cause fût en bonnes mains, je restai clouée sur ma chaise et je laissai mon bourreau s'éloigner : je ne puis l'appeler autrement, c'était la seule idée que je pusse avoir de lui dans cet instant.

Je passai la journée du lendemain sans nouvelles, livrée à tous les tourments de ce misérable état, et à ceux que mon imagination y ajoutait.

Enfin le surlendemain au matin, je vis l'Abbesse entrer dans ma chambre. Elle m'apportait un billet de mon oncle. Je l'ouvris en tremblant : ne m'appelait-il point à Paris? Hélas! qu'on se résout malaisément à ne plus espérer! Voici ce que je lus :

Je suis tout abattu, ma chère enfant, des nouvelles que je me vois obligé de vous mander. L'information a pris fin hier; elle a donné lieu à des décrets de prise de corps contre M. d'Amblémont, Desnoyers, Fortin, le curé qui célébra votre mariage,

et quelques autres personnes. Il fallait s'y attendre, et je me félicite du moins d'avoir obtenu de M. d'Amblémont qu'il ne vous accompagnât point : il serait à l'heure présente sous les verrous du Châtelet. Votre mère est toujours assez souffrante; j'ai pu cependant lui parler; je serais enclin à croire que mes paroles lui ont fait quelque impression, et qu'elle vous verra bientôt. Comptez sur moi, je vous l'ai promis. Je vous embrasse bien tristement, ma chère enfant, mais avec l'assurance que votre grand cœur sait s'élever au-dessus de ces orages.

Chose curieuse, ce nouveau coup ne m'accablait pas comme avaient fait les premières révélations de mon oncle. Faut-il croire que j'y étais préparée? Ce qui occupait le plus mon esprit, c'était l'espoir de voir ma mère sans tarder. Joignez à cela la joie de penser que mon mari était à couvert : je n'avais plus guère d'attention pour le reste. Ainsi arrive-t-il que de petites choses nous cachent les grandes. Je versais pourtant quelques larmes, que l'Abbesse se mit à essuyer sur mes joues, avec une compassion qui me toucha. Elle me dit que j'offrisse à Dieu ces revers en expiation de mon sens propre; que j'étais bien jeune pour souffrir, mais que j'apprendrais que tous nos malheurs sont autant de bienfaits déguisés de la Providence. Je vis qu'elle m'exhortait comme on fait les condamnés : « Mais enfin, ma Mère, dis-je, que pensez-vous qui doive arriver? — Je n'en sais rien en vérité, ma chère enfant, je connais si peu le monde... » Elle ne voulait point me dire à quoi elle pensait; sa réserve m'effraya plus que tout le reste, et j'éclatai en sanglots. Puis, me tournant vers elle : « Quoi qu'il arrive, ma Mère, dis-je, je veux entrer dans les sentiments que vous me présentez. Je n'ai pas de peine à avouer que j'ai été coupable d'obstination et d'orgueil; j'ai manqué gravement à ma mère; je suis prête à l'expier, si la Providence le veut. Mais je le jure devant Dieu et devant vous, je suis la seule coupable, et il serait souverainement injuste que le chatiment retombât sur mon mari. Je suis résolue d'employer tout ce qu'on me laissera de forces et de liberté à le défendre. J'ajoute que notre amour n'est pas une passion folle et coupable; c'est un sentiment profond, qui repose sur une estime réciproque;

il a été consacré par le mariage et rien ne m'empêchera d'y rester fidèle jusqu'à ma mort. Si je dois être à jamais séparée de mon époux, si je suis destinée pour le malheur, Dieu me donnera la force de le porter; mais ne comptez pas que je veuille le fuir par une sorte de trahison, qui me serait plus insupportable que le malheur même. »

Je vis que cette déclaration faisait une impression sur l'esprit de l'Abbesse. J'y avais mis quelque solennité; non pas tant pour l'émouvoir que parce que j'étais moi-même assez émue. Comme il arrive lorsqu'une forte résolution nous élève au-dessus de nous-mêmes, je ne me sentais plus ni effrayée ni abattue; je considérais de sens froid ce qui pouvait advenir de pire; mon âme retrouvait toutes ses ressources, là où elle aurait dû les perdre. L'Abbesse me considérait avec étonnement; sans doute elle était en train de changer ses idées de moi. Je lui demandai ensuite du papier et une plume pour écrire à mon oncle et à mon mari. « Je pense, dis-je, que monsieur d'Amblémont a pris toutes ses sûretés, comme il m'avait promis; néanmoins je dois l'avertir au plus vite de ce qui le menace. Puis-je compter sur vous, Madame, pour faire remettre cette lettre au premier courrier? — Vous le pouvez, mon enfant; ce sera fait sur l'heure. » Elle n'avait point hésité dans sa réponse. Peut-être avait-elle reçu des instructions nouvelles; je crois plutôt qu'à ce moment la pitié l'emporta sur le désir de ménager mon oncle. Et, moi, par un revirement curieux, je ne me sentais plus humiliée de cette surveillance, depuis qu'on pouvait savoir qu'elle était un traitement indigne de moi.

Je fis d'abord une courte réponse à mon oncle. Elle fut volontairement assez sèche. Sans doute il eût été plus habile, puisque j'étais réduite à une impuissance complète, de le ménager. Mais il en coûtait trop à ma fierté de paraître la dupe de son faux zèle; et puis il avait osé me dire de telles calomnies contre mon mari : ce sont de ces choses qu'on ne pardonne point.

J'écrivis ensuite une longue lettre à mon mari — ah! si longue et si tendre qu'elle ruina peu à peu tout ce beau degré de courage où j'étais montée. Je ne pouvais plus douter que nous étions désormais séparés, pour combien de temps,

qui l'eût pu dire? et peut-être pour toujours. Mais il y a dans le véritable amour une flamme que le malheur, loin de l'éteindre, ne fait qu'épurer et aviver. Je découvrais, dans l'épreuve, toute la solidité du sentiment qui m'unissait à mon mari. C'était ma consolation : j'essayai de la lui faire partager. Jamais, lui disais-je, je ne me suis sentie plus digne de vous, plus fière et plus heureuse d'être votre femme. Sans doute, j'avais cru vous apporter le bonheur; si j'eusse prévu ce qui arrive, je vous aimais assez pour avoir renoncé à ma passion. Je vous demande pardon de toute mon âme; mais j'ai beau faire, je ne puis croire que vous songiez à m'en vouloir. Et puisque c'est l'amour qui nous a conduits là, il me semble que c'est à lui de réparer ses fautes, et que c'est en nous aimant davantage que nous finirons par nous sentir au-dessus du malheur. O mon cher amant, je vous conjure de ne plus vous tourmenter de tout ceci, et de penser que je suis à vous pour toujours, dans la mauvaise fortune comme dans la bonne...

Je mis l'adresse au nom de la comtesse d'Angecourt, à Fagnières, et je me hâtai de faire descendre le paquet.

La semaine n'était pas achevée que je reçus un nouveau billet de mon oncle. Hélas! il m'appelait bien à Paris, mais on va voir comment.

Ma chère nièce, écrivait-il, *votre mère est bien souffrante. Je vous avais dit le mauvais état de ses nerfs et de ses humeurs depuis quelque temps; une fièvre de poitrine est venue là-dessus, qui nous donne beaucoup d'inquiétudes. J'ai cru devoir prendre sur moi de vous mander auprès d'elle, et je vous envoie, en même temps que ce billet, un carrosse avec une femme pour vous accompagner. Je pense que vous pourrez être rendue à Paris dans l'après-midi; je me trouverai chez votre mère et je la préparerai à vous recevoir.*

Je ne puis dire ce qui l'emporta chez moi à cette lecture, si ce fut la joie de quitter ma prison et de penser que j'allais pouvoir plaider ma cause, ou l'affreuse pensée que j'allais peut-être trouver ma mère mourante, et ne pouvant même plus m'entendre... Comme je faisais ces réflexions, j'entendis

les roues d'un carrosse sur le pavé de la cour; je me précipitai à la fenêtre : c'était celui qui venait me chercher. En moins de cinq minutes, j'eus fait mes paquets, mes adieux et je montais dans le carrosse. Nous franchîmes la porte; peut-être avais-je secrètement l'espoir que je ne la repasserais plus de nouveau; en tout cas, il était donc possible de sortir de ce couvent : après les terribles idées que je m'étais faites, cela me semblait délicieux.

Nous fûmes assez vite à Paris. Je revis avec émotion les première rues qui m'étaient familières; enfin j'aperçus la demeure de ma mère. A peine si je laissai au laquais le temps d'ouvrir la portière; je gravis les degrés en courant. Mon oncle m'attendait au vestibule. D'abord que je le vis, l'air de son visage me glaça. « Ma chère Marie-Anne, dit-il en me prenant les mains, l'état de votre mère s'est fort aggravé depuis ce matin; les médecins ne cachent point leurs inquiétudes. Votre mère est très faible; je viens de la quitter, elle se soutenait à peine. Je n'ai point à vous recommander, n'est-ce pas, de la ménager, dans l'extrémité où elle se trouve. » J'avais la gorge serrée au point que je ne pus dire une parole; je fis signe seulement que je voulais monter sur-le-champ; mon oncle me suivit.

Quand je pénétrai dans la chambre de ma mère, par un cabinet qui donnait sur les derrières, ma première surprise fut d'y trouver toute une assemblée. Il y avait là mon oncle Peiresc, ma tante, des amies, sans compter deux religieuses et un ecclésiastique qui se tenaient auprès du lit. Sur tous les visages, l'inquiétude, l'affliction, ou une gravité composée qui m'effrayèrent. Mes yeux coururent au fond de l'alcôve, où je n'apercevais qu'une forme languissante, dont la figure m'était cachée. Je m'avançai tremblante, j'écartai les deux religieuses, et je tombai au pied du lit. « Maman! maman! » criai-je d'une voix étranglée. Hélas! à peine était-ce encore elle. Elle ouvrit les yeux et les tourna lentement vers moi. Quand je vis ce regard que la mort habitait déjà, je fus prise d'un tel sanglot que j'aurais ébranlé la couche si je ne m'étais écartée par délicatesse; et, la tête dans mes mains, les genoux à terre, je demeurais là, sans me soucier du spectacle que je donnais. Enfin, je crus sentir que la main de ma mère cher-

chait ma tête; je me relevai, j'osai jeter de nouveau les yeux sur elle; j'osai même prendre cette main que je couvris de mes baisers et de mes larmes. « Maman! » répétais-je, tout bas cette fois; en vérité, je ne savais dire que cela, j'avais oublié tout le reste. Elle se souleva sur ses oreillers; un peu de sang revint à son visage, et je l'entendis qui murmurait : « Vous avez empoisonné mes derniers jours, fille ingrate et insensible.» J'avoue que l'horreur de cette accusation, faite d'une voix qui semblait sortir de la tombe, me pénétra tellement que je ne songeai même pas à me défendre, et je redoublai seulement de sanglots. Mais enfin, je compris que ce n'était guère le moyen de consoler ma mère, que de la laisser dans l'erreur. « Oh! maman, dis-je, ne m'appelez pas une fille insensible; si vous voyiez mon cœur, si vous l'aviez pu voir depuis le premier jour que je vous désobéis, vous sauriez qu'il n'a jamais cessé d'aller vers vous, de regretter le mal qu'il vous faisait malgré lui, et de souhaiter de le réparer... — Est-ce ainsi que vous tournez votre obstination? dit-elle. Après cette folie où vous vous laissâtes entraîner, j'attendais du moins une explication de votre conduite; vous eussiez arraché peut-être à ma faiblesse cet aveu que vous dites qui vous est si nécessaire, et dont vous vous passiez fort bien au contraire... — Ah! maman, fis-je, quand mon oncle est venu me chercher, j'étais prête à partir avec monsieur d'Amblémont pour aller me jeter à vos pieds. Mon oncle n'a point voulu que mon mari m'accompagnât; je pensais du moins qu'il allait me conduire à vous; je l'en ai conjuré tout le long du voyage. Pouvais-je supposer que j'allais être emmenée dans ce couvent, gardée étroitement, et que ni mes plaintes ni mes supplications ne pourraient obtenir que je vous visse? » Ma mère tourna son visage vers moi : « Que dites-vous, Marie-Anne? murmura-t-elle. — Je dis la vérité, ma mère, ah! Dieu peut m'entendre... J'ai été jusqu'à vouloir m'échapper pour vous rejoindre; j'y ai échoué, on m'a tenue dans la prison la plus sévère, et c'est aujourd'hui seulement qu'on m'a laissée venir... Ah! ma mère, ajoutai-je dans un transport, je suis prête à rentrer, si vous l'exigez, dans l'ordre de mes devoirs et de vos volontés. Je ne puis plus abandonner mon mari, puisque les lois les plus saintes me le défendent, mais

je consens à attendre pour le rejoindre qu'il soit lavé de toutes les accusations dont on l'a noirci; du moins ne croyez plus que j'ai été contrainte ou séduite... »

A ce moment, je me sentis toucher à l'épaule, et je vis mon oncle de Benauges se pencher vers moi, pour me tirer à l'écart. Depuis un instant, en effet, j'avais élevé la voix sans le vouloir; bien que mes paroles ne dussent point parvenir jusqu'au fond de la chambre, mon oncle avait vu que je parlais avec chaleur et que ma mère semblait m'écouter. C'était ce qu'il ne pouvait souffrir et il venait pour faire cesser notre entretien. Heureusement ma mère fit signe qu'on me laissât auprès d'elle; mon oncle dut obéir. Il se retira de quelques pas seulement; je vis qu'il prêtait une oreille attentive. J'allais continuer d'une voix plus basse; ce fut ma mère qui reprit : « Je ne comprends pas vos paroles, ma fille. Votre oncle était revenu de Fagnières en me disant qu'il n'avait pu triompher d'une obstination perfide et vous détacher de monsieur d'Amblémont. N'étiez-vous plus à Fagnières? — Il y a trois semaines que je l'ai quitté, dis-je, sur l'espérance de vous voir et d'obtenir votre pardon. — Et qui vous a dit que je ne voulusse point vous voir? — Mais c'est mon oncle, dis-je, qui ne cessait de me le répéter! Ah! n'en doutez point, ma mère, il vous a trompé sur mes sentiments, comme il m'abusait sur les vôtres; j'en étais sûre, mon cœur me le disait, je vois bien maintenant que mes soupçons étaient trop justes... » A ces paroles, ma mère se dressa sur sa couche, et d'une voix tremblante de fièvre elle cria : « Jurez-moi, Marie-Anne, que vous me dites la vérité! » Ah! je n'oublierai jamais ce cri ni ce visage... J'allais répondre, lorsque je me sentis saisie violemment et arrachée pour ainsi dire de l'alcôve. « Ne voyez-vous pas l'état où vous mettez votre mère? murmura mon oncle; n'est-ce point insensé? » Puis, se tournant vers les deux religieuses : « Donnez donc vos soins, fit-il, le délire reprend la malade. » En même temps il m'avait relevée par force et il m'emmenait. Je compris que j'étais perdue si je me laissais faire : « Je veux parler, criai-je, je veux que ma mère apprenne la vérité... » Mais déjà j'avais fait esclandre, on se précipitait autour de moi, je fus entraînée jusqu'à la porte. Alors, je me retournai et je criai encore une

fois de toutes mes forces « Maman! ». Si elle m'entendit, ma pauvre mère, si elle comprit tout ce que j'avais mis dans cette plainte, son cœur dut en trembler. Je n'ai jamais su si elle y répondit, ni même si elle put sortir de l'incertitude et des ténèbres où l'approche de la mort la plongeait déjà; quelle consolation c'eût été pour moi d'en être assurée!

Me voilà donc dans le cabinet, avec mon oncle, une femme de chambre à laquelle il avait donné ordre de ne pas me lâcher, et un des médecins, qui, voyant l'agitation extraordinaire où je me trouvais, ne cessait de vouloir me mettre des sels sous le nez. Je le repoussai si rudement qu'il crut tomber; j'échappai du même coup à la fille qui me tenait, et je me précipitai vers la porte qui donnait sur la chambre de ma mère. Hélas! elle était fermée au verrou; mon oncle avait eu cette précaution. J'avoue que je marchai vers lui, dans une fureur à croire que j'allais le tuer. Il ne broncha point; je pense même qu'il en fut content, je lui épargnais de me faire des explications ou des excuses. « Marie-Anne, dit-il, vos violences ne sauraient faire peur à personne. Mais vous avez vu l'impression qu'elles ont faite sur votre mère : désirez-vous donc de hâter sa mort? — C'est vous, m'écriai-je, qui l'avez tuée, c'est vous qui vous êtes fait son bourreau en même temps que le mien! — Allons! pas de paroles inutiles, fit-il, et surtout point de mutinerie. Faites-moi la grâce de penser qu'on n'agit ici que pour votre bien. »

Là-dessus il me quitta, non sans avoir donné quelques ordres à voix basse à la femme de chambre. J'étais incapable de l'écouter davantage; il me faisait horreur au point que je me sentis soulagée quand il sortit de l'appartement. Toute ma colère était tombée aussi; mais aucun désespoir n'en prenait la place; je me sentais dans une sorte de désolation froide et tranquille, qui prenait sèchement la mesure de mon malheur. Et puis, à vrai dire, je ne pensais plus guère à moi-même. Je ne voyais que ma mère; je me représentais son agonie, ses pensées; je suppliais Dieu d'avoir pitié d'elle. J'éprouvais encore une joie incroyable à penser qu'elle avait été trompée, que ce n'était point la seule dureté d'une humeur dénaturée qui l'avait fait me traiter comme on sait. Et de là, j'allais à sonder ma conscience, à me demander quelle était

l'étendue de mes torts envers ma mère; je demandais pardon de tout mon cœur à celle qui ne pouvait plus m'entendre, hélas! mais à qui Dieu donnerait, peut-être, en récompense de mon humiliation, quelque consolation secrète.

Ainsi j'étais abîmée dans mes réflexions. Elles m'épargnaient l'amertume de me sentir gardée par une fille et un laquais, qui ne me quittaient pas des yeux.

Au bout d'un temps assez long, je ne sais si ce fut une heure, le médecin qui m'avait déjà accompagnée revint dans la chambre. Il s'informa comment je me trouvais; il me dit que ma mère était plus calme, et qu'il souhaitait que je fusse de même! Puis il se retira, et sur ses pas entra la femme qui avait été me chercher à mon couvent. Elle me pria de la suivre. Je compris qu'elle allait me remmener là-bas; mais une sorte de fierté m'empêchait maintenant de faire la moindre résistance. Comme j'allais quitter le vestibule pour monter dans le carrosse, la porte d'un petit salon s'ouvrit et je vis venir à moi une amie de ma mère dont j'ai déjà parlé, madame de Tressans. Elle s'avança rapidement, et me serrant dans ses bras elle m'appela doucement par mon nom, d'une façon qui m'émut plus que toute parole. La surprise, la douceur de cette sympathie inattendue qui me fondait le cœur après tant d'avanies, me rendirent muette. D'ailleurs, madame de Tressans me laissait aller, car elle craignait d'être découverte. Je me précipitai dans le carrosse en retenant mes larmes, et me voilà repartie pour ma prison.

La nuit tombait quand nous y arrivâmes. Les bâtiments, la cour, tout m'en parut plus triste et plus glacé que jamais. Je ne m'attendais point, le matin, que je les reverrais si vite; je crois qu'au couvent on ne s'y attendait pas davantage. Les religieuses venaient de quitter le chœur, et je les croisai à l'entrée de la clôture. Elles s'empressèrent autour de moi; elles me firent mille caresses, comme si elles étaient joyeuses de me revoir.

Je restai plusieurs jours dans un accablement à croire que je ne retrouverais plus le courage de vivre. On m'apportait dans ma chambre le petit dîner de communauté, auquel on avait ajouté toutes sortes de friandises : aucune ne me tentait;

il fallait qu'on me fît violence pour prendre quelque chose. On ne pouvait me décider davantage à descendre dans le jardin, où ces dames voulaient m'emmener promener, pour dissiper mes idées noires. Je demeurais dans ma chambre, où ma seule consolation était de penser à mon mari; encore ne le faisais-je qu'avec toutes sortes de remords. Quant à ma mère, l'image de son agonie n'avait pas quitté mes yeux. Peut-être était-elle déjà morte, et n'en serais-je point avertie; je m'attendais à tout de la part de mon oncle.

Il n'osa point aller jusque-là. La semaine suivante, je reçus avis que ma mère avait quitté ce monde, aux premières heures de la journée. Le service devait avoir lieu le jeudi suivant. Mon oncle m'avertissait qu'il m'enverrait chercher la veille et qu'on m'apporterait en même temps des habits de deuil.

La cérémonie du lendemain fut la plus pompeuse qui se pût voir. Mes oncles en avaient réglé tout le détail dans un esprit d'ostentation qui me déplut fort. Bien que j'aie été élevée dans le luxe, je n'ai point de goût pour ces sortes de spectacles; la grandeur de la mort rend bien misérables, il me semble, ces pompes qui voudraient la faire oublier. Pour moi, je n'avais dans l'esprit que ma mère, couchée au cercueil, toute petite sous ce poêle qui l'écrasait, écoutant sans l'entendre le vain bruit que le monde menait encore une fois autour d'elle. Cette impression ne me quitta guère; elle m'épargna du moins de penser à moi-même. Je remarquai pourtant la curiosité qui me dévisageait sous mes voiles; on s'étonnait peut-être de me voir là, on en tirait mille réflexions, mais il n'y en avait pas dix qui me fussent favorables. Ainsi je mesurais la justesse des rapports de mon oncle, quand il me disait que l'opinion était contre moi. L'envie, la méchanceté, l'injustice règnent naturellement dans le monde : je commençais d'en faire la triste expérience.

Nous rentrâmes à la maison de ma mère. J'étais fort anxieuse de ce qu'on m'allait dire et de ce qu'on allait faire de moi. Je cherchais en vain quelqu'un que je pusse mettre dans mes intérêts. J'avais pu m'arranger pourtant, en quittant l'église, pour dire un mot à mon frère et le supplier de me venir voir après la cérémonie, sans que mon oncle en fût averti. Il me l'avait promis, mais je n'osais m'assurer qu'il réussirait.

J'avais à peine fini de me dévêtir et de laver mon visage que mon oncle entra dans l'appartement où je m'étais retirée.

Il n'était plus question de violences; au contraire, il y avait sur ses traits un air de tristesse véritable, et la phrase qu'il me fit touchant la pénible cérémonie qui venait d'avoir lieu m'eût semblé parfaite sur d'autres lèvres que les siennes. Mais ce n'était qu'un exorde. « Ma pauvre Marie-Anne, dit-il, je me vois obligé de vous faire connaître une découverte que je fis hier en rangeant les papiers laissés par votre mère, et qui m'afflige profondément. Tenez! lisez vous-même ce billet, ajouta-t-il, le courage me manque. » Je pris la feuille qu'il me tendait; c'était une exhérédation, non point formelle, mais qu'on ne m'épargnait qu'à la condition que je renoncerais à M. d'Amblémont. Le caractère, la signature, tout en était bien de la main de ma mère, et d'une main qui n'avait point tremblé en écrivant... Je rendis le papier à mon oncle. « C'est bien, dis-je, je m'y étais attendue. » J'avais prévu en effet que cela pourrait m'arriver, et l'espèce d'orgueil qui me fit parler ainsi ne mentait point entièrement. « Je n'ai pu vous épargner, reprit mon oncle, cette triste communication. Mais enfin c'en est trop : quels que fussent les griefs légitimes de votre mère, une telle rigueur ne se justifiait point. J'ai songé tout de suite aux moyens de la rendre vaine. J'ai pu voir, à l'issue de la cérémonie, le Président de M... auquel j'en ai dit un mot sous le secret, et nous verrons ensemble s'il n'y aurait pas quelque vice qui rendît la pièce caduque. — C'est inutile, mon oncle, fis-je aussitôt. J'aime mieux que les volontés de ma mère soient respectées. » Il me regarda, essayant de lire sur mon visage ce que je voulais dire; puis d'un ton doux et engageant : « En ce cas, je respecterais aussi les vôtres, Marie-Anne, et laissez-moi vous dire combien je vous en louerais. Quoique j'aie toujours voulu du bien à monsieur d'Amblémont, j'avais des raisons de penser qu'il n'était pas l'époux qui vous convenait. Aujourd'hui, quelle que soit l'issue de cette malheureuse aventure, il en sortira fort déconsidéré, et le sacrifice de vos sentiments, si pénible qu'il soit, serait le parti le plus raisonnable. — Oh! point de méprise, mon oncle, fis-je. Ce que je voulais dire, c'est que ma mère ayant voulu me punir, je l'accepte, et je croirais offenser sa

mémoire en essayant de me dérober par quelque artifice de procédure... »

J'avais parlé très vite, et d'un ton qui ne laissait point de doute sur mes sentiments. Mon oncle joignit les mains avec un découragement visible : « Ma pauvre enfant! murmura-t-il, votre aveuglement me brise le cœur... J'ai tout fait pour vous en tirer, jusqu'à vous paraître injuste et brutal; et Dieu sait si cela m'a coûté! Pourtant n'aurai-je rien gagné sur votre esprit prévenu? Ne verrez-vous jamais où sont vos vrais amis? Ah! si vous pouviez savoir que votre bonheur est ma seule pensée et qu'il m'est cent fois plus cher que le mien propre! Je ne puis m'empêcher de songer à la malheureuse destinée que vous vous préparez. Monsieur d'Amblémont ne vous aime peut-être pas vraiment. Sans doute, il est touché de ce que vous avez fait pour lui; et qui donc pourrait ne pas l'être? Mais c'est un esprit trop changeant, un cœur trop volage pour demeurer longtemps reconnaissant. Que deviendrez-vous alors? Déshonorée, peu vous importe, s'il vous aimait — mais trahie, délaissée... Il vous faut une amitié plus vraie et plus solide que la sienne... »

J'étais debout, les larmes aux yeux, non pas convaincue, certes, mais bien troublée. Mon oncle pensa sans doute qu'il pouvait pousser son avantage. « Si vous vouliez compter un peu plus sur la mienne, Marie-Anne, dit-il, ce serait ma récompense. Personne ne vous aime plus sincèrement que moi... » Il prit ma main, qu'il pressa légèrement. « Ah! qu'il m'est dur de vous voir malheureuse, et de penser que vous m'en rendez responsable! Je me suis fait haïr pour vous sauver; mais en vérité, c'est trop dur, et m'obligerez-vous à m'en repentir? »

Disait-il vrai? J'avais bien de la peine à l'en croire. Mais l'incertitude et l'angoisse m'avaient comme changée en statue de pierre. A peine si j'avais conscience des regards que mon oncle attachait sur moi. Tout à coup je sentis qu'il avait pris ma main de nouveau et qu'il y mettait ses lèvres. Cela n'avait rien de choquant, assurément; pourquoi faut-il qu'un je ne sais quoi m'ait rappelé certain regard dégoûtant que j'avais surpris dans le carrosse qui nous ramenait tous deux de Fagnières? En un instant, mes doutes s'évanouirent,

l'espèce d'acharnement qu'on mettait à me détacher de M. d'Amblémont n'eut plus de mystère, et la haine dont on le poursuivait ne fut plus qu'une jalousie secrète et féroce... Je ne veux pas dire que je vis tout cela clairement, mais je le sentis pendant une seconde. Ce fut assez : je retirai ma main d'un geste brusque, et sans même songer que je me perdais une fois de plus : « Il suffit, mon oncle, dis-je sèchement. Que j'aie bien ou mal fait, j'ai donné mon cœur et ma foi, je ne saurais les reprendre. »

Mon oncle se leva. « Comme il vous plaira! dit-il. Mais j'oubliais que le Conseil de famille doit se réunir à deux heures pour prendre une décision à votre sujet; il faut donc que je m'y rende. Je regrette de ne pouvoir lui apporter quelque témoignage de bonne volonté de votre part, qui l'eût incliné à plus d'indulgence. »

Il était déjà près de la porte, mais il attendait encore l'effet de cette menace. Comme je ne répondais rien, il sortit enfin. Il était venu pour m'apporter la paix, et désormais c'était la guerre.

Je ne sais si je fis sur le moment cette réflexion pourtant bien claire. Les événements me pressaient, m'accablaient au point que je n'avais plus le loisir d'en tirer les conclusions. A peine mon oncle avait-il quitté la pièce que j'entendis quelqu'un frapper doucement, puis entrer. Je me retournai : c'était mon frère.

Son visage était souriant. Ah! il ne feignait point la tristesse, au moins! Il avait, je pense, répandu tout d'abord les meilleures larmes du monde; mais c'était assez donner au chagrin; il portait maintenant sur tous ses traits cette assurance heureuse de l'homme qui se sent riche, libre, et prêt à jouir de ses avantages. Un reproche me vint aux lèvres; puis je réfléchis que je n'avais point de temps à perdre. « Gaston, dis-je, tu sais dans quelle extrémité je me trouve? Tu sais que, par la volonté de mon oncle de Benauges je me vois enfermée depuis plus de trois semaines dans un couvent obscur, où je suis empêchée de voir personne, ou seulement d'écrire, et qu'on ne m'a même point laissé voir ma mère avant qu'elle meure? — Vraiment? fit-il, j'ai cru que vous ne

vouliez point venir. — On t'a fait de faux rapports, dis-je, et tu y as cru bien légèrement! La vérité est que toute mon histoire est renversée; il y a un parti fait contre moi pour me noircir et pour accabler mon mari, pour inventer qu'il a donné les mains à ma fuite, qu'il m'a contrainte de l'épouser, enfin pour l'arracher de moi et le livrer à la réprobation publique. Tout cela est abominable. Mais je n'aurais jamais fait si je voulais te dire ce que j'ai essuyé. J'ai peur qu'on ne nous surprenne; dis-moi, n'as-tu point eu de nouvelles de mon mari? — Je croyais que vous m'en donneriez, reprit-il. Je l'ai aperçu, voici trois semaines peut-être, mais depuis lors, je pense qu'il s'est mis à couvert. — Trois semaines, repris-je, dis-tu bien? et où l'as-tu vu? — A Paris, où il vous avait suivie. Il cherchait alors à vous joindre; mais il ignorait, comme nous faisions tous, où vous étiez. »

Si j'en avais eu le loisir, j'aurais aimé m'arrêter un peu sur la joie et l'inquiétude que me donnaient ces nouvelles. Mais je n'avais pas fini d'interroger mon frère. « Et ma mère, dis-je, t'a-t-elle parlé de moi? Est-il possible qu'elle fût si enflammée contre nous? — A vous dire vrai, je n'en sais rien, fit-il. Je n'aime pas toutes ces brouilleries; je fus pendant quinze jours à la terre d'un de mes amis, où nous chassâmes le canard. — Vraiment, dis-je, voilà un beau désintéressement! Et n'as-tu point songé à lui parler pour moi, ou pour ton ami? Ingrat! ajoutai-je, toi aussi tu l'as trahi! — Halte-là! fit-il. D'Amblémont est un bon garçon; je le défendrai sur ma vie. Mais puisque l'affaire a tourné si malheureusement, il n'a pas une once de crédit, il n'échappera pas à ses juges. En voulant le sauver, vous vous perdriez vous-même. — Gaston, dis-je, n'as-tu pas honte de tes paroles? Ne sais-tu pas que monsieur d'Amblémont est mon mari, que je l'aime, et que je lui ai juré fidélité jusqu'à la mort? — En ce cas, qui vous empêche d'aller le rejoindre, dit-il, maintenant que vous voilà libre? D'Amblémont est fort à l'étroit, mais vous avez désormais assez de bien pour deux. — En vérité, mon frère, dis-je, il faut qu'on vous ait étrangement bouché les yeux? Apprenez d'abord que ma mère m'a déshéritée : je n'ai plus un sou vaillant. Sachez ensuite que libre, je ne le suis point. N'a-t-on pas mis quelqu'un sur mes pas depuis hier,

partout où je vais? N'ai-je pas eu toute la peine du monde à vous entretenir en secret pendant quelques instants? Et ne va-t-on point me reconduire sous bonne escorte au couvent où l'on m'a jetée? » Mon frère ouvrit de grands yeux, et pour la première fois depuis un quart d'heure il parut comprendre ce que je disais. Puis il se pencha sur moi et m'embrassa le plus affectueusement du monde. « Est-il vrai, ma pauvre Marie-Anne? Non, non, je n'entends point que vous soyez dépouillée : je vous donnerai la moitié de ma part, j'en fais serment! Faut-il que je vous fasse un billet dès aujourd'hui? Pour le reste, s'il est vrai qu'on vous tienne enfermée, je m'assurerai de quelques amis dévoués, et nous irons vous délivrer à votre couvent, quand vous voudrez. Tudieu! ce sera une belle expédition! — Je te remercie, mon cher Gaston, dis-je, tout émue de son bon cœur. Je ne manquerai de rien, j'espère. Et quant à l'expédition que tu me proposes, attends un peu : te voilà heureux, la vie te sourit, ne te mêle point dans mes malheureuses affaires, et ne va pas chercher à ton tour le triste destin qui me poursuit. »

Il allait protester, lorsque ma tante Peiresc entra et nous interrompit. Comme je n'espérais plus être seule, je fis signe à Gaston qu'il pouvait se retirer. Il prit congé en me disant à bientôt; il avait retrouvé déjà toute son insouciance, et je ne sais si, la porte fermée, il se souvint seulement une heure de ce que je lui avais dit. C'était un cœur excellent, mais d'une légèreté incroyable; sa jeunesse et sa liberté lui menaient trop de bruit dans la tête pour qu'il pût songer longtemps à une pauvre fille malheureuse et persécutée.

Quand il fut parti, j'allai m'asseoir près de la fenêtre, devant le jardin où j'avais tant joué pendant mon enfance; et comme je ne voulais point songer à ce qu'on arrêtait pour moi dans le moment même, je me mis à rêver à ce temps lointain. Oui, lointain, je dis bien; ah! qu'il l'était déjà! Depuis trois mois, j'avais vécu toute une vie. Je voyais une petite fille courir dans ces allées, en faisant sauter son chien favori; une petite fille assez prévenue d'elle-même sans le savoir, assez fière de se sentir riche, jolie, adulée, d'avoir eu beaucoup de bonnes fées à sa naissance et de voir le monde à ses pieds : ah! c'est à peine si je la reconnaissais! Est-ce à

dire que je fusse prête à m'attendrir sur ce petit personnage-là? Oh! point du tout... La vie m'avait donné de rudes leçons, mais j'en avais tiré profit. J'avais aimé, j'avais souffert; n'est-ce point là ce qui grandit un cœur bien né? Je me voyais pauvre, et, loin de les regretter, j'étais tentée de mépriser mes richesses d'autrefois; je me voyais malheureuse, et mon bonheur passé ne me faisait plus envie... En vérité, si je ressentais une mélancolie dont je n'étais point la maîtresse devant ces parterres, ces ombrages, cette fontaine qui murmurait encore sa chanson comme aux heures de mon enfance, il n'y avait point d'amertume dans ma mélancolie. Et ma pensée comme mes regards allaient le plus volontiers vers certain degré par où j'étais descendue un soir, en robe de bal, certain bosquet de tilleuls où je m'étais promenée, où j'avais entendu les mots qui devaient décider de ma destinée... Ah! pour toutes les épreuves que j'avais essuyées, pour celles que j'attendais encore, ne devais-je pas la maudire, cette nuit fatale? Il m'était impossible; mes larmes coulaient, mais au lieu de la maudire, elles la bénissaient pour sa douceur, dont j'avais le cœur encore plein.

J'étais aussi loin qu'on peut aller dans la rêverie, lorsque je me sentis toucher à l'épaule. Je me retournai : c'était madame de Tressans. Elle se méprit sans doute sur les larmes qui baignaient mon visage, et elle me dit : « Ma pauvre enfant, vous voilà bien malheureuse, je voulais vous dire toute la compassion que j'ai pour vous. — Je vous remercie, Madame, dis-je, et me souvenant que c'était la seconde fois qu'elle semblait avoir pitié de moi, je pris sa main que je baisai d'un mouvement si vif qu'il dut la toucher. — Vous savez que j'ai toujours eu beaucoup d'amitié pour vous, Marie-Anne, dit-elle, et je m'en sens davantage encore depuis que votre mère n'est plus; il semble que je vous doive toute l'affection que j'avais pour elle. » Elle continua sur ce ton, en me parlant de ma mère avec une douceur et une convenance admirables; j'aurais dû me jeter à ses pieds pour la remercier, moi qui n'avais guère reçu jusque-là de consolations; et pourtant, l'avouerai-je, en l'écoutant, je retrouvais mes sentiments d'autrefois, une admiration mêlée d'antipathie. Voilà bien le moment de faire la délicate! direz-vous. Hé!

non, sans doute, et je m'accuse volontiers; mais qu'on veuille bien considérer un misérable état, où je me sentais entourée d'embûches, où je ne savais qui m'était ami ou ennemi, et où pourtant, réduite à désespérer de tout, humiliée et impuissante, j'étais toujours obligée de me commettre à autrui...

Ce que je savais du caractère de madame de Tressans n'était pas davantage pour me faire sortir de ma réserve. Mais je n'ai dit d'elle qu'un mot en courant; il est temps que je la fasse connaître davantage.

De beaux cheveux blancs, des yeux noirs et vifs, une pénétration singulière dans le regard; avec cela une physionomie enjouée, un air de bonté et de simplicité; point de morgue, point d'importance : vous n'eussiez jamais dit que madame de Tressans était la femme qui remuait le plus de ressorts, à la Cour et à la ville. On rencontrait dans son salon des gens de toutes conditions; il y venait parfois, à côté de grands personnages, des figures assez singulières; mais le mot d'ordre était une parfaite décence dans la tenue, jointe à la plus grande liberté dans les idées. Un de ses frères était Cardinal, l'autre avait une part dans les Fermes; un troisième une charge à la Cour; ajoutez-y des neveux sans nombre, auxquels il fallait prêter vraiment beaucoup de mérite pour répondre à la manière dont ils étaient pourvus. Mais elle n'avait pas songé seulement aux siens. Tous ses amis avaient éprouvé son pouvoir, et même des indifférents, dont la figure l'avait touchée, ou dont l'ambition l'amusait. Ainsi, après avoir largement assuré ses affaires, elle continuait, par plaisir et par jeu, à s'occuper de celles des autres.

Où veut-elle en venir? pensais-je, tandis qu'elle continuait de m'entretenir. Que prétend-elle obtenir de moi? Était-elle envoyée par mon oncle? Je le crus d'abord; peut-être s'en aperçut-elle, et que c'était la raison de ma défiance; elle s'arrangea pour me détromper. Je la vis qui s'arrêtait pour prêter l'oreille : « Excusez-moi, dit-elle, j'ai cru qu'on venait, et je ne sais si on me verrait ici d'un très bon œil... » Je vis clairement que ce *on* désignait mon oncle de Benauges. « Et qu'allez-vous faire, mon enfant, poursuivit-elle? On me dit que vous voudriez prendre le voile? Je ne saurais le croire, si jeune, et si jolie... — On vous dira beaucoup de

choses, repartis-je. Quant à moi, je vous répondrais si j'étais la maîtresse de me conduire. Mais on a disposé de moi sans me consulter, et c'est ce qu'on fait encore dans le moment même. — Je m'en suis bien doutée, reprit-elle, et je n'ai eu garde de vous attribuer les sentiments où l'on disait que vous étiez. — Ah! je vous en remercie, Madame, dis-je, car ils ne sont pas de ceux que je voudrais avouer. » Elle me regardait doucement, comme pour attirer quelque confidence; j'avais commencé de me livrer, il était trop tard pour m'arrêter; je lui fis un récit détaillé de ce qui s'était passé depuis un mois. Je voyais qu'elle n'y était pas indifférente; une sorte d'espoir commençait de me venir secrètement : n'allait-elle point s'intéresser pour moi? Elle était adroite, elle était puissante; elle avait tout le crédit qui manquait à mon mari; si je pouvais seulement gagner sur elle qu'elle témoignât au procès! Je mettais donc toute mon habileté à lui fournir les preuves qui devaient la convaincre, et aussi les arguments qui pouvaient la séduire... Quand j'eus fini, elle me dit en souriant : « Je ne crois pas, mon enfant, qu'on vous veuille tant de mal. Mais moi, je vous veux tout le bien du monde, entendez-vous, et si vous avez quelque chose à me demander, ne vous gênez point. — Madame, dis-je, la chose qui me tient le plus au cœur, c'est l'honneur de mon mari. Je vous supplie de dire qu'il s'est conduit en honnête homme, et qu'il est innocent des vilenies dont on l'accuse. » Elle me regarda comme si elle était ravie de moi. « Vous êtes un cœur d'or, Marie-Anne, et une enfant charmante. Je vous le promets, je dirai de monsieur d'Amblémont tout le bien que je pense et qui lui sera utile. Voilà qui est pour lui, mais pour vous que ferai-je? — Ah! madame, si vous pouviez obtenir de mon oncle qu'il vous laissât venir me voir au couvent où l'on va sans doute me renvoyer, je me trouverais moins abandonnée, votre amitié me réconforterait. — Cela va de soi, dit-elle, je l'aurais déjà fait si j'en eusse trouvé le loisir; mais je le trouverai, soyez-en sûre. Allons! il faut que je vous quitte : ne soyez pas désespérée, ma mignonne, et ne faites point verser de larmes à ces beaux yeux-là.... » Elle m'embrassa là-dessus; en dépit des années, elle avait encore un visage frais, un sourire jeune; joignez à cela je ne sais quelles façons si maternelles

que je ne pus m'empêcher de songer que ma mère n'en avait jamais eu de pareilles, et que je fus sur le point de me jeter dans ses bras comme une fille... Quelle femme étrange et séduisante! Mais déjà elle revenait vers moi : « Il est entendu que vous ne direz pas que vous m'avez vue, n'est-ce pas? et que vous ferez tout ce que votre oncle vous dira. Ce n'est qu'à cette condition que je puis vous aider... » Je compris qu'elle le ménageait encore, et qu'elle ne me donnait qu'un dévouement sans risques pour elle-même. J'inclinai la tête en signe d'obéissance, mais cette fois je ne pus répondre au sourire qu'elle m'adressait en me quittant.

J'aurais voulu tirer mes réflexions de ce singulier entretien. Je n'en eus pas le loisir. A peine étais-je seule que je vis entrer mon oncle et ma tante Peiresc, suivis de mon oncle de Benauges. Ils prirent tous les trois une mine fort solennelle, et ce fut mon oncle Peiresc qui parla, en roulant de gros yeux importants. « Marie-Anne, dit-il, le Conseil de famille vient de se réunir, à l'effet de vous donner un tuteur, pour remplacer votre défunte mère. J'ai été nommé à cette charge, qui m'honore, et que je remplirai avec toute l'exactitude possible. Votre oncle de Benauges a été nommé subrogé-tuteur. Nous avons examiné la grave question de l'exhérédation formulée par votre mère, et nous avons pensé ne point déroger aux volontés de celle-ci en attendant quelques mois encore avant de la faire connaître aux magistrats. Vous aurez ainsi le temps de vous consulter... » Il me regarda férocement, comme s'il voulait imprimer dans mon cerveau cette pensée profonde et cette clémence admirable. Je sentis mes épaules qui frémissaient; peut-être se haussèrent-elles un peu. Il continua : « Le Conseil a jugé aussi qu'en attendant l'événement du procès qui se déroule au Châtelet, il serait peu convenable que vous demeuriez dans cette maison; il a pensé que l'asile le plus décent pour votre situation était celui dont vous sortez et où l'on vous fera reconduire tantôt. » Il avait sans doute bien appris sa phrase, mais il l'avait mal dite, car mon oncle de Benauges prit aussitôt la parole, pour en adoucir la fâcheuse raideur. « Ma chère enfant, votre oncle vient de vous dire les décisions du Conseil dans leur sécheresse, je veux ajouter qu'elles ont été prises après un long

examen, et dans la considération la plus bienveillante de vos intérêts véritables. Si vous aviez quelque requête à présenter, nous serions toujours prêts à l'entendre. — Il suffit, mon oncle, dis-je en l'arrêtant, car ses ménagements m'irritaient encore plus que la rudesse de son compère; il suffit, je suis prête. » Et je détournai la tête pour leur montrer qu'ils s'en allassent. Ils se retirèrent. Un quart d'heure après, on venait me dire que le carrosse m'attendait. Je me levai, et je demandai à passer par l'appartement de ma mère. Dans la chambre, c'était le désordre, le silence, l'odeur fade de la mort : ah! qu'elle me parut affreusement vide! Je tombai à genoux devant le Christ, qui pendait encore au fond de l'alcôve, et je me recommandai à lui. Deux heures plus tard, j'étais rentrée dans ma prison.

PAUL RENAUDIN

(A suivre.)

PORTRAITS D'OUTRE-RHIN[1]

II

Finsterraïn-en-Thuringe, août 1922. — Comme Wiesbaden est loin! palais de marbre rose, sertis dans les pergolas violettes de glycines, thermes spacieux, fleuve de la campagne vierge roulant jusqu'au cœur de la ville, ses vagues légères de foin coupé; *Anlagen* verdoyantes, où de beaux êtres de luxe voltigent, la raquette à la main, comme des papillons, dans quelque ballet ailé de Debussy; Wiesbaden, vêtement de pourpre, visage florissant et fardé d'une Allemagne fatiguée!...

Mais, si loin aussi, Ludwigshafen, Oppeln, Frankenthal, sinistre tryptique inscrit en noir dans le ciel bleu; sombres métropoles des produits chimiques, casernes endeuillées du travail plongées dans l'éternelle nuit des fumées corrosives; bras décharnés et laborieux d'une Allemagne infatigable...

Oui, le visage, la parure, les bras de l'Allemagne au travail, au plaisir... mais son âme?

Dans le Munich-Dortmund, ce terrible express anhélant et bondé, encrassé par les poussières, incendié par la chaleur de mille kilomètres, j'ai traversé la moitié de l'Allemagne : de tristes campagnes sans fraîcheur, sans jeunesse et qui font penser à une immense cité-ouvrière, entourée de jardins ouvriers. Partout, c'est la même impression d'une ruche, frémissante et laborieuse, travaillant au hasard, dans un besoin éperdu d'activité confuse, désordonnée, mais créatrice, suivant instinctivement les rythmes héréditaires; une énorme ruche qui aurait perdu sa reine.

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er août.

Évaluer ce potentiel? l'intégrale de toutes ces activités élémentaires? des faits? des statistiques? des enquêtes? après tant d'autres? A quoi bon? le passé s'analyse, mais la vie, l'avenir, sont synthèse. Et que valent au surplus, les chiffres sans le coefficient inconnu qui seul les vivifie, leur donne leur vraie valeur, sans le gamma de l'accélération qui multiplie leur masse pour en faire une force?

C'est une chose si fugitive, que l'âme d'un peuple; il ne faut pas la chercher, elle fuirait; mais peut-être se laisser flotter, imbiber, imprégner peu à peu; parfois alors, elle jaillit, à l'improviste, dans une expression du langage, un jeu de physionomie, un chant populaire... moins encore, dans une intonation, un rire entendu dans la rue; c'est l'échappée furtive du soupirail qui nous fait plonger un instant, dans la cave d'une maison inconnue.

***

Profondes forêts de sapins bleuâtres de Thuringe qui pourraient être belles, mais trop symétriquement aménagées, trop géométriquement serties de prairies; tristes forêts trop policées, où tous les arbres, rigoureusement semblables les uns aux autres et trop bien rangés à la file, ont l'air, sous la pesante lumière d'un soleil implacable, de régiments d'arbres en plomb; routes blanches où l'on cherche au loin, par habitude de la Rhénanie, et sans les trouver, les petites fleurs bleues familières et rassurantes des uniformes de nos soldats; prairies peintes de frais, champs de blé de métal jaune, morne campagne allemande, avec son je ne sais quoi de dur et d'artificiel, de triste et d'utilitaire, de prospérité sans joie.

Et, perdu au fond de ces campagnes de Thuringe, dans un vallonnement de la forêt, entre des collines médiocres, ni basses, ni hautes, apparaît enfin le but de ce long voyage : un complexe — comme on dit ici — de bâtiments, de casernes, enfouies dans la verdure; et c'est une usine encore, la plus étonnante usine de cette Allemagne qui a tout industrialisé, tout mis en exploitation rationnelle, y compris la souffrance humaine et la maladie, qui « taylorise » la thérapeutique, et produit la guérison « en série », une usine à santé! Voyez

plutôt quelle publicité! *Naturheilanstalt Finsterraïn im Thuringer-Walde*, établissement de cure naturelle, avec ses indications quasi universelles, embrassant, en somme, à peu près toutes les manifestations de la morbidité humaine; contre-indication, aucune. Séjour pour nerveux, et « ayant besoin de repos » et « reconvalescents » et *nachkur* ou *after cure* de Nauheim et Kissingen; air riche en ozone et balsamique; bains d'air, de soleil, de pluie, de rosée, de boue et de fange; psycho-analyse d'après Freud et interprétation des rêves ou thérapie onirique; production artificielle de soleil des altitudes et diathermie; hypnose mitigée d'après Binswanger; alimentation carnée, végétarienne, mixte, naturelle, suralimentation et cure de famine de Schroth; honoraires médicaux suivant l'emploi du médecin; les propos relatifs à la santé sont prohibés; tuberculoses et psychoses avérées sont exclues; il est mangé abondamment et bien; soins dévoués; la pension se paie par quinzaine et d'avance...

***

Ce soir, on a dîné sans lumière, entre chien et loup. Les jours sont longs en juin; mais la muraille de la forêt, dressée très dense, impénétrable à deux mètres des fenêtres, intercepte les lueurs du couchant; triste forêt sans oiseaux, d'où émanent des souffles froids, et dont le mystère trop proche, attriste encore cette grande salle à manger glaciale et vitrée où préside un énorme portrait en pied, plus grand que nature, de l'empereur déchu; au-dessus de la cheminée, s'accroche une photographie d'Hindenburg, encadrée de cartes postales autographes du vieux maréchal qui vint se reposer ici; à peine s'est-on assis, en silence, après échange de quelques *Mahlzeit!* sans cordialité, que les servantes, actives, dures, provocantes, se sont mises à évoluer militairement au coup de timbre du vieux maître d'hôtel; elles servent âprement, haineusement presque et veillent strictement à l'exécution des consignes; c'est ainsi, qu'une vieille dame, ayant montré d'un geste frileux la fenêtre grande ouverte, en gémissant un plaintif : *Es zieht*[1], la servante-major, l'*Ober-Kellnerin*,

1. Il y a un courant d'air!

aussitôt, réplique, du tac au tac, en criant d'une voix âpre et presque haineuse : *In Finsterraïn, zicht es nicht!* [1].

Les plats circulent lentement, méthodiquement, jusqu'à complet épuisement du contenu : *Lieber den Magen verrenkt, als dem Wirth ein Bissen geschenkt* [2], dit un vieil adage allemand...

Seulement, dans le menu à la fois maigre et compliqué de cet établissement « naturiste », j'observe que rien n'est simplement naturel; tout est « ersatz », depuis le potage aux pois cassés, manifestement extrait de Maggi-Rollen, jusqu'aux entremets à la fade gélatine de crème instantanée en passant par le saumon en boîtes canadiennes, rebaptisé Rhein-Lachs [3] et, le lait frais émoulu du fer-blanc de Nestlé; seules sincères, les pommes de terre nature, les *Salzkartoffeln*, ont survécu aux vicissitudes économiques...

Les yeux se font peu à peu à cette pénombre mélancolique.

Il y a là un professeur grisonnant, à barbe hirsute, aux traits rudes, mal rabotés d'intellectuel très primaire; par mégarde ou simple *gemütlichkeit* germanique, ce vieil homme a cru devoir adresser quelques paroles au nouvel arrivé; et voici qu'avisé, soudain — son voisin vient de lui glisser deux mots à l'oreille, — qu'il est en conversation avec un Français, il s'interrompt brusquement sur une syllabe d'un mot inachevé, fixe les yeux sur un point distant de la salle et se mure dans un mutisme noir et menaçant, irrité contre tout le monde, contre lui-même; tout le long du repas, on aperçoit dans la pénombre ces mâchoires qui vont et viennent, broyant et claquant et découvrant des dents acérées, dans un profil fuyant, éclairé par des yeux durs et sagaces de loup; un peu plus loin, un couple venu de Kattowitz, pour fuir la « terreur de l'Entente » : deux géants énormes, adipeux, presque difformes, mais d'une robustesse, d'une violente vitalité animale qui déconcerte et qui menace;... l'homme, un magnat, paraît-il, de la métallurgie silésienne,

1. Il n'y a pas de courants d'air à Finsterrain!
2. Mieux vaut se démolir l'estomac, que de faire cadeau à l'hôte, d'une bouchée.
3. Saumon frais du Rhin.

vêtu avec l'élégance un peu prétentieuse du *besserer Herr*[1], comme disent ici les « gens du commun », engloutit, d'un appétit gargantuesque et coup sur coup, d'énormes portions de nourriture, massées avec le couteau sur la fourchette empoignée à pleine main comme une dague; elle, la femme, fumant à la russe, entre chaque plat, roule et allume sa cigarette, avec une affectation de désinvolture et d'allures hommasses; voici quelques Israélites de Francfort, blafards, gras et poreux, au visage mou, modelé dans du cold-cream, à la lippe désabusée; et ceux-là, pourtant, renchériront sur le nationalisme; pour l'instant, ils se détournent avec aversion de cet humble coreligionnaire, ce petit « Iévréi » de Kharkoff, au poil roux, aux yeux presque rouges de lapin blanc, tout récemment émancipé de la tutelle du petit père Ilitch, et la face encore ravagée de tics nerveux, effrayés, qui secouent les membres de gestes vifs et sautillants d'écureuil; aussi a-t-on placé cette loque humaine, sous la particulière protection de l'infirmière « Schwester-Yohanna », imposante valkyrie drapée et casquée de blanc, dont le noble profil, hélas, et les beaux yeux verts, intelligents et miséricordieux sont amèrement démentis par le pli orgueilleux et cruel de la petite bouche ombrée d'une moustache blonde; pendant la guerre, Schwester Yohanna a soigné des blessés français... pauvres blessés aux mains de cette Hedda-Gabler du service sanitaire!

Enfin, là-bas, au bas bout de la table, silencieux, modeste, effleurant à peine les mets d'un geste distant, immatériel, un homme, jeune encore, seule figure attirante et douce de toute cette assemblée; un pur intellectuel, celui-là, un artiste peut-être, au visage désespérément pâle, aux cheveux déjà rares et trop fins, voltigeant sur un front trop haut, et si frêle, comme blotti près de sa mère qui le couve avec une sollicitude si touchante. Quelques minutes avant le dîner, Obermann, — pourquoi évoque-t-il irrésistiblement le triste héros de Senancour? — Obermann s'est assis au piano, s'est recueilli un instant; et c'est de son âme plutôt que de ses doigts, des ombres de doigts effilés et presque immatériels, qu'ont ruisselé les poignantes extases de la

1. Littéralement, un meilleur monsieur.

mort d'Yseult, dans la belle transcription de Liszt; hier, tandis qu'il circulait à pas lents, dans le parc, portant sous le bras un gros livre intitulé « Buddah », une rencontre, dans un sentier étroit, nous a presque heurtés l'un à l'autre, provoquant un pardon réciproque, un salut; ses yeux ont pris alors une expression douce, rêveuse, distante, et ses lèvres ont esquissé l'ombre d'un vague sourire énigmatique et triste qui semblait dire : « ennemis?... puisqu'il le faut... Mais le faut-il vraiment?... »

***

Le lendemain à la *Hauptmahlzeit* [1] servie à une heure et demie, le tout-puissant « soviet » des médecins-directeurs a daigné paraître et présider le repas : le docteur en chef, — toute l'Allemagne savante s'incline devant la maîtrise du Professeur Vogt-Betz, l'illustre psychiâtre, disciple du génial Freud, — est un petit homme au visage brun et tavelé, au profil de rongeur, aux yeux ternes et noirs, qui, parfois, quand ils s'animent, jettent d'admirables étincelles, charbons dont quelques facettes seraient de diamant noir; parole prodigieusement facile, abondante, qui n'a guère cessé de retentir, presque seule, dans un religieux silence.

A l'autre bout de la table, parlant peu, mettant les bouchées doubles, l'*Assistent-Arzt*, Kurt Traugott, récemment diplômé, fort gaillard, musclé, taciturne, affilié à diverses sociétés... sportives.

Le premier? cette individualité respectable et rare : un Allemand profondément libéral, sincèrement pacifique, animé de la plus large, de la plus pénétrante — du moins, il la croit telle — sympathie pour notre pays; quelques mots d'accueil, en excellent français, d'une bonne grâce charmante, aisée, que confirmeront plus tard les entretiens d'une émotion trop vibrante pour être feinte...

Mais l'autre, son second, Saxon, nationaliste, réactionnaire, se retranche, la présentation faite, dans un mutisme obstiné, scellé d'un mot amer, qui, tout de suite, marque les positions. C'est ma faute. N'ai-je pas, inconsidérément,

1. Le repas principal.

refusé l'une des traditionnelles « Zwischen-Mahlzeiten », ou goûters, de dix heures et quatre heures, en alléguant que nous n'avions pas coutume, en France, de manger si souvent? Incongruité française, *undeutsche Taktlosigkeit*[1] que châtie aussitôt la sèche réplique jetée dans un ricanement offensé: *Der Herr meint wir haben Barbaren Magen*[2]!

***

Enfin, ce soir, après dîner, dans la salle de lecture aux murs nus de caserne, ornés d'injonctions en style de caporal, *Zeitungen Liegen lassen*[3]! on a causé; on a parlé de tout, effleuré sans beaucoup insister, les sujets brûlants, les « exigences inouïes » de l'Entente, les profits fabuleux de tel ou tel *Schieber*[4]; on a même évoqué la guerre, ou plutôt, comme l'appelle obstinément Obermann, sans jamais prononcer le mot *Krieg*, et en baissant les yeux avec une sorte de tristesse rêveuse, délicate, presque pudique, *die allgemeine psychose*, la psychose universelle... Certes, pareilles expansions n'ont pas été d'abord sans quelques vagues murmures, sans réticences et réflexions échangées à mi-voix : « En somme, ils ont bien des villes d'eaux, en France, des maisons de repos?... pourquoi venir si loin? » Mais, nous ne sommes pas ici, comme à Wiesbaden ou à Berlin, dans un milieu social bien défini et classifié, strictement soumis aux préjugés admis et aux directives du jour; une colonie « naturiste », ce fut, de tous temps, et c'est encore une terre de liberté, de liberté très grande, une sorte de paysage confus et large, impossible à forcer dans les cadres sociaux; petit monde exclusif et fervent, rétrograde et libertaire, anarchisant et panthéiste, et retrouvé tel, exactement, qu'il était, il y a vingt ans.

Non, rien n'a changé : cette haine amère et profonde du monde moderne, dans son principe et ses conséquences, culture scientifique, progrès industriel-capitaliste, régnuscule de

1. Manque de tact non-allemand.
2. Ce monsieur veut dire que nous autres, Allemands, avons des estomacs de barbares!
3. Laisser les journaux à leur place!
4. Profiteur.

l'ingénieur, qui, depuis cent ans, ont lancé l'humanité sur une route fausse et dangereuse... Et quel argument que l'état catastrophique du monde depuis 1914!... et encore, cette conviction ardente et presque fanatique, qu'un temps viendra où l'homme, las de sa vaine escalade vers les sommets de la connaissance, qui ne fait qu'aggraver sa misère, reviendra par une régression voulue aux forêts tutélaires de l'instinct; et cette foi simpliste dans la vie, la vraie vie, qui n'est pas vivre en surface un grand nombre de besoins factices et superficiels, mais vivre en profondeur quelques besoins intenses et essentiels, parce qu'issus du substratum profond de l'être instinctif. Pour qui se borne à observer ces individualités disparates et représentatives de toutes les catégories sociales de l'Allemagne, mais plongées dans une ambiance, qui les rend, pour ainsi dire, plus perméables, pour qui prête l'oreille à ce qu'ils disent... et aussi à ce qu'ils ne disent pas, à ce que nie une inflexion de voix fausse, à ce qu'affirme un rire moqueur en apparence, à ce que souligne un soupir, un clin d'œil, un silence; pour qui se garde d'interroger et de discuter, une impression massive, une conclusion, peu à peu, se dégage irrésistible; le complexe et le momentané des faits, des chiffres, du passé récent, disparaissent pour ne laisser subsister que l'élémentaire et le durable; on finit par s'imbiber de ce qui, par delà les aspects actuels et superficiels du germanisme, la force, le matérialisme, l'impérialisme déçu, la haine, émane de la structure permanente de l'âme allemande.

Idéaliste? non, l'Allemand n'est pas idéaliste; du moins, il ne l'est pas, au sens fruste du mot; il n'est pas idéaliste comme on l'est, dans les sociétés primitives de l'Islam ou du monde slave, où l'on meurt encore pour une idée, et sans étonnement, et sans croire faire un sacrifice...

Matérialiste, alors? encore bien moins. Rien, en tous cas, du matérialisme foncier d'un paysan de Beauce ou d'un petit rentier parisien. Alors, faut-il risquer le mot? Si singulier soit-il qu'un pauvre vocable emprunté au jargon des littératures, puisse seul, dépassant son origine scolastique, plonger jusqu'aux racines souterraines de la psychologie, y déterrer la souche-mère; qu'il puisse, seul et valablement, qualifier

ce qui crée entre les types humains, des antinomies plus profondes que les divergences ethniques d'Aryen à Mongol, des différences de tempérament, presque de sexe?... L'Allemagne est romantique.

Deux pôles d'humanité. Conservation ou destruction, continuation ou rénovation. Ici, à la droite du Juge, l'homme dont la vie est ordre, tradition, famille, instinct social, adhésion complète au cadre et aux lois de la collectivité, à toutes les directives issues de l'idée d'ordre; l'homme dont les tendances intellectuelles et les goûts artistiques font prédominer, eux aussi, le défini, le précis, l'ordonné, c'est-à-dire les lettres, l'architecture, la peinture, et se retranchent par contre, dans une incompréhension fondamentale de la nature, et de la musique, qui sont désordre, complexité, anarchie... voilà l'homme classique!

Mais là-bas, aux antipodes, dans les brumes du devenir, se dresse l'individualiste, le novateur, le prophète, l'anarchisant, l'éternel protestataire, le romantique, enfin! Pour lui, sentir est supérieur, incomparablement, à raisonner; la vie est émotion; les aliments de la vie s'apprécient suivant leur teneur en émotion; les aliments vivants et naturels les plus substantiels sont la nature, l'amour, la guerre et, parmi les arts, aliments artificiels de remplacement, valeurs d'*ersatz*, le seul qui restitue la vie en émotion : la musique.

Lorsqu'un Thomas Mann oppose à nos conceptions juridiques et raisonneuses de la vie, de la guerre, de la politique, la conception tragique de l'Allemand... romantisme! Lorsqu'il élève, devant notre civilisation verbale et l'ordre latin, l'éternelle protestation du Germain, qui, ne nous comprenant pas lui-même, à son tour, s'attriste, s'indigne, s'irrite d'être incompris de nous... la cause de cet antagonisme?... leur romantisme!

Et quand le Kronprinz, et toute l'Allemagne avec lui, s'écrie, — le mot, d'ailleurs, a été mal traduit : « guerre jeune et joyeuse! »... encore une fois, romantisme!

Toutes les complexités, ce tempérament les embrasse; tous les contraires, il les concilie :

Dur? évidemment, l'Allemand est dur, parce qu'égocentrique ou du moins foncièrement individualiste, comme tous

les romantiques... mais, en même temps, rêveur et tendre, et doux... Et pourquoi pas?

Individualiste? mais, son sens inné de la discipline sociale? sa soumission passionnée aux intérêts et aux lois de la collectivité? Sans doute, puisque tout cela et cela seul, peut lui assurer, dans le cadre d'un état parfaitement organisé, la liberté de la vie matérielle, et, plus encore, la liberté intellectuelle, une liberté intellectuelle sans bornes et que, — il faut bien le dire, — nous ne soupçonnons guère en France[1]; puisqu'une collectivité prospère et forte peut, seule, garantir sûrement l'épanouissement complet de son individualité.

Soit? mais le réalisme de cette volonté de puissance qui contient en elle toute l'évolution de l'Allemagne moderne? Ne faut-il pas être fort et riche et bien nourri pour ressentir intensément et profondément? Mais l'antiromantisme des usines, des laides fourmilières industrielles? le matérialisme implacable qui en émane?... Ne faut-il pas, chez le plus cérébral des hommes, tenir compte des exigences d'une laide machine et de basses fonctions qui veulent être satisfaites pour préserver cette spiritualité même?

Si l'Allemand est collectiviste, n'est-ce pas, précisément, pour mieux préserver son individualité; matérialiste, pour garantir sa liberté spirituelle; réaliste, pour réaliser son rêve; classique, pour assurer son romantisme?...

Ce soir, j'ai repris le livre qui contient dans leur belle langue sonore, dure, chevauchante, un peu folle, les poèmes les plus denses de pensée, les plus intenses d'émotion, les plus riches d'images, les plus forts de verbe, les plus beaux chants peut-être, envolés de lèvres humaines, le « Nachtlied », le « Tanzlied »; ceux qu'on lit, pour ainsi dire, seul à seul, les yeux dans les yeux du poète, pauvres yeux souffrants si troubles, si lumineux, de l'homme aux cheveux trop fins voletant sur le front trop haut, le grand Silencieux, le grand Solitaire... « Solitude de ceux qui éclairent, silence de ceux qui donnent... »

Ce qui a conquis l'Allemagne à Nietzsche, ce n'est pas la

1. Cette liberté n'avait pas été abolie en Allemagne par l'état de guerre; un procès de tendance y eût été difficile.

volonté de puissance, ni la morale du surhomme, ni l'anti-chrétien,... c'est son romantisme.

***

« Croyez-vous que nos deux nations puissent se réconcilier? »

Instantanément, et, comme s'il n'attendait, depuis une semaine, que cette invite, pour débiter tout d'un trait, un discours appris par cœur, le professeur se met à parler, parler, avec une volubilité intarissable; ses yeux noirs de diamant charbonneux scintillent d'intelligence derrière les lunettes et son visage médiocre se transfigure d'émotion :

« Je le crois. Il en est temps encore. Bientôt, il sera trop tard. Quelque chose doit changer dans nos relations. Quelqu'un doit changer : vous. Pourquoi? nous sommes épuisés, mais sains. Mais vous devez guérir, car vous êtes malades. Depuis la fin de la guerre, les Français ont parlé, pensé, agi, vécu, en état de psychonévrose, créée par une idée fixe, une obsession... oh! nous autres, psychiâtres, nous avons la pratique de cas analogues, depuis la guerre surtout; la guerre a été pour nous un champ d'observations cliniques d'une ampleur et d'une portée incalculables; elle a illustré pour nous, ce qui se passe journellement dans la nature, depuis l'origine du monde... Je voudrais vous expliquer cela : un animal assez faible, rencontrant inopinément un animal plus gros, plus fort et dangereux, fuira de toutes ses forces; un second, plus faible, n'aura même pas l'énergie de fuir et restera fasciné, sur place, en proie à des réflexes convulsifs; mais un troisième, très faible, tombe du coup en catalepsie, raide comme un cadavre; l'ennemi approche, flaire, constate la mort, se détourne, continue son chemin; il n'y a pas là simulation consciente, notez bien; mais réaction inconsciente de la nature, qui, avec sa sûreté prodigieuse, a trouvé et réalise d'emblée le meilleur moyen de défense dans la lutte pour la vie... Or, il en va de même, exactement, pour les hommes : un soldat de l'arrière est désigné pour aller au front; soudain, voici mon homme qui tombe en état d'idiotisme infantile, me pose des questions imbéciles, tripote ma montre en riant et bavant, et criant tic-tac... Simulation? Non pas. Nous avons des

moyens simples et sûrs pour la déceler. Réaction sublime, sorcellerie prodigieuse de l'être inconscient qui parvient à s'escamoter lui-même, afin de s'évader du monde extérieur, du monde des êtres conscients et agissants, pour y fuir un danger urgent, auquel il est impossible de se soustraire autrement; ce que mon maître Freud appelle : *Die Flucht in die Krankheit*, la fuite dans la maladie... Hé bien? je vois... vous n'y êtes pas, nous avons perdu notre point de départ?... non pas perdu. Les nations, elles-mêmes, réagissent comme les individus, les animaux, les organismes. La France est depuis la guerre sous l'emprise d'une obsession : la peur. Elle a peur de nous, de notre haine, de notre force, de notre soif de revanche; il en résulte chez elle un curieux état pathologique... cataleptique? non, la France n'est tout de même pas assez faible pour cela; elle en reste à l'état intermédiaire, à l'état second; fascinée par notre masse, elle projette ses membres en mouvements contradictoires, impulsifs, qui sèment autour d'elle le trouble et le désordre... Cet état morbide pourrait d'ailleurs s'atténuer avec le temps, s'il n'intervenait pas ici un autre phénomène; c'est encore une loi bien connue de la psychiâtrie; l'homme fort sait se préserver du danger réel qu'il a des raisons sérieuses de redouter; le faible, le nerveux crée le danger imaginaire qu'il redoute et finit par rendre réel ce danger virtuel. Ainsi, la peur du choléra crée chez le poltron un état de réceptivité propre à l'infection bacillaire; le nerveux qui craint de ne pas dormir ou la migraine, obtient aussitôt insomnie, mal de tête; le coureur de bicyclette novice va se jeter sur l'obstacle qu'il cherche éperdument à éviter... Prenez-y garde; vous autres, Français, vous êtes en train de créer le danger dont vous avez peur; il n'y avait, chez nous, au lendemain de la guerre, aucun désir de revanche, aucune haine; rien qu'une immense lassitude des souffrances endurées par nous et par les autres, un immense désir de pitié, de réconciliation, de fraternité. Hé bien, déjà vous avez réussi à éteindre chez beaucoup d'entre nous, ce grand souffle chaud d'humanité, à réincarner en eux la haine et l'esprit de revanche; un exemple, un seul; en créant une Alsace-Lorraine silésienne, dans le désir passionné de vous prémunir contre l'agression d'une Allemagne ainsi affaiblie, vous augmentez

dans des proportions énormes les chances de cette agression... Et alors?...

» Je ne suis pas militaire; j'ignore la technique et les moyens d'une guerre future; je les ignore et les exècre; mais je sais une chose : le jour où la haine aura mûri chez nous et porté ses fruits, vous aurez beau vous entourer d'un réseau de nationalités subalternes, multiplier chez nous les commissions de contrôle, de surveillance, de désarmement, prescrire la destruction des canons et des mitrailleuses, tout cela sera vain. Michel Allemand fera craquer d'un coup d'épaules la ceinture polonaise et la camisole tchéco-slovaque; le peuple allemand trouvera, dans son génie national, comme il l'a toujours trouvé, le moyen de se libérer et de réaliser irrésistiblement sa destinée... Car, ceci encore : le miracle de la Marne, — un bien beau cas de « suggestion en masse » et d'hystérie collective paroxystique, — le miracle de la Marne ne s'accomplira pas une deuxième fois...[1] »

***

La petite gare de raccordement est presque vide. Dans quelques minutes, le train déjà signalé, emportera Schlieben, ses courtes vacances terminées, vers la fournaise de Leipzig et l'âpre combat si vaillamment accepté.

Mais en ce moment, la valise de « semble-cuir » à la main, l'écrin de sa machine à écrire sous le bras, Schlieben écoute de tout son être, de ses oreilles que l'attention fait frémir légèrement, de ses yeux allemands qui brillent d'enthousiasme, de son nez russe tout froncé de chagrin et de sa bouche française qui sourit un peu tristement :

« C'est l'évidence même — fait-il enfin, — Vogt-Betz a bien vu, non sans un soupçon de déformation professionnelle, je vous le concède. La France, au lendemain de l'armistice, chancelait, ivre de douleur, ivre de fatigue, ivre d'orgueil; elle s'est projetée au hasard en gestes impulsifs et contradictoires : exiger, sans une seconde de réflexion, le retrait

1. Ici, comme précédemment, je n'ai pas cru devoir reproduire ma réplique, que tout Français devinera aisément. Mais j'ai jugé utile de rapporter les paroles de mon interlocuteur, capables de nous renseigner sur l'état d'esprit allemand.

immédiat des troupes allemandes de l'Esthonie et de l'Ukraine et livrer du même coup ces deux malheureuses contrées au fer et au feu des bolchevistes!... Oui, je sais, je suis Ukrainien, je plaide ma propre cause, passons; mais ceci : prendre dans vos bras, un cadavre, la Pologne, l'éternel cadavre dont la décomposition empoisonne l'Europe et, comme l'albatros de Gordon Pym, remuer les bras de ce cadavre... Neutraliser par la violence et le chantage, l'intervention allemande qui, seule, pouvait, pourrait encore, libérer 130 millions d'hommes en proie à un martyre intolérable, guérir cet autre chancre rongeur qu'est la Russie;... ce sont là des erreurs inexpiables... Maintenant, il faut le reconnaître, vous n'étiez pas en état de réfléchir, ni de prévoir.

» La France était comme un homme qui va tomber et qui jette les bras au hasard pour se raccrocher; et, comme c'est un homme très fort, il a, dans ses réflexes convulsifs, assommé la moitié de l'Europe et jeté le désordre dans l'autre... Oui, Vogt-Betz a bien vu, en somme, mais il n'a pas tout vu; ce qui fera notre revanche, si vous ne revenez pas à la raison, ce ne sont pas des inventions nouvelles, des gaz prodigieux, des aéroplanes géants... des rayons ultra-z, c'est quelque chose de bien plus simple : l'Allemagne a eu, elle aussi, au lendemain de la guerre, sa crise de conscience professionnelle; chemins de fer, postes, police, services publics, grand et petit commerce, c'était partout le gabegie, le mercantilisme, le je-m'en-fichisme... Mais, je puis vous le dire, cette crise est passée; le fonctionnaire allemand a retrouvé son honnêteté native, sa foi profonde et grave en sa tâche... Pouvez-vous en dire autant? Et si demain — ou dans cinq ans — ou demain, après tout, à bout de patience, nous déclarions la guerre, êtes-vous bien sûr que votre armée accueillerait la nouvelle, comme la nôtre l'accueillera, avec une explosion d'enthousiasme?... que vos paysans arrachés à leur terre obéiront à l'ordre de mobilisation? que cet ordre ne déclanchera pas automatiquement la révolution?

» Ah! je comprends bien, allez, les inquiétudes, les tourments de nos amis Français — car nous serons amis — mais rien de durable ne se fonde sur la violence. Et qui veut la paix, doit avoir, d'abord, et lui-même, l'esprit de paix. »

***

Le train, délabré, sale et ponctuel, comme tous les trains allemands, s'est ébranlé à la minute dite et la petite gare est redevenue silencieuse.

Près de ses bâtiments, une palissade vermoulue sert d'enceinte à un petit atelier de réparations où s'entassent quelques wagons hors d'usage, sans roues et lavés par les pluies, sur lesquels on distingue encore de grossiers dessins à la craie et des inscriptions de soldats à demi effacées; poignantes ébauches qui vous remuent jusqu'au fond du cœur, tant elles ressuscitent avec une intensité encore frémissante, la splendeur tragique d'août 1914, leurs espoirs surhumains, nos angoisses, et les brumes qui se dissipent au soleil de septembre... dans la jeune poussière dorée de la Marne...

Ici, une écriture maladroite avait griffonné l'inscription banale et ressassée : *Hier werden noch immer Kriegserklärungen angenommen!* [1]. Mais là, une main plus experte a calligraphié ces versets cadencés et assonancés comme un pas de route : *Jeden Tritt ein Britt! Jeden Schuss, ein Russ! Jeden Stoss, ein Franzos!* [2].

En me voyant épeler ces mots, un employé manchot, assez jeune encore, s'approche, sourit d'un air un peu contraint :

« Cela ne devrait pas être;... les espions de l'Entente pourraient y trouver à redire; mais nos ouvriers n'ont pas voulu les effacer; et puis, moi aussi, que voulez-vous,... j'ai fait avec... »

« Blessé? — Oui, trois fois. — Pourquoi ne portez-vous pas votre croix de fer? »

La face de l'homme rougit violemment; ses bons yeux débonnaires durcissent, deviennent de ce bleu métallique, enflammé, propre aux yeux allemands en colère : « Porter l'insigne de la honte et de la défaite? Jamais! mais... », son poing se tend vers l'ouest, — « quand nous aurons réglé leur compte à ces c...-là, alors, oui, je la porterai!... »

1. « Ici, l'on accepte toujours de nouvelles déclarations de guerre! »
2. « Chaque pas un Anglais par terre, chaque coup de fusil un Russe, chaque poussée un Français! »

***

Le même jour, du haut de la colline.

Il est tard; mais le soleil semble, ce soir, toujours aussi haut, aussi chaud; et sa lumière incandescente ne faiblit pas. Il y a longtemps qu'on hait l'éternel soleil de cet éternel été, ce brasier rouge qui rayonne une intolérable chaleur de poêle dans une chambre surchauffée, et semble s'attarder et rôder indéfiniment à l'horizon, sans se décider à partir, et jusqu'au dernier moment, s'acharne à vous aveugler de son éclat, à vous assourdir de son bourdonnement silencieux...

Au loin, par delà les forêts d'arbres de plomb et les champs de métal jauni, derrière l'horizon, où flotte une buée de chaleur tremblotante, les grandes cheminées des usines de Dornbluth, fument inlassablement. On n'entend rien... C'est étrange, dans ce pays si cultivé, si peuplé, dit-on, pas un son. Et cela est irritant aussi... Seulement, dans ce morne silence, on entend parfois, quand le vent porte, retentir un bruit sourd de machines et de marteaux-pilons, qui semble venir d'on ne sait quelles forges souterraines;... et les chaudes bouffées du vent d'Est semblent parfois imprégnées — sans doute, n'est-ce qu'une illusion, Dornbluth est si loin, — d'une étrange odeur qui n'est pas inconnue... l'odeur d'une forêt d'Argonne où pleuvent des obus silencieux...

Comme on est loin ici, et dépaysé : la torpeur ardente et l'étrangeté de l'été africain sur les sapins du Nord, dans ce pays désert et surpeuplé; ce silence embrasé où l'on entend sourdement se forger l'avenir... Loin dans l'espace et dans le temps; loin de France; loin d'autrefois, loin de tout... Recul du temps; recul des événements qui double celui du temps et fait d'un homme de quarante ans un vieillard; recul de l'espace qui étire vers l'infini celui du temps... De tous ces reculs multipliés l'un par l'autre et qui font de ce passé si proche, l'avant-guerre, un autre âge déjà pétrifié dans l'histoire, de cet éloignement formidable, le point de vue détaché de Sirius devient possible; de ces hauteurs, on aperçoit maintenant l'âge d'avant la guerre, comme une plaine immense et vide, un désert de sable, où, la poussière de la course retombée, on n'aperçoit plus rien; plus rien que

deux sillons énormes et muets, tracés dans l'arène, par les roues du char du monde, virant vers la catastrophe...

Il est tard à présent. Le soleil a disparu enfin, mais la fraîcheur du soir n'est pas venue, et, dans la campagne morte, traînent encore des bouffées de chaleur obscure, comme celles d'un four éteint... pas un chant d'oiseau... la terre silencieuse semble accablée par la fièvre du jour; la pénombre même du crépuscule, coule pesante sur les choses et rampe lentement comme une lave grisâtre, le long des sapins de plomb; au loin, on aperçoit encore confusément les fumées de Dornbluth qui montent inlassablement dans le ciel... Mais au sud, derrière l'étendue sans bornes des forêts de Thuringe, de grands éclairs silencieux et livides, passent sans relâche, l'un succédant à l'autre dans le ciel noir... Et la terre anxieuse et opprimée, semble se recueillir dans l'attente de l'orage qui viendra peut-être... Le monde entier semble, jusque dans son sommeil, rêver le souvenir terrifié de l'orage passé, ou l'attente anxieuse de l'orage qui reviendra peut-être. Car, sur cette cime aiguë de l'heure présente, émergeant de la forêt innombrable des jours échus, là-bas, sur cette roche cernée de toutes parts par les sapins noirs, rien n'a changé encore, de ce qui fut toujours : une guerrière meurtrie et outragée, épuisée par sa défense surhumaine; une guerrière vaillante et tendre,..... mon cher, mon grand, mon doux pays!... frémissante, mais résolue, elle écoute, elle attend, elle redoute, elle espère, debout toujours et la main crispée sur la garde de son épée victorieuse...

Et près d'elle, dans l'ombre de la forêt, l'épiant de ses yeux hagards, se penche, immobile, silencieux, un homme noir, au visage exsangue, marbré de sang et de sueur, pantelant dans son armure souillée et bosselée de coups, haletant encore de la lutte et prêt pourtant à reprendre l'assaut, et debout, lui aussi, près de son heaume à terre et des tronçons de son glaive brisé... un homme noir profilé sur un ciel plein d'éclairs.

ALBERT TOUCHARD

L'ARCHITECTURE DES ATOMES

Les esprits scientifiques se divisent en deux catégories : les uns se tiennent pour satisfaits lorsque la connaissance des faits et des lois les a amenés à écrire les équations qui les représentent. Mais d'autres exigent davantage; comprendre, pour eux, c'est voir, c'est tout au moins imaginer un mécanisme qui puisse servir de modèle. Nulle part ce besoin de matérialisation ne s'est montré plus opiniâtre, et plus fécond, que dans l'étude du monde infiniment petit des atomes. M. Jean Perrin s'est amusé un jour à montrer qu'on pouvait ramener toutes les réalités de la théorie atomique à douze équations, parfaitement indépendantes de toute hypothèse, et où le nom d'atome ne serait même pas prononcé; mais il ne l'a fait que pour montrer combien stérile serait cette apparente rigueur : « Ce ne serait pas, disait-il, arracher un tuteur devenu inutile à une plante vivace, ce serait couper les racines qui la nourrissent et qui la font croître. »

Cette affirmation s'est vérifiée par d'innombables preuves; ceux qui ont avancé dans la connaissance des propriétés intimes de la matière, ce sont les imaginatifs, dont l'esprit, fonctionnant à la manière d'un microscope grossissant des millions de fois, agrandit les atomes autant qu'il est nécessaire pour en voir les détails : c'est d'abord, en Angleterre, la glorieuse phalange de Cambridge dont Sir J.-J. Thomson et Sir E. Rutherford dirigent les travaux; c'est, au Danemark, N. Bohr, professeur à l'Université de Copenhague; c'est, en France, M. Jean Perrin, professeur à la Sorbonne. Qu'on

n'aille pas croire, cependant, que cette imagination créatrice dédaigne les mathématiques; jamais, au contraire, il n'en a été fait plus grand usage, car l'astronomie de l'infiniment petit ne s'est construite qu'à force de calculs aussi compliqués que ceux qui représentent les mouvements des astres et leurs perturbations. Je m'excuse, à cette occasion, d'avoir emprunté à la langue courante, pour en faire le titre de cet article, une expression surannée : on parlait autrefois d'architecture moléculaire parce qu'on y considérait la matière comme un édifice dont les atomes étaient les moellons, mais cette comparaison « statique » est largement dépassée aujourd'hui, et c'est à l'astronomie, à la théorie des atmosphères que nous sommes contraints d'emprunter nos comparaisons; car plus on s'enfonce dans l'intimité de la matière, mieux on constate que le mouvement est la loi et que le repos, l'inertie ne sont que des apparences. Mais n'est-ce pas aussi une apparence que la dualité de la matière et de l'énergie? N'en sommes-nous pas à nous demander, avec Einstein, si ces deux entités ne se fondent pas en une seule, la matière n'étant que de l'énergie condensée ou « potentielle » et l'énergie que de la matière au dernier stade de la volatilisation?

***

La doctrine atomique, devenue certitude scientifique, nous avait appris l'existence de ces grains élémentaires de matière qu'elle appelait des atomes pour en affirmer l'indivisibilité; elle sait compter ces éléments, et aussi les mesurer, en dépit de leur petitesse, puisque leur diamètre est compris entre 1 et 5 dix-millionièmes de millimètre. Mais l'atome était resté indivisible jusqu'au jour où l'électron fut trouvé. Cette découverte, qui a mis dix ans à se consolider, de 1896 à 1905, nous révélait un constituant universel, présent dans l'atome de fer ou de cuivre aussi bien que dans celui d'azote ou d'hydrogène; ce constituant se présentait sous forme de grains, des milliers de fois plus légers que le plus léger atome, dématérialisés pour ainsi dire, mais portant chacun une charge constante d'électricité négative. Puisque l'électron entrait dans la constitution de l'atome, il fallait bien qu'une charge

positive compensatrice vînt rétablir la neutralité électrique; au support matériel de cette charge positive, on donna le nom de « noyau », et on crut reconnaître la trajection de ces noyaux, isolés du reste de l'atome, dans les « rayons-canaux » découverts par Goldstein; plus sûrement encore on les rencontre dans l'émission du radium et de ses congénères.

Aussitôt que ces éléments furent acquis, les édificateurs de théories se mirent à l'œuvre, pour fabriquer, avec les noyaux et les électrons, un modèle d'atome capable d'expliquer les faits connus. La première image, que nous en donnèrent lord Kelvin et sir J.-J. Thomson, était purement statique : le noyau était une sphère de rayon égal à celui de l'atome lui-même et par conséquent, assez grand; c'est à l'intérieur de cette « gelée » d'électricité positive que flottaient les électrons, maintenus en équilibre par leurs répulsions naturelles et par l'attraction du noyau positif.

Cette représentation ne devait avoir qu'une durée éphémère; elle fut contredite, dès 1909, par les expériences de Rutherford qui mirent en évidence l'extrême petitesse du noyau. Rutherford opérait en bombardant la matière avec les projectiles, émanés du radium, qui forment le « rayonnement alpha ». Je rappelle que ces projectiles sont formés par des noyaux d'hélium lancés avec une vitesse qui avoisine 20 000 kilomètres par seconde; ils constituent, dans la balistique atomique, l'instrument offensif le plus puissant dont nous puissions actuellement disposer. Wilson avait pu, par un procédé très ingénieux, photographier leurs trajectoires et montrer à tous les yeux qu'elles étaient parfaitement rectilignes, c'est-à-dire que les projectiles alpha passent à travers la matière comme des bolides à travers notre atmosphère. Ceci s'accordait bien avec les idées qui régnaient à ce moment, car ni la gelée positive du noyau, ni la poussière ténue des électrons ne paraissaient en état d'arrêter, ou même de dévier des projectiles aussi lourds et lancés à de pareilles vitesses. Mais Rutherford, y regardant de plus près, s'aperçut que, si presque tous les boulets alpha progressaient en ligne droite, un très petit nombre éprouvaient de brusques déviations, atteignant jusqu'à 120 degrés et qui les rejetaient sur le côté ou les ramenaient en arrière; ce fait incontestable,

car il est nettement marqué sur les photographies des trajectoires, est tout à fait inexplicable dans le modèle atomique de J.-J. Thomson; la particule alpha ne peut éprouver une déviation notable que si elle vient frapper quelque chose de lourd, et cet obstacle, capable de la déranger ou de la faire rebondir ne peut être que le noyau, qui renferme presque toute la masse de l'atome. Mais d'autre part, la rareté extrême de ces collisions prouve que les noyaux atomiques n'offrent au passage des projectiles qu'un front extrêmement réduit. Ainsi, lorsqu'on bombarde l'aluminium avec les rayons alpha, on constate que chaque projectile traverse à peu près cent mille atomes avant d'avoir épuisé sa force vive; mais il n'y a pas deux projectiles sur un million qui passent assez près d'un noyau pour être déviés par lui.

Les observations de cette nature peuvent être soumises au calcul et permettre d'évaluer, sinon les dimensions précises du noyau, du moins la limite supérieure de ces dimensions. Ces calculs, effectués très soigneusement sous la direction de Rutherford, prouvent que le noyau d'un atome lourd, comme celui de l'or, a des dimensions au plus égales *aux trois centièmes d'un milliardième de millimètre*! Et les atomes légers, comme ceux d'hydrogène ou d'hélium, donnent des diamètres de noyaux encore dix fois moindres! Ces nombres effroyablement petits ne disent rien à notre imagination, nous ne pouvons les comprendre qu'en ramenant l'atome à notre taille : si nous en faisons une sphère d'un mètre de diamètre, le noyau y apparaîtra comme un grain de poussière ayant à peine un dixième de millimètre.

Nous voilà donc bien loin de la conception de J.-J. Thomson; le noyau est un point dans l'atome, et pourtant, ce point lui-même renferme tout un monde. Nous avons, de cette complexité du noyau, la preuve la plus directe dans les désintégrations radioactives : lorsque le radium et ses pareils font « harakiri » sous nos yeux, c'est dans les profondeurs de l'atome qu'ils s'ouvrent, c'est des noyaux éventrés que jaillissent, en même temps que les électrons, les noyaux d'hélium qui forment les projectiles alpha; c'est donc avec ces deux éléments, auxquels s'ajoutent sans doute des atomes d'hydrogène, que sont finalement constitués les noyaux des divers

corps simples. Mais laissons de côté ce point de vue, pour nous attacher à la conclusion directe des expériences de Rutherford : l'atome est un vaste espace *vide*, occupé par un certain nombre de points matériels, qui sont le noyau et les électrons. Mais quel est le nombre de ces points? C'est à cette question que Sir J.-J. Thomson a répondu par des travaux qui portent la marque de son génie.

Chacun sait que la couleur bleue du ciel a pour origine la *diffusion* de la lumière solaire, dont les vibrations sont dispersées par la rencontre des molécules d'azote et d'oxygène contenues dans notre atmosphère; cette dispersion porte de préférence sur les rayons bleus, et c'est pour cela que cette radiation se trouve amoindrie dans le rayonnement direct du Soleil et diffusée dans toute la nappe atmosphérique. La théorie de ce phénomène est assez bien faite pour qu'on puisse calculer le nombre de molécules contenu dans un centimètre cube d'air d'après la diffusion qu'elles produisent. C'est à un phénomène du même genre que Sir J.-J. Thomson a eu recours pour évaluer le nombre des particules élémentaires, noyau et électrons, disséminés dans le domaine de l'atome; seulement les radiations employées devront avoir une longueur d'onde plus petite que celle de la lumière visible, parce que les particules diffusantes sont plus petites que les molécules d'air atmosphérique. C'est donc aux rayons X qu'on aura recours, rayons dont les vagues sont mille à dix mille fois plus serrées que celles de notre lumière : lorsque ces rayons traversent la matière, ils éprouvent, comme la lumière dans l'atmosphère, une diffusion qu'on peut mesurer exactement et d'où on peut déduire la concentration des grains diffusants : d'après ces mesures et ces calculs, effectués par Barkla et Sadler, on a pu déduire le nombre des électrons qui, dans chaque espèce de matière, font cortège au noyau; c'est ce qu'on appelle le *nombre atomique* de l'élément envisagé : 1 pour l'hydrogène, 2 pour l'hélium, 29 pour le cuivre, 78 pour le platine et ainsi de suite. Plus lourd est l'atome, plus nombreux sont les électrons qui errent dans son domaine; pourtant ce ne sont pas eux qui font le poids de l'atome, mais le noyau presque seul; mais plus gros est ce Soleil de l'atome, plus nombreux sont les Satellites qu'il peut capter et retenir

sous sa loi : par exemple, l'atome d'hydrogène qui ne contient qu'un seul électron « planétaire » ne doit contenir qu'une seule charge positive élémentaire, égale et contraire à celle de l'électron; tandis que le cuivre, qui contient 29 électrons, doit posséder un noyau assez gros pour contenir 29 charges positives élémentaires; et on peut dire inversement que c'est justement parce qu'il contient ces 29 charges positives, qu'il est capable de retenir autour de lui un nombre égal d'électrons.

Tout ceci nous ramène invinciblement vers l'hypothèse planétaire que M. Jean Perrin avait déjà énoncée il y a longtemps : un noyau attirant autour duquel gravitent les électrons suivant des orbes elliptiques qui diffèrent peu de circonférences; et, comme pour les planètes, il y a équilibre entre la force centrifuge qui pousse chaque électron hors de l'atome et l'attraction de sa charge négative pour l'électricité positive du noyau. Ce mode de représentation nous fait concevoir que l'impénétrabilité de l'atome n'est pas de la même essence que celle que nous attribuons à un mur ou à une cuirasse : le domaine de l'atome est interdit, parce qu'il est gardé; suivant la comparaison de Sir Oliver Lodge, les électrons défendent l'entrée de l'atome comme les soldats défendent un pays, en le parcourant en tout sens et en rejetant tout élément étranger qui tenterait d'y pénétrer.

***

Comment se fait-il que cette hypothèse si naturelle ait été abandonnée jusqu'au jour où les travaux de Bohr l'ont imposée à nouveau? C'est qu'elle présentait, sous sa première forme, un vice qui paraissait rédhibitoire : elle n'expliquait pas l'émission et l'absorption du rayonnement par la matière. C'est pourtant un fait indiscutable que l'atome rayonne; si le corps auquel il appartient est assez chaud pour être lumineux, son émission se compose, en grande partie, de lumière visible; même froid, il émet encore des radiations, moins variées il est vrai, moins abondantes, et invisibles, mais qui existent toujours : entre le rayonnement obscur d'un poêle à 400 degrés et celui qu'il émet lorsqu'il est chauffé au rouge, il n'y a qu'une différence de degré et

de qualité; et les corps les plus froids, fût-ce la glace elle-même, émettent autour d'eux de l'énergie rayonnante; inversement, ils sont capables d'absorber cette énergie, lorsqu'elle les pénètre, et c'est ainsi que la température d'un corps s'élève lorsqu'on l'expose aux rayons du Soleil. Voilà donc un fait, un des plus grands de la Nature, qu'il s'agit de faire rentrer dans le cadre de nos hypothèses. Il est aisé d'imaginer que l'électron, en tournant autour de son Soleil positif, va engendrer des ondes dont la fréquence sera égale à celle de sa rotation; mais cette émission ne peut se faire qu'aux dépens de l'énergie de l'électron : celui-ci devra donc se ralentir à mesure qu'il rayonne; par suite, la force centrifuge, qui faisait équilibre à l'attraction du noyau, ira en diminuant et l'électron finira par tomber inanimé sur le noyau. Autrement dit, l'atome planétaire n'est pas stable, car il ne peut exister qu'en rayonnant, et il ne peut rayonner sans mourir.

Les choses en étaient là lorsque apparut la théorie des *quanta*, due à Max Planck, professeur à l'Université de Berlin; créée pour un tout autre objet, elle présente ce double caractère d'être, à la fois, inexplicable et nécessaire : obligés à l'admettre pour rendre compte d'un certain nombre de phénomènes, nous ignorons, aujourd'hui comme au premier jour, les raisons profondes qui la justifient. Elle ne peut être exposée, en toute rigueur, que dans la langue de l'algèbre; nous pourrons cependant en donner une idée sommaire en disant qu'elle introduit l'hypothèse atomique dans le monde de l'énergie. Elle admet que l'énergie ne peut être émise, et reçue, que par quantités finies qui sont précisément les quanta de Planck. De même que le balancier d'une pendule ne distribue aux engrenages et aux aiguilles la puissance du ressort qu'en la découpant en tranches consécutives, de même on dirait qu'il existe, à l'entrée de tous les systèmes matériels susceptibles d'entrer en vibration, quelque balancier invisible qui ne laisse entrer ou sortir l'énergie que par grains successifs.

Si on applique cette notion à un électron en mouvement autour de son noyau, il en résulte nécessairement que cet électron ne pourra parcourir qu'un nombre limité d'orbites :

s'il rayonne en perdant de l'énergie, il n'en peut perdre qu'un quantum, ou deux quanta, ou davantage, mais toujours un nombre entier et chacune de ses émissions l'arrête sur une nouvelle trajectoire qu'il ne pourra quitter pour une orbite plus rapprochée du centre, qu'en émettant un nouveau quantum. Et inversement, s'il absorbe un rayonnement venu de l'extérieur, c'est par sauts brusques que son mouvement passera à des orbites de plus en plus éloignées du centre.

L'hypothèse des quanta conduit donc à lier l'émission ou l'absorption à des changements brusques dans l'orbite de l'électron; mais l'explication n'en devient pas plus claire, et la théorie planétaire des atomes n'en aurait pas été consolidée, si le génie de N. Bohr n'y avait trouvé l'occasion de la plus extraordinaire des vérifications. Parmi tous les corps qui rayonnent, il n'en est pas dont la constitution atomique soit plus simple que l'hydrogène : il ne renferme qu'un seul électron planétaire, tournant autour du noyau. C'est à lui qu'il est naturel de s'adresser d'abord, si on veut élucider le mécanisme du rayonnement. Or, en dépit de sa simplicité, ce système atomique émet des radiations d'une belle complexité : l'analyse spectrale nous a fait connaître 28 raies de l'hydrogène, c'est-à-dire 28 espèces de lumières, différentes par leur couleur, et caractérisées par la fréquence de leurs vibrations. Mais ces fréquences ne sont pas 28 nombres distribués au hasard; elles s'ordonnent suivant une loi simple, qui a été découverte par Balmer; et il importe d'ajouter que cette loi de Balmer est la plus précise de toute la physique, car les résultats qu'elle annonce sont exacts à un deux cent millième près, c'est-à-dire jusqu'à la limite de précision des mesures.

Ainsi, nous connaissions la loi qui régit les émissions lumineuses de l'hydrogène, mais cette loi était empirique, bien que rigoureuse; Bohr a réalisé un nouveau progrès en l'asseyant sur la théorie des quanta. Le caractère de cet article m'interdit de reproduire les raisonnements mathématiques, pourtant assez simples, auxquels le savant danois a eu recours. Mais le lecteur concevra aisément la possibilité de calculer les trajectoires circulaires de l'électron qui pos-

sède 1, 2, 3..., quanta d'énergie; et le calcul montre que ces orbites successives sont entre elles comme les carrés des nombres entiers successifs 1, 4, 9.... On peut, d'après cela, calculer la chute d'énergie qui accompagne le passage d'une trajectoire à une autre; en introduisant dans le calcul l'hypothèse des quanta, on tombe précisément sur la formule de Balmer; on la retrouve, non seulement dans sa forme générale, mais aussi avec ses coefficients numériques.

On ne saurait estimer trop haut l'importance d'un tel résultat; nous cheminions à travers des probabilités et des hypothèses; tout à coup, comme le nageur qui rencontre un roc et qui l'étreint, nous tenons une de ces coïncidences qui créent la certitude, car elles ne peuvent être mises au compte du hasard. D'ailleurs, le cas de l'hydrogène n'est pas isolé : l'atome d'hélium renferme normalement deux électrons, ce qui rendrait fort compliqués les calculs relatifs à son émission; mais il est de nombreux cas où l'un de ces deux électrons s'échappe en laissant un résidu, électrisé positivement, qu'on appelle l'*ion positif* d'hélium; ce résidu a donc une structure aussi simple que celle de l'atome d'hydrogène et son émission, tout en étant différente (car la masse du noyau attirant n'est pas la même) peut cependant être calculée par des formules analogues. Ces formules, établies jadis par Pickering et par Fowler sur le modèle de celle de Balmer, ont été retrouvées par Bohr en appliquant la règle des quanta à l'ion positif d'hélium.

Évidemment, l'explication de Bohr est fondée sur une hypothèse qui est elle-même inexplicable : c'est ce qui se produit toujours dans la marche des sciences, où chaque progrès soulève de nouveaux problèmes. Renonçons donc à trouver jamais la vérité totale et définitive et, puisque nous en tenons solidement une des parcelles, examinons-la avec soin pour en extraire tout le contenu. Au point où nous ont menés les calculs de Bohr, nous ne pouvons plus rejeter l'hypothèse planétaire; il faut donc que cette théorie, si bien vérifiée, s'accorde avec le simple bon sens. Or celui-ci nous enseigne, comme nous l'exprimions tout à l'heure, qu'un électron qui rayonne perd toute l'énergie qu'il émet; ce régime ne peut être stable qu'à condition qu'une énergie extérieure vienne

compenser cette perte et entretenir le mécanisme; on peut trouver cette énergie dans le choc des électrons « libres ».

Si on considère, en effet, un bloc de matière quelconque, par exemple le filament de tungstène d'une lampe à incandescence. ce bloc n'est pas constitué uniquement par des atomes, organisés suivant le mode planétaire, où chaque noyau serait lié indissolublement à un nombre fixe d'électrons. Il y a des comètes dans le ciel, c'est-à-dire des électrons errants, ou libres; c'est à eux qu'on attribue aujourd'hui le transport de l'électricité et celui de la chaleur à l'intérieur des corps. Soumis aux mêmes lois et aux mêmes mouvements que les molécules dans un gaz, et animés de vitesses d'autant plus grandes que la température est plus élevée, ces électrons viennent frapper les atomes; soit par choc direct, soit plutôt par répulsion électrique, ils font subir aux électrons planétaires de profondes perturbations; bousculés de leur orbite, ces électrons seront précipités sur une orbite différente qui sera, tantôt plus rapprochée du centre, tantôt plus éloignée; dans le premier cas, l'électron rayonne, suivant les règles établies par Bohr; dans le second cas, il absorbe de l'énergie. Sans qu'on puisse soumettre au calcul ces cataclysmes planétaires, on comprend du moins qu'ils permettent l'entretien des énergies atomiques; on comprend enfin qu'un même mécanisme assure l'émission et l'absorption des radiations, dont l'expérience nous enseigne la parfaite réciprocité.

***

Ainsi, l'étude des atomes les plus simples nous les a montrés construits, suivant le type du système solaire, par un noyau central, contenant presque toute la masse matérielle, autour duquel gravitent les électrons. Il est vraisemblable que tous les atomes sont fabriqués suivant le même modèle, par addition progressive de charges positives dans le noyau qui s'alourdit peu à peu et d'électrons négatifs tournant autour de lui suivant des ellipses qu'on peut, pratiquement, assimiler à des circonférences. Encore faut-il que ces modèles représentent les propriétés connues de la matière; la tâche est ardue et complexe, plus que ne le soupçonnent certains faiseurs d'hypo-

thèse, et il serait vain d'escompter, dès à présent, une solution complète; on peut seulement tracer les grandes lignes d'une esquisse dont l'avenir se chargera de préciser les détails.

Il nous apparaît tout d'abord que tous les électrons planétaires sont loin de jouer le même rôle; ainsi sur les 22 électrons du titane, il n'y en a que 4 qui interviennent dans les réactions chimiques, les 18 autres ne se révèlent à nous que par l'émission de rayons X; nous ne pouvons expliquer ces différences qu'en admettant que ces électrons, de rôle différent, gravitent à des profondeurs différentes; on peut donc les répartir suivant un certain nombre de couches concentriques enveloppant le noyau; par exemple le titane comprendrait quatre couches, contenant, à partir du noyau, 2, 8, 8, et 4 électrons; ainsi réparti sur des sphères successives, le ciel atomique ressemble étrangement à celui qu'Eudoxe et Aristote croyaient voir autour de la terre.

Les électrons des couches superficielles interviennent seuls dans la plupart des phénomènes physico-chimiques. Placés, comme Neptune, aux confins de leur système, ils sont faiblement attirés par le centre, et plus exposés que les autres à l'action des ondes rayonnantes et au choc des électrons vagabonds. Parfois l'un d'eux s'évade et laisse après son départ un atome incomplet, qu'on appelle un « ion positif » parce que l'électricité positive y prédomine; inversement, un électron surnuméraire peut venir se poser sur la couche superficielle, et transformer l'atome en un « ion négatif ». Ces échanges sont plus fréquents encore lorsque deux atomes viennent à voisiner : identiques ou dissemblables, ils s'accoupleront en molécules, où l'un des constituants prête à l'autre un certain nombre de ces électrons superficiels, si bien que le prêteur, qui a une charge électrique positive, est lié par l'attraction à l'atome qu'il a enrichi en électrons : et c'est cette opération que nous appelons une réaction chimique.

On peut, dans une certaine mesure, préciser les idées sur cette couche superficielle en tenant compte de la grande loi de périodicité, énoncée il y a cinquante ans par Mendeleef : si on écrit la liste des atomes dans l'ordre de leurs poids atomiques croissants, on constate que, tous les huit termes, les mêmes propriétés chimiques se reproduisent. Conten-

tons-nous d'inscrire ici les premiers termes de ce tableau; ils suffiront à notre démonstration, qui risquerait de s'égarer si nous envisagions la liste complète :

GROUPE 0	GROUPE 1	GROUPE 2	GROUPE 3	GROUPE 4	GROUPE 5	GROUPE 6	GROUPE 7
	Hydrogène.						
Hélium.	Lithium.	Glacinium.	Bore.	Carbone.	Azote.	Oxygène.	Fluor.
Néon.	Sodium.	Magnésium.	Aluminium.	Silicium.	Phosphore.	Soufre.	Chlore.
Argon.	Potassium.	Calcium.					

Une même colonne verticale groupe les éléments correspondants, c'est-à-dire ceux qui possèdent des propriétés analogues: gaz rares dans la première colonne, métaux alcalins dans la seconde, alcalino-terreux dans la troisième et ainsi de suite. La pierre de touche de ces analogies est la capacité de combinaison, que les chimistes désignent par le nom de *valence*. Ainsi les gaz rares de l'atmosphère, qui forment le groupe 0, ont une valence nulle, comme le numéro d'ordre de leur groupe, parce qu'ils sont hors d'état de contracter aucune combinaison chimique. Les alcalins du groupe 1 sont monovalents, parce qu'ils sont capables de s'unir à un seul atome de fluor, de chlore ou de brome. Pareillement, les corps du groupe 2 saturent deux atomes de chlore, et ainsi de suite, si bien que la valence de chaque élément est représentée par le numéro d'ordre du groupe auquel il appartient.

Mais ce n'est là qu'un des aspects particuliers du problème de la valence, car le chlore et ses congénères ne sont pas les seuls éléments qui puissent entrer en combinaison. Par exemple, l'atome d'azote qui s'unit à cinq atomes de chlore, en sature trois d'hydrogène pour former le gaz ammoniac. En envisageant l'ensemble de ces phénomènes, on parvient à le représenter assez correctement en admettant que la couche superficielle d'électrons contient un nombre de ces électrons égal à sa valence, c'est-à-dire au numéro d'ordre du groupe, et qu'elle est saturée lorsqu'elle en renferme huit [1]. Considérons, par exemple, l'azote pentavalent : les cinq élec-

1. Je laisse de côté le cas de l'hélium, qui exige une explication particulière.

trons qu'il possède sur sa couche superficielle sont capables d'aller se poser chacun sur un atome de chlore, c'est-à-dire qu'il se produira une réaction chimique où ces cinq atomes de chlore, devenus des ions négatifs, seront solidement unis par l'attraction électrique à l'ion positif azote, formé par l'atome dépouillé de ses électrons superficiels. Mais inversement, le même atome d'azote pourra prendre trois électrons à des atomes voisins d'hydrogène, et les agréger à sa couche superficielle qui sera alors saturée; et c'est ce qui se produit dans la formation synthétique de l'ammoniaque.

Si nous acceptons cette figuration, elle nous conduit tout naturellement à y retrouver la loi de Mendeleef : les atomes des éléments successifs dérivent les uns des autres par addition d'un électron planétaire, et de la masse nucléaire compensatrice : lorsque aux sept électrons superficiels du fluor on en ajoute un huitième, on tombe sur le néon, atome saturé et inactif; et si on veut alors ajouter un nouvel électron pour passer au sodium, il ne saurait trouver place sur la sphère saturée par huit électrons; il devra donc se placer à l'extérieur, et alors la couche à laquelle il appartient seul déterminera la valence du sodium, qui sera égale à un.

On peut continuer ainsi, ajoutant chaque fois un électron à la couche extérieure jusqu'au moment où celle-ci devient interne à son tour, et la périodicité à huit termes se trouve ainsi rattachée à notre hypothèse atomique; mais il faut ajouter que les choses se brouillent à mesure que l'atome s'alourdit et s'entoure de multiples couches électroniques. Il ne faut pas nous en étonner, car la nature est toujours plus compliquée que nous ne l'imaginons. Représentons-nous plutôt un atome lourd, comme celui du platine, avec les 78 électrons planétaires qui tourbillonnent autour du noyau; son domaine atomique est bien plus étendu que celui d'un atome léger parce que l'attraction du noyau, qui compte 78 charges positives, y est plus puissante et s'étend beaucoup plus loin; la couche superficielle est donc plus étendue et il est possible qu'elle puisse supporter plus de huit électrons; rien ne nous prouve que cette couche intervienne seule dans les réactions chimiques, ni qu'elle n'échange jamais ses électrons avec les couches intérieures. Nos successeurs auront

donc toute latitude pour modeler sur les réalités expérimentales une théorie encore imprécise. Ils auront, en particulier, à expliquer comment, suivant une remarque due à Langmuir, les atomes lourds tendent à se rapprocher de la forme stable la plus voisine, c'est-à-dire du gaz rare le plus proche. Et cet aspect du problème deviendra encore plus intéressant lorsqu'on connaîtra le pourquoi des désintégrations radioactives : car les atomes radioactifs sont les plus lourds qui existent, et manifestent leur instabilité par leur désintégration; il est donc à présumer que des atomes plus lourds ne pourraient pas exister, parce qu'ils seraient encore plus instables que l'uranium ou le thorium.

***

Ainsi, la chimie nous a permis de tâter la surface de l'atome, comme les projectiles alpha nous avaient fourni le moyen d'en sonder le noyau. Mais nos moyens d'action ne sont pas épuisés : il nous reste à faire agir les rayons cathodiques, c'est-à-dire les électrons lancés avec une vitesse comprise entre 100 000 et 280 000 kilomètres par seconde. Même projetés à ces allures vertigineuses, les légers électrons sont aussi incapables d'ébranler le noyau qu'une balle de mitrailleuse le blindage d'un cuirassé. Pourtant, lorsque les rayons cathodiques viennent frapper les atomes lourds, ils les mettent en vibration et produisent ces ondes ultra-rapides qui constituent les rayons X. Tout nous porte à admettre que ce sont les électrons planétaires intérieurs qui entrent alors en action et qui produisent le rayonnement découvert par Roentgen : en effet, tous les composés chimiques d'un même métal donnent le même spectre de rayons X, ce qui prouve bien que les électrons extérieurs ne jouent aucun rôle; d'ailleurs, les électrons tournent d'autant plus vite qu'ils sont plus rapprochés du centre, et il semble naturel d'admettre que le frémissement accéléré des rayons X trouve son origine dans les électrons intérieurs, tandis que les vibrations plus lentes de la lumière visible proviennent des couches extérieures.

Ces notions un peu vagues ont pu être précisées, grâce aux travaux d'un jeune physicien anglais, Moseley, dont la mort,

aux Dardanelles, fut bien une des pertes les plus cruelles que la guerre ait fait subir à la science. En étudiant les spectres de rayons X émis par divers métaux lorsqu'ils sont frappés par le flux cathodique, Moseley avait remarqué que les vibrations X les plus rapides obéissent à une loi qui rappelle, avec une précision étonnante, celle que Balmer avait formulée jadis pour les raies spectrales de l'hydrogène. Cette découverte inattendue prouve que les rayons X sont émis par les électrons intérieurs suivant le même mécanisme que les ondes lumineuses le sont par les électrons périphériques : lorsque la mitraille cathodique pénètre à l'intérieur de l'atome, elle y produit nécessairement de profondes perturbations; les électrons bousculés passent brusquement d'une orbite stationnaire à une autre, en perdant un nombre entier de quanta, et chaque changement d'orbite correspond à l'émission d'une radiation X déterminée. Ainsi, la théorie planétaire de l'atome trouve dans l'expérience des points d'appui qui en affirment, chaque jour plus nettement, le caractère scientifique. Elle nous montre, chemin faisant, que lorsqu'on pénètre au cœur de la matière pour en analyser les propriétés essentielles, on ne trouve plus que l'électricité; un jour viendra sans doute, où ces deux mots, matière et électricité, ne représenteront plus que deux aspectsd'une même entité.

D'autre part, le développement de cette théorie nous ramène à reprendre au compte de la science le mot de Pascal sur l'homme « suspendu entre deux infinis ». De même que les atomes nous apparaissent comme les systèmes planétaires d'un firmament infinitésimal, nous pouvons nous demander si notre ciel, avec sa voie lactée et tout notre Univers visible, ne sont pas des éléments d'un Univers plus large comprenant, comme le nôtre, des êtres vivants auxquels notre existence serait subordonnée, comme le dernier électron du dernier atome de notre doigt dépend des décisions de notre cerveau; la science nous ramènerait ainsi vers une sorte de panthéisme où les philosophes de l'avenir puiseront peut-être de nouvelles inspirations.

L. HOULLEVIGUE

UNE NOUVELLE HISTOIRE UNIVERSELLE

H. G. WELLS, HISTORIEN[1]

M. Wells compte au nombre de ces écrivains heureux qui ignorent les affres de la stérilité; son beau talent coule de source; plus de quarante volumes ont répandu par le monde son nom aujourd'hui illustre : romans d'imagination où des hypothèses hardiment empruntées aux spéculations scientifiques d'avant-garde servent de thème à d'ingénieuses et philosophiques aventures, romans d'analyse, études de sociologie, voire de métaphysique, il a abordé presque tous les genres et tous les grands sujets. Son souple esprit hait la monotonie. Mais cette œuvre immense et variée n'est point disparate; elle tire son unité profonde d'une préoccupation poignante qui l'inspire et la domine tout entière : je dirais volontiers d'une grande angoisse. Que deviendra l'Humanité? quel sort attend notre civilisation, fruit fragile et imparfait, fruit précieux de tant d'héroïques efforts? réussirons-nous à la sauver des dangers qui la menacent et à en développer les promesses? ou sombrera-t-elle au contraire dans quelque catastrophe sociale, telle que cette lutte de classes dont le

1. Cet article était écrit avant la conférence de Washington. Je n'ai pas un mot à y changer. L'attitude que M. Wells a prise à cette occasion prouve une fois de plus qu'il peut se tromper. Elle n'enlève rien à la valeur de ses ouvrages. Elle justifierait, s'il en était besoin, ce que, sur la simple lecture de son livre, j'avais cru pouvoir dire de l'ignorance profonde où il est de tout ce qui touche la France.

voyageur de la *Machine à mesurer le temps* contemple les atroces résultats? ou bien encore se corrompra-t-elle, victime d'une sorte de pourriture interne, perdant lentement ce qui fait son charme et sa beauté vraie, ainsi qu'il en est advenu de ces nations dont la fantaisie de M. Wells a peuplé les astres, Martiens ou Troglodytes Lunaires chez qui le triomphe de l'intelligence pure a aboli toute initiative et toute grandeur morale. M. Wells n'a guère cessé de remuer en son esprit ces redoutables, ces troublantes questions; il en a plus profondément que personne ressenti l'attrait et éprouvé le vertige; il nous a proposé bien des réponses, sans jamais s'arrêter à aucune. J'imagine que lorsque, comme chacun de nous, il se prend à songer à l'heure inévitable qui verra son cœur s'arrêter de battre et son cerveau de penser, s'il lui arrive alors d'envier un moment les promesses dont les antiques théologies ornaient l'image de la mort, ce n'est point qu'il regrette les fades plaisirs des paradis orthodoxes, c'est qu'il se résigne malaisément à perdre l'espoir de connaître un jour le mot de cette grande énigme de l'avenir qu'il aura tant cherché et que, comme nous tous, il ignorera toujours.

Hanté par l'avenir, M. Wells devait forcément un jour ou l'autre, par un mouvement naturel de sa pensée, se tourner vers le passé : car l'étude du passé, qui explique le présent, permet seule de concevoir sur les destinées futures des sociétés humaines, non des solutions certaines, mais du moins quelques opinions vraisemblables. Biologiste d'origine et de formation première, M. Wells s'est, sur le tard, fait historien. Entendons-nous bien : il ne s'est pas fait érudit; il avait, jeune encore, délaissé les travaux minutieux du laboratoire; ce n'était pas pour s'atteler, dans son âge mûr, aux besognes au moins aussi méticuleuses de la critique historique. En toutes choses son esprit le porte vers les vastes synthèses, vers les vues larges et rapides. Et son coup d'essai ici n'est rien de moins qu'un nouveau *Discours sur l'Histoire Universelle*, ou mieux — la comparaison sans aucune idée d'égalité est plus juste — un nouvel *Essai sur les Mœurs*. Que dis-je? à la différence de Bossuet, dont le *Discours* étriqué trompe par son titre ceux qui ne le lisent point, à la différence même de Voltaire, c'est une histoire vraiment universelle que M. Wells a voulu nous donner :

universelle dans l'espace, car elle embrasse dans sa diversité notre planète tout entière; universelle dans le temps : quand le livre commence, la Terre flotte encore, fragment amorphe, au sein de la Nébuleuse; quand il s'achève, la Paix de Versailles est conclue.

Il a pris pour titre : *Le dessin général de l'Histoire* (*The Outline of History*) : c'est en effet un large dessin, une esquisse brillamment enlevée d'une main nerveuse, qui ne cherche qu'à donner une impression d'ensemble et ne redoute pas les traits un peu gros. L'ouvrage a paru d'abord par fascicules détachés, puis, après retouches, l'année dernière, sous les espèces d'un fort volume in-quarto de plus de 600 pages. Il a été, dans les pays anglo-saxons, très lu, très admiré, très critiqué. L'opinion française ne doit point l'ignorer. Je voudrais ici simplement aider à le faire connaître. Devant un pareil livre, deux attitudes sont concevables. On peut s'attacher à y relever une à une les erreurs de détails — il y en a — et dresser, pour l'édification du public et la confusion de l'auteur, un utile catalogue des fautes. Ou bien, le prenant résolument pour ce qu'il est et ne pouvait pas ne pas être, c'est-à-dire pour l'œuvre techniquement imparfaite d'un homme très intelligent, on peut chercher à en dégager les idées maîtresses et à mettre en lumière les tendances d'esprit qu'il révèle. Le sujet est riche; que l'on s'intéresse à l'histoire en général ou plus particulièrement à la pensée anglaise d'aujourd'hui, un *Essai sur les mœurs* écrit par M. Wells ne saurait manquer de fournir une abondante matière à réflexions et à observations. C'est cette seconde méthode que j'adopterai, m'efforçant de parler de M. Wells comme il mérite qu'on parle de lui : avec sympathie toujours, et aussi en usant de cette franchise qu'il aime et qui est, vis-à-vis d'un noble et libre esprit, la forme la plus séante du respect.

***

Retracer, à soi tout seul, l'histoire de l'humanité, c'est aujourd'hui, plus encore qu'il y a deux ou trois siècles, une entreprise qui peut paraître hardie. M. Wells, quelle que soit l'étendue vraiment admirable de ses connaissances et de ses

lectures, n'a pas osé l'aborder tout à fait sans secours. Il s'est fait aider par une petite équipe de spécialistes. Mais, autant qu'on en peut juger, cette aide a revêtu une forme fort originale. M. Wells semble avoir écrit d'abord, lui-même et sans doute d'un seul jet, le livre tout entier. Puis il l'a fait lire à ses collaborateurs. Ceux-ci ont signalé quelques erreurs, exprimé quelques doutes. La plupart des corrections suggérées ont été alors fondues dans le texte. Mais certaines d'entre elles, qui vraisemblablement paraissaient à M. Wells plus intéressantes que probantes, ont été retenues par lui sans être incorporées dans son exposé; elles figurent dans des notes, qui sont signées : si bien qu'au bas des pages court une sorte de commentaire critique. Les amis de l'auteur causent avec lui, en public, et ne craignent pas de le contredire, au besoin assez vivement. Parfois M. Wells répond : et le dialogue se poursuit sous nos yeux; telle cette amusante discussion sur la valeur de l'éducation universitaire au temps de Gladstone, qui occupe dans un des derniers chapitres plusieurs colonnes d'un texte assez serré. L'œuvre perd ainsi un peu de son unité; mais elle cesse d'être immobile; elle s'anime; elle vit. Surtout le lecteur, si peu instruit qu'on le suppose des règles du doute scientifique, ne peut manquer de s'apercevoir que ce qu'on lui présente ce ne sont point les enseignements de je ne sais quelle révélation qui commande et ne discute pas, mais bien les laborieux résultats d'une pensée collective qui se cherche et sans cesse se reprend. Ce procédé typographique est une leçon de méthode et c'est, je pense, de cette façon que l'a compris M. Wells. Peut-être y a-t-il vu aussi un autre avantage. Ennemi des préjugés et même des opinions trop communément reçues, il aime secouer vigoureusement son lecteur; il ne lui déplaît pas de donner parfois à une idée juste une forme un peu vive, mais il serait bien fâché que tel de ses propos volontairement outré fût reçu sans correctif par un esprit trop docile. Contre ce danger ses annotateurs le protègent. Il peut impunément risquer la saillie qui étonne et fait rêver, sûr qu'un ami au ferme bon sens piquera, au bas des lignes, la rectification nécessaire. Napoléon III, est-il dit à la page 530, « bien plus souple d'esprit et *bien plus intelligent* que son oncle ». Le lecteur sent un petit choc. Mais courons à la glose : « Ceci, écrit M. Ernest

Barker, est un paradoxe auquel je ne saurais souscrire. S'il vous plaît, inscrivez que je suis convaincu du contraire. »

L'éducation première de M. Wells ne l'avait pas préparé à écrire l'histoire. Les bons offices que lui ont rendus ses amis n'empêchent pas que l'on ne s'aperçoive par moments des lacunes de son éducation. Je ne fais pas allusion à des erreurs de faits — je me suis promis de n'en pas parler — mais à des ignorances de méthode. Le travail critique qui est à la base de nos recherches lui est évidemment tout à fait étranger. Il n'a jamais mis la main à la pâte. D'où quelques faux pas, qui prêtent à sourire : telle cette note, ou après avoir comparé, à propos d'un épisode célèbre et à demi légendaire de l'histoire islamique — le massacre des Ommiades — diverses relations empruntées, non, comme on eût pu s'y attendre, à des témoignages contemporains des événements, mais à des publicistes de nos jours, voire même à Gibbon, M. Wells, qui s'imagine peut-être avoir fait œuvre critique, termine par cette phase intempestivement désabusée : « L'histoire n'est pas encore une science exacte[1]. » L'histoire n'est pas une science dont les instruments soient parfaits; elle n'atteint que rarement la certitude; mais sa méthode est exacte, en ce sens qu'un de ses premiers principes est de ne point présenter comme sûrs des résultats douteux et qu'elle procède, dans la poursuite du vrai, selon certaines règles précises et éprouvées; l'une des plus considérables est, toutes les fois qu'il s'agit d'établir un point de fait, de remonter aux sources, hors desquelles il n'est point de salut. Certes, composant une histoire universelle, M. Wells ne pouvait s'astreindre à interroger les documents; il s'est contenté de lire des ouvrages de seconde main, qu'il a choisis de son mieux; nul ne songe à lui reprocher de s'en être tenu là. Mais si, dans ces livres ouverts sur sa table de travail, un épisode anecdotique, tel que le banquet sanglant où périrent les Ommiades, se trouvait faire l'objet de récits contradictoires, la manière la plus simple de sortir d'embarras, en l'absence d'une enquête critique, évidemment impossible, n'était-elle pas de passer résolument sous silence des détails, frappants sans doute, mais incertains? là eût été la vraie exactitude;

1. P. 333, n. 1.

un spécialiste s'en fût sans doute avisé. L'impression que le *Dessin général de l'histoire* fera toujours aux professionnels ressemble à celle qu'un biologiste recevrait vraisemblablement d'un traité de physiologie écrit par un philosophe excellent qui n'aurait jamais mis les pieds dans un laboratoire.

***

Une pente naturelle de l'esprit nous incline d'ordinaire à médire du métier que nous exerçons et dont par là même nous voyons aisément les petits côtés. Les historiens de carrière, suivant l'exemple d'un des plus illustres d'entre eux, sont souvent disposés à rabaisser devant les sciences de la nature leur pauvre « petite science conjecturale ». Ils ne pourront qu'être réconfortés par l'idée extrêmement flatteuse que M. Wells, venu parmi eux d'autres rangs, se fait de leur rôle et de la portée de leurs recherches. « L'histoire, dit-il quelque part, est le principe et le cœur de toute saine philosophie et de toute grande littérature [1]. » Ce vif amour pour nos études, qu'est-ce donc exactement qui l'allume dans son cœur?

D'autres écrivains ont pu être conduits vers l'histoire par l'amour de la couleur locale. Tel n'est point son cas. Oh! ne croyons pas pourtant qu'il soit insensible au charme esthétique du passé. Il n'y a pas en lui qu'un sociologue; il fut et demeure romancier. Le spectacle des foules humaines n'a point cessé de le passionner. Plus d'une page heureuse, dans son nouveau livre et plus particulièrement dans les premières parties, prouvera aux innombrables lecteurs de *La Guerre des mondes* que le peintre qu'ils ont aimé survit dans l'historien. N'avoue-t-il pas lui-même qu'il a eu peine à résister aux séductions d'Hérodote et à ne pas se laisser entraîner à répéter, après le conteur grec, trop de beaux récits, trop aimables et trop longs? Mais en fin de compte il n'a pas cédé au vieil enchanteur. De même il s'est raidi contre l'attrait de l'histoire pittoresque. De plus sévères préoccupations s'imposaient à l'auteur d'une nouvelle *Histoire Universelle*. M. Wells est loin de Walter Scott.

1. P. 335.

Au fond, son attitude vis-à-vis de l'histoire est celle même qu'il semble avoir toujours eue envers les sciences physiques ou naturelles, longtemps plus familières à sa pensée. Il ne s'est jamais intéressé à la connaissance pour elle-même; il n'adore que l'homme, ou mieux l'humanité. La science sous toutes ses formes lui apparaît avant tout comme quelque chose d'utile. A l'histoire, comme aux autres disciplines de l'esprit, ce qu'il demande c'est une technique.

L'étude du passé pour lui est avant tout une introduction à la pratique. Comme à beaucoup d'Anglais aujourd'hui, la guerre lui a ouvert les yeux sur les inconvénients qu'il y a à ne pas savoir l'histoire; son livre n'est après tout qu'un des signes les plus éclatants d'un mouvement intellectuel dont on rassemblerait aisément d'autres symptômes : telle la fondation à Londres de cet Institut de Recherches Historiques qui marque dans la vie scientifique des Universités de Grande-Bretagne une étape nouvelle. Mais ce qu'il y a de particulièrement remarquable chez M. Wells, c'est la conception très profonde et très large qu'il se fait de l'histoire. D'autres, férus également de pratique, et soucieux d'être ou de paraître modernes, ont pu se persuader que les époques lointaines n'étaient plus que des objets de vaine curiosité et que pour comprendre le présent il suffisait de se borner à l'étude des trois ou quatre derniers siècles; ils ont confondu l'important avec le récent. Erreur déplorable, où M. Wells n'est point tombé. Il l'a expressément dénoncée. Voyez ce qu'il dit du Président Wilson : « Le Président Wilson s'était fait une place de premier rang comme professeur d'histoire, de droit constitutionnel, de sciences politiques en général... Il y a à son actif une longue liste de livres; ils montrent une intelligence à peu près exclusivement tournée vers l'histoire américaine et la politique américaine... Par sa formation d'esprit, M. Wilson représentait en histoire quelque chose de tout neuf (*he was mentally the new thing in history*); il négligeait, il ignorait somme toute les vieilles choses dont son nouveau monde était issu[1]. » M. Wells ici ne va pas tout à fait au bout de sa pensée; mais j'imagine qu'il ajouterait volontiers : c'est pourquoi le président des États-Unis mar-

1. P. 583.

chait à tâtons sur notre vieille planète. M. Wells est allé chercher en Amérique un exemple de cette fatale cécité; il en eût sans doute aisément trouvé, plus près de lui, chez d'autres hommes d'État, d'autres témoignages, également significatifs. C'est pour éviter à ses contemporains, à ses compatriotes une pareille calamité qu'il a écrit son *Histoire*; non seulement, comme je l'indiquais plus haut, elle commence aux premiers jours du globe, mais encore les débuts de l'humanité, la préhistoire, les civilisations mortes depuis des millénaires y tiennent une très large place. Non que les choses anciennes, par cela seul qu'elles sont anciennes, inspirent à M. Wells ce tendre respect que ressentent devant elles certaines âmes. Mais elles lui paraissent indispensables à connaître. Nos actes, nos croyances, nos coutumes, les formes que revêtent nos sociétés, ne s'expliquent bien souvent que par les traces parfois inconscientes qu'ont laissées en nos esprits des âges extrêmement reculés. En l'homme d'aujourd'hui, si détaché qu'il se puisse prétendre de toutes les antiquailles, survivent ses plus primitifs ancêtres. Étudier cette très vieille personne qu'est l'humanité comme si elle était née d'hier, c'est se condamner à ne point la comprendre. Voilà ce qu'a su voir M. Wells; cet autodidacte a fait preuve en cela d'un sens historique que pourrait lui envier plus d'un homme de métier.

***

Malheureusement son œuvre est viciée par un défaut très grave. Son attitude devant ce passé qu'il scrute avec tant d'ardeur n'est jamais celle d'un savant; car le savant cherche à connaître et à comprendre; il ne juge pas. M. Wells juge sans cesse. On a lu tout à l'heure ce beau passage où, rappelant le patient travail accompli par les hommes de science des derniers siècles qui, sans y penser, bouleversèrent la vie journalière de l'humanité, il faisait luire à nos yeux l'espoir de transformations plus profondes encore et plus heureuses, inconsciemment préparées de nos jours par l'obscur labeur des historiens et des sociologues. Mais quand Volta découvrait l'électricité, quand Lavoisier fondait la chimie, ils ne se préoc-

cupaient point de marquer une bonne note au courant engendré par les piles, parce qu'il est utile, ni d'infliger une semonce au chlore, corrosif et irrespirable. L'histoire au contraire, telle que la conçoit M. Wells, n'est qu'une longue distribution de prix; avec cette différence toutefois que dans une solennité scolaire, on se borne à nommer les bons élèves; les cancres sont simplement passés sous silence; tandis qu'ici tous les grands hommes, tous les grands peuples défilent devant M. Wells, recevant de lui tour à tour l'éloge ou le blâme. Hélas! les mauvais points sont beaucoup plus nombreux que les bons. Sans doute, dans la vie courante, dans la vie politique, si nous voulons faire comme il se doit notre métier d'homme et de citoyen, nous ne pouvons rester indifférents; les jugements de valeur sont une des nécessités de l'action; il faut voir dans ces épithètes de bons et de méchants des étiquettes commodes et un peu sommaires, qui sont indispensables à notre empirisme. Portées dans le passé, qui n'est plus qu'un objet de science, elles perdent tout leur sens et leur grossièreté apparaît. Pour le médecin qui est un homme d'action, il y a de bons et de mauvais bacilles; le biologiste ne connaît que diverses espèces de bacilles. Si l'historien aujourd'hui, comme l'y invite M. Wells, peut nourrir l'espoir que de ses recherches sorte un jour quelque chose d'utile, c'est à condition que, pareil aux physiciens qui en étudiant l'électricité théorique ont en réalité créé le téléphone, il ferme résolument les yeux à la pratique pour faire œuvre de science. Or la science est impassible. C'est ce qu'a oublié M. Wells.

Mais pourquoi l'a-t-il oublié? Je comparais tout à l'heure son livre à un palmarès; un sermon serait plus juste. Certes, M. Wells est un libre esprit; il figure au premier rang de ceux qui, venus à la fin de l'ère victorienne, ont travaillé à débarrasser la joyeuse Angleterre de ce sombre voile de pharisaïsme qui dérobait à nos yeux son véritable visage; il se vanterait sans doute de n'être pas étroitement « insulaire ». Mais est-on impunément le fils de ce pays où depuis tant de siècles tous les mouvements libéraux ou révolutionnaires sont teintés de puritanisme, où presque tout ce qui s'est fait de grand est sorti du prêche? Semblable, plus qu'il ne le croit

peut-être, à ces orateurs en plein vent qui tous les dimanches font retentir Hyde Park de l'annonce du jugement dernier, il a voulu faire paraître devant nous la noirceur des méchants et la pureté des justes. Il pouvait être historien. Cédant à je ne sais quel instinct héréditaire, il n'a trop souvent été que prédicateur.

Aussi bien, lorsqu'il proclame l'utilité pratique de l'histoire, n'a-t-il pas en vue seulement les clartés intellectuelles qu'elle nous apporte sur la vie des sociétés humaines, sur leur présent et leur avenir. Ce qui l'attire vers elle, c'est aussi, c'est peut-être surtout la valeur morale qu'il lui attribue. Non bien entendu qu'il nous invite à y chercher des exemples de vices punis et de vertus récompensées; il sait qu'elle nous offre hélas! tout autre chose qu'une morale en actions. Ce n'est point précisément le passé, à son gré, qui est édifiant, c'est l'étude du passé qui est un moyen d'édification. Le pass c'est la « commune aventure » que nous avons tous vécue et dont la mémoire nous rapproche. Hommes et peuples, nous apprenons par lui à sentir la solidarité vitale qui nous unit. Ce que Renan écrivait de la nation, que cimente le souvenir des « grandes choses » accomplies en commun, M. Wells, dont le regard s'élève au-dessus des patries particulières jusqu'à la grande Patrie humaine, le pense de l'humanité. « Il ne saurait y avoir de paix commune et de commune prospérité sans des idées historiques communes... Sans l'histoire universelle pour base, toute culture liant vraiment les hommes les uns aux autres est inconcevable. Sans elle, nous sommes un chaos [1] ». L'humanité que divisent, en apparence du moins, tant d'intérêts divergents, l'humanité qui, quoiqu'en ait pu rêver certains prophètes, ne portera jamais son encens à un seul Dieu, est pourtant, comme l'eût dit Auguste Comte, que M. Wells semble ignorer, un Grand Être, un être déjà profondément un et qui doit réaliser de plus en plus pleinement son unité; tout comme l'individu, elle ne saurait prendre conscience d'elle-même qu'en se souvenant, c'est-à-dire par l'histoire. Au fond de l'esprit de M. Wells, on devine une idée inexprimée, une idée un peu naïve et très touchante :

1. *Introduction*, p. v et vi.

si les hommes avaient mieux su et mieux compris l'histoire, il n'y aurait pas eu la guerre.

Comme de juste, cette histoire, éducatrice de solidarité, ne peut être qu'universelle; car, conçue dans un sens étroitement national, elle risquerait d'entretenir les égoïsmes nationaux, de réveiller ces « nouveaux dieux tribaux » que M. Wells fait profession d'abhorrer. C'est pour cette raison, et non par goût d'exotisme, qu'il a fait entrer dans son livre l'humanité tout entière, dans toute la richesse de ses civilisations diverses. Citoyen du monde, il sait que le monde est grand; il nous le fait sentir. N'oublions pas que, dans la plupart des écoles britanniques, la seule histoire qu'on présente aux enfants est celle de leur pays. M. Wells veut expressément y substituer l'histoire universelle. Un Français ne saurait qu'applaudir à cette tentative. M. Wells, comme nous aurons l'occasion de le voir, ignore profondément la France. Il serait sans doute surpris d'apprendre que depuis longtemps, chez nous, ce n'est pas l'histoire nationale qu'on enseigne dans les lycées et collèges; c'est l'histoire tout court. Notre tradition, sur ce point comme sur tant d'autres, demeure très largement humaine.

L'histoire est-elle vraiment susceptible de fonder la solidarité? On peut en douter. Dans l'obscur grimoire du passé, chacun ne lit-il pas la leçon d'égoïsme ou d'altruisme qu'il veut y lire? Du moins ces grands espoirs sont beaux; et peut-être ne sont-ils pas tout à fait trompeurs; toute science, qu'elle concerne les choses physiques ou les choses humaines, contribue à rapprocher les hommes, puisque la vérité scientifique est une. Mais, pour nous fournir ainsi un ferment d'union morale, convient-il que l'historien se transforme en un pédagogue ou un sermonnaire, préoccupé avant toutes choses de séparer les bons des méchants? Il semble au contraire qu'à vouloir jouer ce rôle il risque de devenir un artisan de discorde; car il y perd forcément toute impartialité; se mêlant aux querelles, il ne fait que les aviver. Le métier de souverain juge est difficile. Il y faudrait la froide sérénité d'un Dieu. M. Wells n'est qu'un homme, et des plus vibrants. Il porte dans l'étude du passé les passions du moment présent. Elles troublent sa vue et faussent la droiture naturelle de

son esprit. On pourrait citer ici bien des exemples. Un seul suffira. M. Wells déteste l'impérialisme d'une de ces haines vigoureuses que ressentent les âmes fortes et simples. Quand il rencontre, au fil des temps, un grand conquérant ou un grand empire, il perd tout sang-froid. Que quelque chose de considérable soit jamais sorti d'une conquête, il ne saurait l'admettre. On dirait qu'en sa candeur il répugne à avouer qu'un brutal puisse parfois être intelligent. Rien dans l'œuvre civilisatrice d'un Alexandre ou d'un Charlemagne ne trouve grâce devant lui. Ne va-t-il pas jusqu'à refuser à l'Empire Romain le mérite d'avoir rendu plus aisées dans le monde méditerranéen et occidental les communications entre les hommes? Sans doute il ne nie pas la beauté des larges chaussées dallées que, pendant tant de siècles, ont foulées les marchands, les voyageurs, les pèlerins; mais c'est tout juste s'il ne reproche pas aux Césars de ne pas avoir inventé les chemins de fer. Quant à Napoléon, le moins bonapartiste d'entre nous ne pourra que s'étonner du ton sur lequel il en parle. Ce n'est plus l'historien, ni même l'orateur de la chaire qui paraît alors; c'est le pamphlétaire. On se demande si les vieilles haines nationales ne viennent pas ici se mêler aux théories humanitaires pour obscurcir un jugement d'ordinaire plus ferme. On songe aux caricatures de Gillray; et lorsqu'on trouve sous cette plume si moderne l'Empereur expressément traité d'Antéchrist, on sourit en reconnaissant l'écho lointain des prêches dont, au début du siècle dernier, résonnèrent tant de fois les églises anglaises.

***

Apôtre de l'humanité, contempteur avoué de ces « vagues et monstrueuses déités » que sont d'après lui les nations agressives et impérialistes du monde moderne, M. Wells, nous avons eu plusieurs fois l'occasion de le constater, demeure cependant profondément Anglais. Des gens de son pays il garde le tour d'esprit et jusqu'aux préjugés. Il signalait jadis chez M. Britling, son héros et son sosie, « un amour profond et irrationnel pour l'Angleterre »; si aujourd'hui un sentiment de cette sorte l'entraîne parfois à certaines injustices,

qui de nous, fils aimants d'une autre patrie, osera lui jeter la première pierre? Pourtant cet historien, qui prétend à l'universalité, a un défaut fâcheux : il a peine à sortir de son île. Une ignorance chez lui nous choque et nous inquiète : il ne connaît pas la France, il ne la comprend pas, et c'est pourquoi, en toute innocence, il en parle mal.

Je ne fais pas allusion en ce moment à ses pages sur la guerre. Elles sont surprenantes néanmoins, à plus d'un titre. Personne en France, j'imagine, ne songe à chicaner à aucun de nos alliés d'hier sa part dans la commune victoire; si un pareil débat devait s'élever entre frères d'armes, il faudrait le tenir pour sacrilège et ne s'y mêler point. Tout de même, quelle impression éprouver devant un récit de la campagne où ni le nom du Maréchal Foch ni, sous forme impersonnelle, le Commandement Unique n'apparaissent, où l'échec de la dernière offensive allemande, le 15 juillet 1918, sur les lignes de Champagne, et la marche triomphante qui suivit, trois jours plus tard, sont résumés en ces termes : « En juillet le reflux commença; les Allemands chancelèrent et reculèrent. La bataille de Château-Thierry (juillet 1918) mit en lumière la valeur des nouvelles armées *américaines*... En août les *Britanniques* opérèrent une vigoureuse et heureuse poussée vers la Belgique... Dès les premiers jours de novembre, les troupes *britanniques* étaient à Valenciennes et les *Américains* à Sedan »[1]? En vérité, si l'on ne s'y était trouvé soi-même, on douterait qu'il y eût, en cet été et cet automne tragiques, des soldats français combattant sur notre sol. L'heure de juger la Paix de Versailles et ses auteurs n'a pas encore sonné; prendre la France comme en étant la principale et presque l'unique bénéficiaire, n'est ce pas cependant dès maintenant une amère ironie? Mais laissons là ces choses, qui ne sont pas entrées dans l'histoire. Ces cendres mal éteintes brûlent les mains.

L'incompréhension que je reprochais tout à l'heure à M. Wells va plus loin. Elle touche au plus profond de notre histoire; elle porte sur tout ce qui fait que la France est vraiment la France. Dans l'étude de la Révolution, un de ses guides préférés est le plus étranger à notre génie des écrivains anglais, c'est Carlyle, dont par ailleurs il a dit tant de mal. Sans doute

1. P. 575.

il ne le suit pas aveuglément; il n'épouse pas ses passions. Même, tenté par le démon du paradoxe, il s'est cherché à la Convention un héros qui ne fût pas celui de tout le monde : il a choisi Marat. Mais le grand drame dont est sortie la France contemporaine n'est guère pour lui qu'un épisode pittoresque; il n'a pas pénétré au-dessous de la surface; l'intelligence des faits lui échappe; s'est-il même véritablement efforcé de l'atteindre? Notre XVIIIe siècle, si humain et si grand, qui eût semblé devoir l'attirer par tant d'affinités avec ses propres tendances, il le méconnaît plus complètement encore. Il a sur Rousseau et le Contrat Social un paragraphe qui pourrait être extrait d'un manuel à l'usage des écoles congréganistes [1]. Veut-on son jugement sur l'époque tout entière? « Le XVIIIe siècle, écrit-il, fut un siècle de comédie, qui à la fin tourna au tragique » [2]. Il n'y voit qu'un éclair de sérieux : c'est, en Angleterre, le réveil méthodiste. Cet esprit si large n'a pas senti que, sous d'autres formes que Wesley ou Whitfield, les Encyclopédistes et Voltaire lui-même n'étaient peut être point sans quelques côtés graves.

Aussi bien la France n'habite pas sa pensée. Voyez en quels termes, dans sa conclusion, il rappelle les époques lumineuses de l'histoire, celles qui nous donnent un avant-goût de ce que pourra produire, dans un monde mieux organisé que le nôtre, l'énergie humaine, enfin capable de son plein rendement : « l'Athènes de Périclès, Florence sous les Médicis, l'Angleterre élizabéthaine, les hauts faits d'Açoka, l'art chinois sous les Tang et les Ming » [3]. Sans doute si, pendant qu'il écrivait cette phrase, au courant de la plume, un ami, le poussant du coude, lui avait fait remarquer que la France aurait bien aussi quelques titres à figurer dans cette liste de gloires, il eût volontiers rectifié son énumération. Car il n'y met point de mauvaise volonté. Le terrible c'est que ce grand Anglais nous ignore si bien que, tout naturellement, il nous oublie.

1. P. 469. Il n'est que juste d'ajouter que sur ce point, une fois de plus, M. Wells a été contredit par un de ses collaborateurs. Voir la note de M. Ernest Barker *loc. cit.* n 1.
2. P. 446.
3. P. 605.

Le fait est d'autant plus frappant que rien de ce qui chez nous choque tant de ses compatriotes ne devrait le repousser. On nous reproche notre irréligion; mais M. Wells, religieux à sa façon, n'est pas orthodoxe; notre prétendue immoralité, qui n'est guère qu'une liberté de langage; mais il hait le pharisaïsme; notre irrespect pour la tradition sous toutes ses formes; nul joug ne lui pèse davantage que la loi du passé. Il ne demanderait pas mieux que de nous rendre justice; il parle quelque part de « l'esprit délicat et du cœur généreux de la France ». Mais il ne nous connaît pas; comment nous aimerait-il? Parmi les Anglais d'aujourd'hui, il pourrait sembler un des plus proches de nous. Et pourtant qu'il est loin! On rencontre chez nous des hommes qui professent des conceptions sociales semblables aux siennes et nourrissent des espoirs analogues; ils sont arrivés au même but par des chemins tout autres. Les idées, qui sont après tout choses impersonnelles et froides, sont pareilles peut-être; mais les âmes diffèrent. Son goût pour le prêche nous est étranger. Les livres qui aujourd'hui encore forment la moelle de notre culture, il ne les a point lus ou point compris. Il y a quelque chose d'effrayant dans l'abîme qui, dans deux pays voisins, étroitement liés, qu'ils le veuillent ou non, par tant de souvenirs et d'intérêts communs, sépare des hommes qui sur bien des points pensent de même. Puisse l'étude de l'histoire universelle, comme l'espère M. Wells, aider à combler le fossé!

MARC BLOCH

TABLEAUX DE PARIS

Le palais de Versailles étend ses lignes d'architecture et de toits au delà de l'immense cour pavée et de la grille dorée que fait briller le soleil. Dans le ciel, au-dessus du château ou quasi, vers la gauche, une *saucisse* immobile évoque les années de guerre, le front et Paris, l'été de 1918, lorsque chaque soir dans le crépuscule bleuissant, plus redoutable d'être serein, trois ou quatre s'en élevaient, au-dessus des Tuileries et des Champs-Elysées.

Une limousine fermée franchit la grille. Kaï Dinh s'y trouve, accompagné par un Français à cheveux blancs et deux Asiatiques immobiles, vêtus de noir, les mains allongées sur les genoux, le front serré dans un bandeau, les cheveux luisants. Point d'escorte. A notre salut, le visage de l'Empereur d'Annam s'est légèrement incliné derrière la vitre. Face d'ivoire à peine ocrée, regard intelligent et doux. Pour nous, modernes, mais nourris par l'imagination, l'aventure est trop rare d'apercevoir vivante une de ces idoles que le bois sculpté ou le bronze ont répandues par le monde, pour que ne nous fassions pas, à l'occasion, l'effort de les approcher. Ce que pense l'Empereur d'Annam est trop confus, sans doute, pour que lui-même puisse l'exprimer, s'il en avait le loisir. Peut-être évoque-t-il, pourtant, en pénétrant dans cette cour, la pompe qui environna l'ambassade envoyée par son ancêtre Gya-Long, au roi Louis XVI, pour réclamer la protection de la France.

L'usage de la divinisation, l'habitude d'être dieu, de ne pouvoir paraître sans qu'aussitôt les hommes se prosternent devant soi, doit créer une mentalité, de moins en moins fami-

lière à nos esprits démocrates. Les Parisiens n'ont point suffisamment tenté d'apercevoir l'Empereur d'Annam, qui part pour Grasse après-demain. Fêter ces princes dépendant de notre Empire serait de bonne politique; ils mêlent aux trois couleurs de notre pavillon, les arcs-en-ciel ondulés de leurs étendards; et puis, l'éventualité de pouvoir observer ces spécimens de puissance presque absolue se fait de plus en plus rare... Et j'imagine, pendant que la voiture oblique vers la droite, le faste dont, deux siècles plus tôt, pareille venue se fût entourée... Passons. Le souverain descend de voiture à l'entrée voisine de la chapelle. Hélas! nous ne pourrons le suivre dans toute sa promenade, ni lui adresser sur ses impressions, ces interrogatoires sans doute peu protocolaires, mais seuls susceptibles de nous intéresser. Et puis, quel Français, orgueilleux du passé, ne souffrirait, à chaque instant, de voir le Palais de Louis XIV devenu succursale de ministère, bureaucratisé, gardiennisé et qu'un prince indo-chinois, protégé de la France, fidèle, éclairé, souverain de quinze millions de sujets, puisse traverser ces galeries sans qu'un metteur en scène un peu improvisateur, élégant et ingénieux, n'ait au préalable ouvert quelques fenêtres, jeté un tapis, tendu une tapisserie, préparé un bouquet de roses sur une console... C'est de l'absence de toute fantaisie, de tout geste qui ne soit d'avance prévu par une loi que la France meurt, qu'elle se prive d'offrir encore aux étrangers ce cœur que nos armées leur ont pourtant montré tout vif et resplendissant, dans le concert d'individualités de la guerre. Lorsqu'il faut un vote de la Chambre et du Sénat pour qu'on puisse placer une rose dans la Chambre d'un Roi qui n'est plus qu'un symbole, mais qui précisément, parce qu'il n'est que cela, mérite qu'on le conserve et le fleurisse, toutes les roses d'un pays sont près de mourir.

Il existe, pour enguirlander les autels, des *Enfants de Marie*; que n'existe-t-il pour nos palais des Fils et Filles de France, assermentés, pieux et responsables, qui viendraient, de temps en temps, faire un peu de ménage gratis et qui obtiendraient, — à force d'insistance, — que l'on remette à Versailles les meubles entassés comme chez un marchand dans les salles du mobilier, au Louvre ou dans les réduits mal famés du Garde

Meuble National? On sait ce qui y est entré, jamais ce qui en sort. Et je me souviens d'avoir vu, au Ministère de l'Intérieur, dans le grand salon, un mobilier de la fin du XVIIIe siècle, couvert en tapisserie de Beauvais, qui avait été remplacée, sur la moitié des sièges et l'écran de la cheminée, — sans que personne s'en fût jamais aperçu, — *par une toile peinte à l'aquarelle!*

Laissons l'Empereur, au seuil du palais, veillé par la lourde et flasque saucisse, qui doit servir à des expériences de tir. Nous le retrouverons plus tard, sur la terrasse du Sud, qui domine l'Orangerie. Tous les arbustes ont été sortis, alignés dans leurs caisses; un grand nombre, encore fleuris, dégagent leur parfum âpre et sucré... L'Empereur est venu s'accouder à la balustrade. Au delà de la cour de l'Orangerie et de la route de Saint-Cyr, la pièce d'eau des Suisses, encadrée de feuillages épais, évoque-t-elle au souverain plus particulièrement son peuple de bateliers et d'agriculteurs? La senteur aphrodisiaque est d'une douceur nostalgique. Les narines se pincent, le visage émacié et noble exprime une sorte de douloureux enivrement. Fugitif abandon de la volonté ,vite combattu par une âme éduquée et supérieure. Mais il semble, pourtant, que le Prince se soit détourné rapidement de ce verger artificiel offert à ses sens... et que le parfum des orangers, qui devait être évocateur au nez sensuel de l'esthète fastueux, du diplomate orgueilleux, possesseur effréné des choses qu'était Louis XIV, sultan occidental, paraisse tout à coup vulgaire à ce souverain asiatique. Devant Kaï Dinh, rêveur et détaché, ses sujets se jettent sur le sol, à plat ventre, s'il paraît, mais toutes ses visions semblent passer par-dessus les hommes, pour aller évoquer dans un nirwana de lumière, au delà du présent, les félicités de l'autre vie.

***

Le Louvre a fait hier deux mille cinq cents francs de recettes, en juillet, pour sa première journée payante! Voici, pour bien des gens, qui n'y mettent jamais les pieds, l'occasion d'aller faire un tour au Salon Carré.

Il y a des atmosphères que l'on retrouve, par certaines

températures, identiques à travers les années et chargées des mêmes senteurs; il semble que, s'il existait un instrument pour évaluer leur densité en tristesse, poésie et joie, le nombre de degrés marqués ne varierait pas. Les musées sont particuliers sur ce point, revenez à la *National Gallery* ou à l'*Academia*, de Venise, après des années d'absence, vous y retrouverez, à l'instant, une odeur spéciale, dans Londres comme dans Venise, et qui ne ressemble pas à celle que vous respirez au Louvre par exemple.

Jules de Goncourt a écrit, dans le *Journal* que, de son vivant, lui seul rédigea, qu'un tableau de musée est ce qui entend le plus de bêtises au monde. On ferait bien des volumes, en effet, avec ce qui se dit devant certaines toiles universellement célèbres depuis cent ans... Mais les commentaires d'un artiste enthousiaste et dignes de rester, sont rares, et c'est à peu près rien que les hommes et qui pensent, disent devant un chef-d'œuvre. D'ailleurs n'en va-t-il pas de même dans les circonstances émouvantes de la vie? Les transports de l'amour les plus ardents sont muets. L'art dramatique, qui prétend ne s'inspirer que de la réalité, se sert de dialogues sans aucune vraisemblance. Au théâtre, si les héros s'exprimaient comme dans la vie, il faudrait baisser au bout de cinq minutes, le rideau, tant le public trouverait fastidieux et monotone le débit des mots qui accompagnent, non seulement les actes habituels, mais encore les circonstances tragiques de l'existence.

Il faut donc admettre, d'abord, que les gens qui parlent le plus devant un tableau, sont ceux qui le comprennent le moins et que l'art n'impressionne pas!

Ils disent d'un portrait que le personnage a l'air bête ou méchant, que la femme est jolie, ils attachent beaucoup d'importance au sujet, à l'attitude, mais il ne leur arrive jamais de formuler, dans une expression tout de suite définitive, les sentiments complexes que doit faire naître un chef-d'œuvre et qui participent un peu de tous les arts, de tous les sens à la fois.

Les jours d'été, une promenade dans un musée est aussi « fraîche » qu'à la campagne, elle l'est même davantage. Mais il faut une compagne ou un compagnon qui soient à

l'unisson. Et c'est rare. Lorsqu'on est jeune, c'est le sujet des tableaux qui attire et retient, le trait de mœurs, le costume particulier, l'attitude, le maniérisme, dans le gracieux comme dans le dramatique. Plus tard, ce sera la couleur, ce sont les oppositions, les valeurs, la franchise des touches, l'adresse de l'exécution, le métier... Plus tard encore, c'est l'idée, ce sont les sentiments qu'une toile fait naître, qui retiennent, mais, bien souvent, c'est à l'insu de l'artiste que ce sentiment se produit chez le spectateur. Le miracle s'en élabore par-dessus sa tête; souvent, il ne l'aura point cherché, ni pressenti. A cet instant de la vie, peu de peintres ou de sculpteurs intéressent encore, on fuit l'anecdote, comme on redoute pareillement les coloristes uniquement préoccupés de la couleur.

Les musées se trouvant désertés par les pauvres inoccupés, qui, l'hiver venu, vont s'y dégourdir les membres, l'époque a paru bonne pour tenter cette réforme fiscale. Elle ne retarde que d'un demi-siècle, ce qui est encore assez peu en France pour une réforme. Nous trouvions, en effet, naturel de payer partout en Europe, pour approcher Rembrandt, Holbein, Van Dyck et Vélasquez, mais nous étions gênés de faire payer pour ça chez nous. Ni nos Watteau, ni nos Poussin, ni nos Delacroix et nos Ingres, ni nos Chardin et nos La Tour, ne nous paraissaient valoir l'humiliation où nous courions en installant un tourniquet à la porte de nos galeries *nationales*.

Les étrangers, qui paient quinze ou vingt francs un fauteuil aux Folies-Bergère, ne pouvaient donner vingt sous pour aller voir le morceau de toile cirée brune qui est tout ce qui reste de la *Joconde*, ni la *Cruche cassée*, de Greuze, ni, en un mot, les seuls tableaux pour lesquels ils désiraient venir depuis l'enfance et qui sont bien parmi les plus ennuyeux plaisirs qui puissent nous être offerts, en y ajoutant les Jordaëns et les Le Sueur, et les Millet (J.-F.), chers aux fournisseurs de feu M. Chauchard, et quelques autres peintres, qui contribuent au rayonnement mondial de notre Louvre. Il est vrai que Stendhal avait la plume pleine de l'Albane et que Guido Reni eut ses thuriféraires vers le milieu du siècle dernier! Qui sait ce que nos arrière-neveux priseront le plus au Louvre, dans cinquante ans d'ici!

Je remarque cet après-midi combien les Italiens intéressent moins les visiteurs, sauf peut-être Mantegna. Dans ma jeunesse, la salle de l'École 1830 était presque déserte, au détriment de celle du XVIIIe siècle, qui est aujourd'hui beaucoup moins fréquentée.

La photographie a fait autant de tort aux chefs-d'œuvre des peintres que l'invention du chemin de fer en a causé aux sites célèbres. Les premiers ont été trop facilement répandus, les seconds sont trop vite accessibles à trop de monde. Aussi, les gens un peu délicats ne vous parlent plus que d'aller passer l'hiver en Égypte ou aux Indes. Dans cinq ans, ils se réfugieront au centre de l'Afrique. Pour les musées, ils n'y mettent guère les pieds et préfèrent acheter les toiles de quelque artiste encore inconnu, dont on leur assure qu'elles *vont monter*!

Peut-être que les chefs-d'œuvre les plus incontestables le seraient beaucoup moins aujourd'hui, s'ils ne bénéficiaient d'une avance de publicité de plusieurs siècles, faite par les hommes les plus considérés de leur temps et de ceux qui suivirent. Mais il faut bien avouer qu'à part certains artistes, et qui ne s'inspirent plus guère des maîtres! — la jeune génération en France est *anti-musée*. Ce goût a passé l'Atlantique. Combien d'hommes de vingt-cinq ans ne sont entrés au Louvre qu'une fois dans leur vie... Combien n'y ont jamais mis les pieds! Plus on travaille à *démocratiser* l'art, plus cette démocratie se soucie de l'art dans la mesure où elle peut préférer Carpentier à la Vénus de Milo. Ni la photographie, ni les reproductions à bon marché, ne font que les logements ouvriers offrent pour un cent-millième de plus le goût de l'art. Au contraire, et puisque nous sommes en vacances, entrez un peu chez des paysans, pour voir s'ils accrochent encore aujourd'hui sur leurs murs autre chose que des chromos qui représentent des niaiseries en couleur, — et c'est un grand bonheur.

***

Lundi matin, Gare des Invalides, sept heures et demie, sur le quai, le long de la voie. Le train qui arrive de la mer, mesurant son dernier effort aux quelques mètres qui lui

restent à parcourir, vient effleurer le heurtoir et s'arrête. Les portières se sont ouvertes toutes à la fois et, déjà, les voyageurs pressés gagnent la sortie, chargés de leurs sacs, les femmes ratiffées, le visage poudré, les lèvres faites, le voile baissé, l'air à peine lasses, très peu touchées par la fatigue... Les hommes portent des traces plus visibles de la nuit longue, les heurts brutaux, la tête appuyée au dur capitonnage.

Sur le quai, dès avant que le train ne fût signalé, quelques personnes attendaient : deux femmes, un homme, tous trois espacés, ne se connaissant point, tous trois jeunes. Il faut l'être à Paris pour s'être levé avec le premier soleil et avoir quitté la maison à six heures et demie.

Le flot des voyageurs, ce lundi, est si dense que les trois qui attendaient se trouvent instantanément noyés dans le tourbillon humain. Ils semblent regretter de s'être ainsi avancés, hors des barrières et d'avoir perdu toute possibilité de contrôle. Peut-être sont-ils venus à l'improviste, sans prévenir... La première, qui s'est mise le plus à l'avant, est élégamment vêtue, de cette élégance de femme qui sait se débrouiller dans la vie, que l'aventure attire et qui, tout en conservant une existence en apparence régulière, met avant toutes préoccupations, celles de l'amour, celles de l'homme qui tient momentanément son cœur.

Elle vient de découvrir celui qu'elle attend, elle a l'œil exercé. En la frôlant, les voyageurs la respirent; elle est là, comme une fleur, à l'arrivée de ce train dont tous les compartiments ouverts à la fois exhalent dans la fumée, les vapeurs, une insupportable odeur humaine et viciée... *Lui*, vient de l'apercevoir, aussi. C'est un monsieur. *Elle* ne pourrait aimer un inférieur. Et elle ne l'aimerait pas davantage étant riche, s'il était laid. Certaines femmes, même galantes, parviennent fréquemment à chérir d'un cœur sincère, l'homme qui flatte également leurs ambitions et leur sensualité.

Elle est demeurée tête droite en l'apercevant, elle ne s'est pas avancée d'un pas, elle n'a bougé un cil; elle est sûre de soi, de son prestige, de l'homme auquel elle donne ce témoignage flatteur qu'il soit un des rares, peut-être le seul, ainsi attendu, dans tout ce train... Elle se sait regardée par ces passants aux reins courbaturés, mais elle n'a l'air

de rien voir, pas même celui qui approche, que voici tout devant elle et qui l'embrasse sans qu'elle ait baissé la tête. Elle l'a reçu comme le phare reçoit la bourrasque, comme la statue subit l'hommage des générations. Il a dû se hausser sur la pointe des pieds, son chapeau à la main, pour atteindre des lèvres à ce visage, qu'une âme clairvoyante a le pouvoir de rendre insensible. Car elle l'aime, puisqu'elle est là... Mais elle en a aimé d'autres, qu'elle est venue attendre ainsi et elle sait en aimer d'autres encore après celui-là, d'autres qu'elle attendra de même, lorsqu'il faudra... La seule question que je l'entende poser aussitôt, d'une voix paisible, assurée, c'est : — « Ta femme? »...

J'ai perdu de vue l'homme qui attendait, bon petit jeune homme, qui a préparé des choses au logis pour celle qui revient, qui était là comme un roitelet sur la branche, les joues fraîches, l'œil vif et la cravate négligemment nouée.

Mais voici l'autre femme, même âge que la première, la statue, mais frémissante; ses mains, qui ne savent demeurer inemployées, s'agitent, se croisent, se dénouent, comme si des bribes de prières cherchaient à s'agréger, à jaillir de ce cœur sous pression, de ce mince petit être charmant, mais fané en naissant, dont l'œil bleu a gardé, comme la corolle des hypomées après l'averse, une larme toujours prête.

L'aimé saute du train, le seul de toute la vie, solide, un peu roux, pas démonstratif, l'homme d'une chose, d'une voie, d'un effort. La femme qui l'attend ressemble à une héroïne d'Henry Bataille, interprétée par Berthe Bady. Elle s'élance, elle ondule en l'air comme une flamme, elle a posé ses deux mains sur les flancs de ce torse robuste, au veston gris de fer, puis, déjà, aux épaules, au cou...

La première phrase qu'elle dit, la première interrogation qu'elle pose :

— « Ta mère? »...

***

— « ... Tout serait à refaire en architecture, en décoration, *ass*olument tout...

Roum, balaboum, roum, roum, rac.

— « ... Pourquoi la lumière et l'air entrent-ils par la même ouverture? Ce nest pas nécessaire. C'est une havitude, rien de plus...

Roum, balaboum... Palaratatapaboum, boum!

— « ... Je voudrais faire, pendant les vacances, une maquette d'havitation, dans laquelle je créerais des choses... des choses à mon idée...

Pan... panpan... panpan... panpan... pan!

Froum... froum, froum, froum, pafroum!... Boum! Rac!

— « ... L'architecte, le décorateur, vivent encore sur les données des temples grecs, les différentes poutres horizontales que supportaient les colonnes ont donné lieu à l'architrave, les poutres placées perpendiculairement et qui soutenaient le plancher formaient les triglyphes et cette partie intermédiaire qu'on appelait métope, et cette partie plane, la frise, nous les retrouvons encore aujourd'hui dans toute pièce où l'architecte tend à l'eurythmie, à la noblesse... Cependant, les conditions de construction ont complètement changé... »

Roum... balaboum... roum, roum, roum, rac!...

Nous n'entendons plus le vacarme que produisent avec une sorte d' « eurythmie » bien surprenante, dans la cacophonie qui règne en ce lieu nocturne, les véhicules de toutes sortes, précipités en tous sens, gravitant sans aucun tracteur apparent le long de courbes supportées par des échafaudages de bois ou bien tournant, avançant dans un *brelindindin* ahurissant, qui serre les tempes et donne des pesanteurs dans la nuque.

José-Maria Sert, assis sur un fauteuil de jonc à côté de moi, nous parlons d'architecture, dans ce jardin de *Luna Park*, par-dessus lequel la guerre a passé et qui retrouve sa population énervée des beaux soirs de l'année.

Aux premières heures de septembre 1914, par une nuit plus douce que celle-ci, baignée de clair de lune, nous étions venus, Sert et moi, considérer devant cette grille de la Porte-Maillot, les travaux de défense de Paris dont le siège n'était plus qu'une question de quelques journées. Une large tranchée, quelques troncs d'arbres abattus..., c'était à peu près tout ce que Paris s'apprêtait à offrir de résistance à l'envahis-

seur... La ville était silencieuse, désertée, obscure sous le clair de lune tiède. Plus tard dans la soirée, nous allâmes voir passer des régiments entiers le long du boulevard Saint-Michel et jusqu'à la Gare de l'Est, entre d'épaisses haies de Parisiens qui étaient demeurés. Les femmes, le visage brillant de pleurs et de sourires mêlés offraient des fleurs aux soldats, leur versaient à boire, et n'ayant plus rien à tendre, demeuraient encore immobiles, les bras levés en agitant les mains, afin de dispenser du courage, de la confiance et remuer de leurs mains blanches l'air de la nuit d'été, pour en rafraîchir le contact au front de ces hommes harassés, dont on peut dire aujourd'hui que pas un n'allait revenir.

Ah! s'ils étaient tous *revenus*, quelle apaisante et sereine vision laisseraient de pareilles nuits dans la mémoire! Et nous voici, rejetés pour la première fois depuis bien longtemps, dans ce décor hideux et hallucinant de Luna Park, au milieu de ces femmes qui hurlent, emportées dans les wagonnets des *montagnes russes* ou bien assises à côté d'un compagnon qui a glissé un bras derrière elles pour qu'elles puissent poser un instant le front, dans la chaleur de ce creux symbolique, sensuel et familier. Fronts lourds de secrets, pourtant, pareils à des oiselets sous leurs plumes, ramiers confiants, et ennemis, qui s'envoleront à l'improviste, un beau matin, du mâle abri qui semblera glacé.

Mais, parce que les extrêmes se recherchent, dans ce cadre infernal où s'annihile toute religion du beau, qui proclame l'anéantissement de toute forme pure, de toute noblesse et élégance de ligne, nous parlons d'architecture, le grand peintre espagnol et moi, sur nos sièges de jonc, dans la nuit fraîche.

... Des machines souterraines, des bielles, des chaînes, des engrenages, des ressorts, font mouvoir des instruments qui s'appelleraient ailleurs « de torture » et feraient vomir d'effroi ceux et celles qui s'y précipitent.

— « ... Maintenant, il faudrait avec le fer, avec le ciment, créer des lignes, des proportions nécessaires, comme les Grecs, avec leurs piliers primitifs et leurs poutres qui engendrèrent les chefs-d'œuvre dont notre humanité a vécu depuis des milliers d'années.

« — ... Et l'emploi de la lumière électrique! Cette substitu-

tion imbécile d'une ampoule de verre à la flamme dansante d'une cire, que l'on remplace par une bougie de porcelaine. »

Le premier décorateur de ce temps, ce Catalan de Paris, qui a brossé avec une fertilité d'invention prodigieuse, dans une forme, avec des procédés nouveaux, ces ensembles destinés aux salles de bal, aux halls les plus fastueusement décorés que notre époque ait connus, comme les grands artistes de la Renaissance n'est pas seulement un peintre étourdissant de verve et de manière, mais encore un de ces hommes qui ne se contentent point d'un effet de lumière, d'un procédé, d'un sujet qui a plu et qu'ils se condamnent à recommencer indéfiniment sur cinquante centimètres de toile.

« — ... Depuis que le style d'architecture Louis XVI, celui des Gabriel, des Antoine et des Louis est devenu celui des Palaces et des Banques, il s'est trouvé condamné, inemployable... Il faut le laisser au commerce et aux nouveaux riches, qui réalisent avec lui les ambitions d'une jeunesse contrainte, mais dont les appétits ne peuvent se rassasier qu'avec les plats dont ils ont vu manger leurs maîtres! »

Pan, panpan, panpan, panpan, pan!...

Froum, froum, froum, froum, boum! rac!...

Les baquets assujettis à des ressorts qui sont projetés à l'extrémité de la piste où ils s'agitent, recommencent une nouvelle tournée et, bientôt, nous-mêmes, à l'avant d'un wagonnet qui erre, gravite, plonge le long des courbes brisées et inégales, le visage dans le vent, emportés vers une étoile qui brille dans la nue encore verdâtre des dernières clartés du couchant, nous nous abandonnons dans la nuit noire, par-dessus les fortifs et les étendues devinées, à ce plaisir brutal, odieux, massif, tandis que José-Maria Sert me glisse :

« — Lorsque j'aurai terminé pour sa Majesté la Reine d'Espagne le boudoir qu'Elle m'a commandé, bleu et argent, où je peins les pèlerinages célèbres de mon pays... quand j'aurai achevé les cartons de tapisserie de Madrid où je veux représenter tous les châteaux du Roi, et d'abord Aranjuez où je le montre conduisant son automobile... je commencerai une pièce en porcelaine de Sèvres et je ferai traverser le plafond par un éléphant!... »

ALBERT FLAMENT

LES ENTRETIENS DE LONDRES

Les entretiens diplomatiques qui doivent avoir lieu à Londres, au moment où ces lignes sont écrites, ont été précédés d'événements importants, qui ne paraissent pas avoir rendu la situation européenne plus claire ni la solution des problèmes plus proche. On veut espérer que le moment est venu où les Alliés vont se mettre d'accord sur un programme d'ensemble et sur un programme d'action. La nécessité de sortir de la confusion n'a jamais été plus manifeste : mais sommes-nous à la veille des décisions nettes et rapides? Par une initiative hardie concernant les dettes interalliées, le gouvernement britannique a soudain remis en question une partie des projets qui auraient pu être examinés. Le dessin général de la conversation diplomatique, telle qu'on pouvait la concevoir, s'est donc, en partie du moins, trouvé modifié. Dans ces circonstances nouvelles et particulièrement malaisées, le chef du gouvernement français saura sans nul doute faire valoir des idées nettes et proposer des solutions précises. Mais sa tâche est difficile.

L'histoire des variations de la politique britannique en ces dernières semaines est fort curieuse : elle mérite d'être étudiée de près parce qu'elle nous éclaire sur les pensées qui dirigent l'Angleterre et sur les fins qu'elle poursuit. Lorsque a paru la note de lord Balfour, annonçant que la Grande-Bretagne ne renoncerait à ses créances que si les États-Unis renonçaient aux leurs, le premier sentiment a été l'étonnement. On a pu admirer l'art avec lequel les réalités les plus crues étaient délicatement exprimées, Mais pourquoi le gouvernement britannique, après avoir paru longtemps incertain, prenait-il une

décision grosse de conséquences? pourquoi rendait-il le problème des dettes interalliées insoluble, au moins dans le présent? pourquoi surtout publiait-il brusquement une note rédigée depuis un certain temps et destinée, semblait-il, à ne sortir de sa retraite qu'après les entretiens de Londres? C'est que le document britannique, qui a l'air simple et qui semble traiter exclusivement des dettes interalliées, touche par répercussions à tout un ensemble de questions et rend possible, au moins dans l'idée du gouvernement anglais, un ajournement des décisions d'ensemble, qui est évidemment souhaité par M. Lloyd George.

Il y a un mois le Cabinet de Londres paraissait très pressé de conférer avec le gouvernement français. Les journaux anglais étaient pleins de considérations sur l'urgence d'une conversation diplomatique. Dans les derniers jours de juillet, M. Poincaré avait fait connaître qu'il se tenait à la disposition du gouvernement anglais à partir du 1er août. Mais à ce moment même, M. Lloyd George manifestait qu'il n'avait plus de hâte. On assurait à Londres que l'entretien diplomatique pouvait être remis au mois de septembre. On donnait les prétextes les plus variés : la crise italienne, les conversations avec Washington, les vacances. Toutes ces explications décelaient des embarras plus graves. Le gouvernement anglais désirait gagner du temps. Le gouvernement français, de son côté, se contentait de rappeler qu'ayant offert de se tenir à partir du 1er août à la disposition de M. Lloyd George, il attendait que Londres suggérât une date plus propice. Mais en même temps, les journaux de Paris annonçaient que, si le 15 août les Alliés n'avaient pas conduit leur conversation à bonne fin, le gouvernement français rendrait publiques ses dispositions et prendrait un autre moyen que celui de la Conférence de Londres de faire connaître ses vues avec précision. C'est en effet avant le 15 août que les Alliés doivent se concerter sur la réponse à faire à la demande de moratorium formulée par l'Allemagne.

Il est certain que l'Angleterre n'a pas voulu nous laisser prendre une initiative, avant d'en avoir pris une elle-même. Elle savait que le gouvernement français avait un plan. Elle a voulu tout de suite en avoir un aussi. C'est au moment

même où Londres et Paris se mettaient d'accord sur la date des entretiens diplomatiques que paraissait la note britannique. M. Lloyd George a pu croire, pendant quelques jours, que nous consentirions encore à un délai, et qu'il était facile de gagner quelques semaines. Mais les signes répétés de la mauvaise volonté allemande, en particulier la manœuvre de Berlin relative aux dettes privées et aux offices de compensations, ont rendu cet espoir vain. L'opinion française qui a été longtemps patiente ne croit plus à la vertu des ajournements, des combinaisons à échéance, des promesses de bonne volonté. Elle réclame des faits, des réalités, des actes. Le principal résultat de la politique allemande est d'avoir amené la lassitude. C'est pourquoi le gouvernement français a bien compris qu'il ne pouvait laisser passer la date du 15 août sans manifester son activité. Dès qu'il a eu cette conviction, M. Lloyd George a pris son parti. Il n'a pas voulu nous laisser cette occasion de saisir notre liberté d'action; il a voulu mettre tous les Alliés en présence d'une résolution arrêtée, et la note britannique a soudain vu le jour.

Ce n'est là que la forme et l'aspect extérieur de la manœuvre anglaise. L'initiative prise par le gouvernement britannique va au fond beaucoup plus loin. La question des dettes interalliées était l'un des éléments importants d'une solution du problème des réparations. Depuis plusieurs semaines, on parlait en Angleterre comme en France d'un projet qui consisterait à régler les dettes interalliées européennes, à diminuer ainsi la dette de l'Allemagne et à favoriser un emprunt international. Les États-Unis demeuraient en dehors de ce règlement, auquel ils ne sont pas présentement disposés. Tout dépendait donc de l'attitude de l'Angleterre. A la vérité, les décisions de gouvernement britannique à ce sujet demeuraient fort incertaines. Nous avions fait remarquer ici-même [1] qu'on ne pouvait rien augurer des projets de M. Lloyd George et que, si l'on s'en rapportait à quelques paroles prononcées à la Chambre des Communes, sa pensée demeurait très énigmatique. La résolution de M. Lloyd George était peut-être prise dès cet instant. Ce n'est pas certain. Mais il y avait dans le public anglais une grande

1. Voir *Revue de Paris* du 1er août : *la France et les réparations.*

controverse à ce sujet, et M. Lloyd George qui suit de près les manifestations de l'opinion leur a probablement donné le temps de se produire avant de s'arrêter à une décision.

Dans les jours qui ont précédé la publication de la note britannique, les journaux anglais, les grandes associations comme la Fédération des Industries et l'Association nationale des Manufactures ont donné leur avis sur l'abandon par l'Angleterre de ses créances. On se faisait, à cette époque, une idée de la politique française qui peut être résumée ainsi : « La France ne se réduira qu'en dernière extrémité à faire une politique d'isolement. M. de Lasteyrie, notamment, insiste sur le parallélisme existant entre la question de la liquidation des dettes alliées et celle des réparations. Il s'est entièrement converti à la théorie que seules la réduction des droits français et l'annulation simultanée des obligations françaises peuvent déblayer le terrain et rendre possibles les opérations de crédit qui permettront à l'Allemagne de payer la France. Pour mettre l'Allemagne à même de se procurer les moyens de s'acquitter partiellement envers la France, il faut que ses dettes soient réduites dans la même proportion que les dettes françaises. La bonne volonté des alliés de la France, la bonne volonté de la France et la bonne volonté de l'Allemagne sont des facteurs essentiels dont l'action doit être concomitante. » Dès lors la question qui se posait était de savoir si l'Angleterre prendrait l'initiative de renoncer à ce que lui doivent ses Alliés. Et deux courants d'idées absolument différents se manifestaient.

La puissante Fédération des Industries Britanniques publiait un memorandum qui se prononçait ouvertement contre un règlement immédiat des dettes interalliées. Après avoir rappelé que le paiement de l'intérêt de la dette de l'Angleterre envers les États-Unis signifie l'addition d'un shilling par livre à l'impôt sur le revenu, le memorandum déclarait qu'« à présent l'industrie britannique — sur laquelle retombe le poids de cet impôt — a à lutter contre les barrières douanières élevées par les pays débiteurs de la Grande-Bretagne et contre leur compétition, accrue par la dépréciation des changes sur les autres marchés extérieurs. Dans de telles circonstances, on peut mettre sérieusement en doute la ques-

tion de savoir si une action isolée et prématurée de la Grande-Bretagne pourrait hâter l'avènement d'un règlement général, ou si, au contraire, elle ne l'empêcherait pas, comme il y a tout lieu de le craindre. » Le memorandum concluait en disant qu'ajourner de nouveau le paiement des intérêts, ou même différer la date du remboursement du capital, permettrait mieux à l'Allemagne de remettre ses finances en ordre qu'une annulation définitive des dettes. Presque en même temps paraissait une déclaration du Comité Exécutif de l'Association nationale des Marchands et Manufacturiers; on y trouve affirmé qu'il est absolument urgent d'accorder à l'Allemagne un délai pour les paiements en espèces; que le montant de ces réparations devrait être réduit; que la diminution ou l'abolition des taxes à l'importation — particulièrement les taxes rendues nécessaires en ce moment pour le paiement des réparations — devrait être demandée en retour à l'Allemagne; du point de vue des dettes interalliées, on demanderait aux pays, dont on réduirait ou dont on annulerait les dettes, d'abaisser leurs tarifs douaniers.

Contre cette opposition des milieux financiers, industriels, commerçants à l'annulation immédiate des dettes interalliées, le *Times* a représenté l'opinion contraire et a mené une brillante campagne au nom des idées politiques capables de sauvegarder l'ordre européen. Dans un grand article sur la « considération du risque » il examinait les deux dangers auxquels la Grande-Bretagne est exposée : ou bien d'avoir à payer seule une trop lourde dette à l'Amérique ou bien d'assister impuissante à la faillite de ses débiteurs européens. Mieux vaut encore courir le premier risque, disait-il, car « le véritable danger c'est de voir l'Europe choir en une banqueroute générale, avec toutes ses désastreuses conséquences : dislocation du commerce, fluctuations incalculables des changes ». Mieux vaut éviter ce désastre, et se montrer généreux envers les débiteurs européens, même au prix d'une lourde dette à rembourser aux implacables Américains. Bien plus : il prenait acte du memorandum de la Fédération des Industriels et s'attachait à le réfuter. « La déclaration, disait-il, publiée au nom de la Fédération des Industries britanniques, ne modifie en rien notre point de vue, quant

au rôle que notre pays a maintenant l'occasion de jouer. Quelles « contre-concessions » la Fédération, ou ceux qui parlent en son nom, peuvent-ils bien avoir en vue? Leur pensée est-elle que l'Angleterre devrait amener les États-Unis à annuler la dette anglaise, en refusant de consentir à l'Europe un allégement qui aiderait à stabiliser les changes, à réduire la dette allemande des réparations et donnerait la possibilité de rétablir un commerce normal avec des bénéfices qu'on peut calculer? » Et le *Times* ajoutait : « Si tel est le cas, ils ne tiennent pas suffisamment compte des réalités de la politique américaine. S'imaginent-ils que l'état de chaos des changes européens contribuera à assurer la prospérité industrielle de notre pays ou à réduire le chômage? Ces porte-parole de l'industrie britannique nous semblent se méprendre singulièrement, et nous leur donnerons le conseil de consulter d'autres représentants du monde des affaires avant de faire de nouvelles déclarations *ex cathedra.* »

Mais au moment même où le grand journal anglais adjurait le gouvernement de bien peser tous les arguments, la décision était prise. L'Angleterre est prête à abandonner ses créances, si les États-Unis abandonnent les leurs : elle se voit dans la nécessité de réclamer à ses débiteurs européens de quoi payer son créancier américain, si celui-ci maintient sa réclamation.

Il est à remarquer que la note britannique pose un certain nombre de principes, contre lesquels ne s'élèvera nulle objection. Bien au contraire, on retiendra avec satisfaction des maximes qui sont de nature à éclaircir les conventions dans l'avenir. Il y a quelques jours, lord Grey, dans un beau discours, parlait des dettes interalliées et disait : « L'argent ou le crédit à la France ne furent pas pour elle seule, mais pour qu'elle pût intervenir de toutes les façons dans la lutte commune. » Une pensée semblable inspire lord Balfour, lorsqu'il signale le caractère tout spécial des dettes interalliés et lorsqu'il écrit : « Ces dettes ont été contractées non point pour le profit séparé d'États particuliers, mais pour la grande fin commune à tous, et cette fin dans son ensemble a été réalisée. » Il est donc acquis que les dettes interalliées ne sont pas semblables à celles que contractent normalement les États. Dès

maintenant la Grande-Bretagne n'entend pas demander aux nations qui lui doivent de l'argent plus qu'il ne lui faut pour payer les États-Unis. En conséquence elle réduit sa créance de trois quarts (850 millions de livres au lieu de 3 400 millions) et la dette française envers la Grande-Bretagne est ainsi abaissée de 600 millions de livres à 150. Ce sont là des résultats qui comptent et qui faciliteront un règlement général.

Reste la question de l'attitude des États-Unis. C'est aux États-Unis que l'Angleterre fait publiquement appel. Si, par une fiction diplomatique, ce n'est pas à eux que la note est envoyée, c'est à eux qu'elle est moralement adressée. Le gouvernement de Londres, avant de lancer sa note, a-t-il reçu de Washington des indications que nous ne connaissons pas? Il est plus probable qu'il a risqué un acte, en laissant au temps le soin d'en développer les conséquences. Tout ce que nous savons de l'Amérique, en tous cas, nous invite à penser qu'elle n'est aucunement disposée pour le moment à renoncer à ses créances. D'après un témoignage américain, le sentiment des États-Unis peut s'exprimer ainsi : « Qu'on renonce à poser en principe que c'est aux États-Unis à offrir des concessions. L'expérience leur a appris qu'ils étaient entourés de nations sachant ce qu'elles veulent et qui ont obtenu une bonne part de ce qu'elles veulent. Pour la plupart, elles tiennent moins à la paix qu'aux profits. Les États-Unis manqueraient à eux-mêmes et à leur postérité s'ils sacrifiaient leurs propres intérêts, tandis que personne d'autre n'en fait autant. Leurs créances peuvent être sans valeur au point de vue de la rentrée de l'argent. Mais leurs principaux débiteurs ont des moyens sérieux de payer sous diverses formes. On pourra en causer, quand ils voudront dire de quoi ils ont besoin et discuter les conditions. Les Etats-Unis ne méconnaissent point que l'Europe a besoin de faire fond sur leurs ressources; ils ne méconnaissent point l'intérêt qu'ils ont à l'aider. Mais, tant que les gouvernements d'Europe auront cette idée en tête que les États-Unis n'existent que dans leur intérêt et n'ont pas le droit de songer eux aussi à leurs économies, les États-Unis ne bougeront pas, ou ils seraient bien sots. »

De ce témoignage, publié à Chicago, il est curieux de rappro-

cher celui qui a été publié à Londres même, de source américaine. On constatera qu'il aboutit aux mêmes conclusions. Que l'Angleterre, disait ce correspondant, renonce à tout le papier dont elle ne touchera jamais un sou, afin d'accroître la stabilité de l'Europe qui lui procurera des avantages incalculables : rien de plus naturel. Mais il n'en faudrait pas conclure que la position de l'Amérique soit la même. Les Américains ne sont pas disposés à aller jusque-là. Leurs créances sur l'Europe se divisent, à leurs yeux, en deux catégories : celles qu'ils ont chance de se faire rembourser (il n'y en a guère qu'une : la dette anglaise); et celles qui sont de valeur douteuse. De plus, on a l'impression qu'il s'agit, en fin de compte, d'une affaire politique autant ou plus que d'une affaire économique. Et l'Amérique ne se soucie pas du tout qu'on traîne sa dette sur la table de la Conférence, pour renforcer la position de l'Angleterre ou de n'importe quelle Puissance. Ceux qui ont qualité pour parler au nom des États-Unis ont déclaré maintes fois que l'Europe doit mettre ses affaires en ordre, avant de pouvoir compter sur l'aide américaine. Ils ne feraient aujourd'hui que le répéter avec plus de vigueur : dans les conversations particulières, ils le répètent avec une vigueur presque douloureuse. « Quoi qu'il arrive, les États-Unis sont résolus à se tenir à l'écart du règlement des affaires européennes. Si ce règlement aboutit, et une fois qu'il aura abouti, il n'y a pas raison de douter qu'ils fassent preuve de modération et de générosité. Mais il faut que ce règlement commence par se faire sans eux. »

Ces renseignements confirmés par bien d'autres ne laissent guère de doute sur les intentions de l'Amérique. Ce n'est pas l'approche des élections et les préoccupations de politique intérieure qui peuvent faciliter un changement d'opinion sur ce sujet. Les événements qui ont amené les États-Unis à se désintéresser du traité de paix ont gravement pesé sur la politique internationale. Aujourd'hui la Grande-Bretagne prend l'initiative de faire appel à l'esprit de justice des États-Unis, à leur sens des responsabilités, à leur générosité. C'est une initiative qui a sa grandeur, mais qui a ses risques. Rien ne permet de croire que les États-Unis modifient quoi que ce soit à leur attitude et prennent

des décisions avant l'heure fixée par eux; tout invite à penser que cette heure n'est pas toute prochaine. Il en résulte donc que, même si tous les Alliés sont d'accord à Londres pour prévoir un règlement général des dettes interalliées, ce règlement demeurera à l'état de projet, et qu'il sera en suspens aussi longtemps que les États-Unis ne se prononceront pas.

Mais il est une autre question sur laquelle les entretiens de Londres doivent aboutir à un résultat pratique. Le moment est venu d'opposer à la mauvaise volonté de l'Allemagne des mesures précises et de l'arracher, bon gré mal gré, au désordre financier, qu'elle a favorisé et qui dépasse ses propres espérances. Réforme monétaire, contrôle des douanes, prélèvement sur le capital, organisation d'une tutelle financière de l'Allemagne en attendant un emprunt extérieur, telles sont quelques-unes des mesures à décider. Il est possible que le gouvernement français ne fasse pas sur ce point prévaloir ses vues sans difficultés. Il est possible que les incartades du roi Constantin compliquant la politique orientale ne fassent surgir entre Paris et Londres de délicats problèmes. Il est possible même que la Belgique ne partage pas nos idées sur l'affaire des compensations. Des difficultés variées, on le sait, environnent les entretiens de Londres. Mais tout l'effort du gouvernement français porte sur un sujet bien net. Il est inadmissible qu'un moratorium soit accordé à l'Allemagne le 15 août, sans que soit appliqué immédiatement un contrôle sérieux, sans que soit accompli un acte. Et puisque la question des dettes interalliées n'est pas réglée, puisque, aux termes de la note britannique même, le gouvernement français peut être amené à faire face aux réclamations de la Grande-Bretagne, il est nécessaire qu'il organise à son tour le recouvrement des sommes dues par l'Allemagne. La question des dettes interalliées, par le fait de la note britannique, se trouve nécessairement ajournée : la question du contrôle à établir sur l'Allemagne ne souffre plus de délai.

ANDRÉ CHAUMEIX

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. André CHAUMEIX, Directeur de la Revue de Paris, 85bis, *Faubourg Saint Honoré. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.

TABLE DU QUATRIÈME VOLUME

Juillet-Août

LIVRAISON DU 1er JUILLET 1922

		Pages.
PRINCESSE PALEY	Mes Souvenirs de Russie (1916-1919). — III	5
CHARLES DIEHL	Trois semaines au Maroc	37
COMTESSE DE NOAILLES	L'Adieu	58
FRANÇOIS PORCHÉ	Trois Proses de théâtre	65
A. KOUPRINE	Oléssia la Sorcière (*fin*)	84
IGNOTUS	Études et Portraits : Le Président Harding	113
M.-L. PAILLERON	Les Blaze de Bury et l'Autriche	126
FRANÇOIS DE TESSAN	S. M. Khai-Dinh, Empereur d'Annam	153
JULES DECAMPS	La Vie économique : Pour une saine monnaie	164
HENRY BIDOU	Les Lettres : Parmi les Livres	179
LOUIS LALOY	La Musique : Fin de Saison	191
ALBERT FLAMENT	La Quinzaine : Tableaux de Paris	200
ANDRÉ CHAUMEIX	La Politique : L'Europe et l'Anniversaire du Traité	214

LIVRAISON DU 15 JUILLET 1922

GÉRARD D'HOUVILLE	Le Sylphe	225
★★★★	Autour d'un Mariage royal	254
GUSTAVE SIMON	Victor Hugo et les Critiques	268
G. LACOUR-GAYET	Les Origines de l'Expédition d'Égypte	308
PAUL RENAUDIN	L'Amoureuse aventure de Mlle de Préfailles. — I	329
CLAUDE FARRÈRE	Préface aux Poèmes de Kaddour	360
PIERRE D'ARCANGUES	Les Chansons de Kaddour	362
ALFRED GUIGNARD	La Paix française au Soudan	380
ABEL BONNARD	La Vie présente : L'Enfance	395
ALBERT FLAMENT	La Quinzaine : Tableaux de Paris	406
HUBERT MORAND	La Vie universitaire : Le Concours général	422
ANDRÉ CHAUMEIX	La Politique : La Crise allemande	435

LIVRAISON DU 1er AOUT 1922

		Pages.
ERNEST RENAN	De l'Imitation de la Bible dans « Athalie »	449
COMTE PRIMOLI	La Princesse Mathilde et le Duc d'Aumale	464
ANDRÉ ARMANDY	L'Étrange traversée	483
ALBERT TOUCHARD	Portraits d'Outre-Rhin. — I	532
PAUL RENAUDIN	L'Amoureuse aventure de Mlle de Préfailles. — II	556
COMTE DE FELS	Aurons-nous une Politique du Pétrole?	589
MARCEL THIÉBAUT	Henry Bataille	608
ALBERT FLAMENT	La Quinzaine : Tableaux de Paris	630
LOUIS LALOY	La Musique : Les Concours du Conservatoire	644
HENRY BIDOU	Les Lettres : Parmi les Livres	651
ANDRÉ CHAUMEIX	La Politique : La France et les Réparations	663

LIVRAISON DU 15 AOUT 1922

F. FRANÇOIS-MARSAL	Le Problème des Réparations	673
PRINCESSE PALEY	Mes Souvenirs de Russie (1916-1919). — IV	690
ANDRÉ MICHEL	Antoine Coysevox	717
ROGER LABONNE	Les Pays turcs et les Soviets	737
PAUL GAULOT	Souvenirs d'un Dilettante	767
ÉDOUARD PAYEN	L'Inquisition fiscale	788
PAUL RENAUDIN	L'Amoureuse aventure de Mlle de Préfailles. — III.	799
ALBERT TOUCHARD	Portraits d'Outre-Rhin (*fin*)	828
LOUIS HOULLEVIGUE	La Vie scientifique : L'Architecture des Atomes	845
MARC BLOCH	Les Lettres à l'étranger : Wells, historien	860
ALBERT FLAMENT	La Quinzaine : Tableaux de Paris	875
ANDRÉ CHAUMEIX	La Politique : Les Entretiens de Londres	886

Une Banque de Commerce moderne

LA GUARANTY TRUST COMPANY of NEW-YORK grâce à ses succursales, ses affiliations bancaires et ses correspondants est en mesure d'offrir aux commerçants et industriels un service de banque pratique et moderne dans n'importe quel centre industriel, commercial ou maritime du monde.

Elle publie mensuellement en français et en anglais une revue fournissant de nombreux renseignements sur la situation économique aux États-Unis, ainsi que sur les débouchés offerts au commerce international. Cette revue contient un tableau des cours les plus élevés et les plus bas cotés à New-York sur les principales valeurs américaines. Elle est envoyée à toute personne qui en fait la demande.

La direction de la GUARANTY TRUST COMPANY of NEW-YORK sera heureuse d'indiquer les facilités qu'elle peut mettre à la disposition de ses clients en matière de services de banque dans le monde entier : Comptes de dépôts et de chèques ; Avances sur marchandises ; Vente et achat de change ; Lettres de crédit ; Travellers Checks ; Vente de titres américains à New-York.

Guaranty Trust Company of New-York

PARIS : 1 et 3, rue des Italiens

SIÈGE SOCIAL : 140, Broadway, New-York.

SUCCURSALES ET AGENCES à : Londres - Liverpool Le Havre - Bruxelles - Anvers - Constantinople.

CHEMIN DE FER DU NORD

Services entre Paris, l'Angleterre, la Belgique, la Hollande, l'Allemagne et la Pologne

PARIS-NORD A LONDRES

Via Calais-Douvres, Boulogne-Douvres et Boulogne-Folkestone

VOIE LA PLUS RAPIDE

TRAJET EN 7 HEURES

Traversée maritime la plus courte. Quatre services quotidiens dans chaque sens

Les Forêts de Chantilly et de Compiègne en auto-mails

CIRCUIT AU DÉPART DE CHANTILLY :

Chantilly, Etangs de Commelle, Mortefontaine, Ermenonville, Chaalis, Senlis, Chantilly.

CIRCUIT AU DÉPART DE COMPIÈGNE :

Compiègne, Saint-Jean-aux-Bois, Pierrefonds, Vieux-Moulin, Rethondes (emplacement où fut signé l'armistice), Tracy-le-Mont, Tracy-le-Val, Carlepont, Pont-l'Evêque, Noyon et sa cathédrale.

Les billets sont délivrés à la gare de Ceinture de PARIS-NORD

CIRCUITS EN AUTO-CARS AU DÉPART DE LA GARE DE L'ISLE-ADAM

Isle-Adam, station de tourisme à 32 kilomètres de Paris, sa plage au bord de l'Oise. — Les vallées de l'Oise et du Sausseron. — Les forêts de l'Isle-Adam et de Carnelle. — Le Gros Chêne. — La Pierre Turquaise.

Circuit A : L'Isle-Adam-Gare. — Corniche du Nord. — Champagne-sur-Oise. — Bois de la Tour du Lay. — Vallée du Sausseron. — Nesles-la-Vallée. — L'Isle-Adam (plage).
Prix : 9 fr.

Circuit B : L'Isle-Adam-Gare. — Forêt de l'Isle-Adam et de Carnelle. — Le Gros Chêne. — Hauteurs de Nerville. — La Pierre Turquaise. — Table de Cassan. — L'Isle-Adam (plage).
Prix : 15 fr. 25

Circuit A et B effectués par le même voyageur et dans la même journée.
Prix : 22 fr. 25

Les billets d'auto-cars sont délivrés au guichet n° 15 de la gare de PARIS-NORD et à la gare de L'ISLE-ADAM.

LIBRAIRIE PLON

NOUVEAUTÉS

HENRY BORDEAUX
de l'Académie française

LA JEUNESSE D'OCTAVE FEUILLET
D'APRÈS UNE CORRESPONDANCE INÉDITE

Un volume in-16. . . . . 7 fr.

DU MÊME AUTEUR :

LA MAISON MORTE

40e mille. Roman en un volume in-16 . . . . . 7 fr.

PAUL BOURGET
de l'Académie française

COMPLICATIONS SENTIMENTALES

Un volume in-16. . . . . 7 fr. 50

DU MÊME AUTEUR :

NOUVELLES PAGES DE CRITIQUE ET DE DOCTRINE

Deux volumes in-16 . . . . . 15 fr.

CHARLES LE GOFFIC

L'ILLUSTRE BOBINET

Récit épisodique en un volume in-16. . . . . 7 fr.

COLLECTION D'AUTEURS ÉTRANGERS
Publiée sous la direction de CH. DU BOS

ANTONE TCHEKHOV

SALLE 6

(Nouvelles). Traduit du russe par DENIS ROCHE

MAY SINCLAIR

UN ROMANESQUE

(Roman). Traduit de l'anglais par MARC LOGÉ

Deux volumes in-16. — Prix de chaque volume. . . . . 7 fr.

CHARLES DU BOS

APPROXIMATIONS

Un volume in-16, de la collection « LA CRITIQUE » . . . . . 7 fr. 50

ADOLPHE BOSCHOT

CHEZ LES MUSICIENS

Un fort volume in-16. . . . . 7 fr. 50

LOUIS MADELIN

LA FRANCE DU DIRECTOIRE

Un volume in-16. . . . . 7 fr.

PLON-NOURRIT & Cie, Imprimeurs-Éditeurs
PARIS, 8, rue Garancière

CALMANN-LÉVY, Éditeurs, 3, rue Auber, Paris.

ANATOLE FRANCE

de l'Académie française

LA VIE EN FLEUR

Un volume in-18. — Prix . . . . . 6 fr. 75

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Les annonces sont reçues chez MM. PERDRIX et BURIN, 14, *rue Cadet, Paris.*

Téléphone : Central 72-71.

Etudes de : 1° Me Charles BONNET, docteur en droit, avoué à Poitiers, 24, rue Edouard-Grimaux (succr de Me Morain) ; 2° Me BESANÇON, avoué à Paris, 7, r. d'Enghien.

VENTE EN PLUSIEURS LOTS

au plus offrant et dernier enchérisseur d'une

SUPERBE PROPRIÉTÉ SISE A POITIERS

rue du Pont-Neuf, rue Saint-Pierre-le-Puellier, rue Paschal-le-Coq et rue du Souci.

Dépendant de la liquidation de la Congrégation, légalement dissoute des

DAMES DE L'ASSOMPTION

Le 10 octobre 1922, à 13 heures,

à l'audience des Criées du Tribunal civil de Poitiers.

Sur les mises à prix de :

1er LOT : 30.000 fr. — 2e LOT : 35.000 fr.
3e LOT : 95.000 fr. — 4e LOT : 17.000 fr.
5e LOT : 30.000 fr. — 6e LOT : 13.000 fr.

Mise à prix totale : **DEUX CENT VINGT MILLE FRANCS**

Pour plus amples renseignements et connaître les conditions de la vente, s'adresser à :

1° Me BONNET, avoué près le Tribunal civil de Poitiers, 24, rue Edouard-Grimaux, poursuivant la vente ; 2° à Me BESANÇON, avoué à Paris, 7, rue d'Enghien ; 3° au Greffe du Tribunal civil de Poitiers où est déposé le cahier des charges et où toute personne peut en prendre connaissance.

Pour extrait, signé : BONNET.

A ADJer *le 5 septembre 1922, à 3 h.*, en l'Étude de Me MONJOU, notaire à **Versailles**, place Hoche, 5 :

MAISON DE RAPPORT A VERSAILLES, r. de Vergennes, 1 et 3, Cce 1.074 m. Rev. 5.195. M. à p. : **25.000 fr.** : et

MAISON de RAPPORT au CHESNAY, r. de Versailles, 79, et r. Pottier, 4. Rev. **2.435 fr. 80.** M. à p. : **20.000 fr.** S'ad. audit not.

L'ARGUS de la PRESSE

"VOIT TOUT"

Fondé en 1879

LES PLUS ANCIENS BUREAUX D'ARTICLES DE JOURNAUX

37, Rue Bergère, PARIS (IXe)

Lit et dépouille par jour

20.000 *Journaux ou Revues du Monde entier*

Collectionne : LES ARCHIVES DE LA PRESSE

Edite : **L'Argus de l'Officiel**

contenant tous les votes des Hommes politiques

L'Argus recherche articles et tous documents passés, présents, futurs

553-22. — IMP. L. POCHY, 52, RUE DU CHATEAU, PARIS.

LIVRES NOUVEAUX

A LA CONQUÊTE DES CŒURS,

par **Auguste Pavie**.

Ce livre, d'une lecture fort attachante, réunit quelques-uns des épisodes les plus caractéristiques des nombreux voyages de M. Pavie. On sait les services éminents que ce savant explorateur a rendus à la France en Indochine. Ce qu'on connaît moins bien peut-être, c'est l'influence personnelle que M. Pavie avait acquise sur les indigènes par son courage et sa bonté; l'élévation de son caractère lui valut la meilleure des récompenses : il fut aimé de tous ceux qui l'entourèrent. On appréciera un savoureux chapitre, qui fut publié jadis par la *Revue de Paris*, sous le titre de *Comment je devins explorateur*. Suivent de pittoresques descriptions des expéditions entreprises : voyage dans le royaume de Louang-Prabang, alors terrorisé par l'incursion de bandes chinoises, campagne au pays des « Pavillons Noirs », etc... Le volume est préfacé par M. Georges Clemenceau, qui rend à l'œuvre de M. Pavie, son ami, l'hommage le plus émouvant et le plus justifié.

THÉATRE COMPLET DE BATAILLE,

Tome I.

Ce premier volume réunit *la Lépreuse* et *Ton Sang*. Nous avons eu l'occasion d'indiquer récemment toute l'importance de ces deux drames qui furent les premières œuvres du maître disparu. Une curieuse préface nous fait connaître quelques étranges figures bretonnes authentiques, qui inspirèrent à Bataille les plus significatifs personnages de la *Lépreuse*. On notera également le goût des primitifs, en littérature comme en art, qui y est affirmé : il y a là une profession de foi à retenir. L'éditeur a restitué à *Ton Sang* le titre : l'*Holocauste*, auquel Bataille avait primitivement songé.

LA BECQUÉE,

par **René Boylesve**.

Ce délicieux roman, dont l'éloge n'est plus à faire, vient de paraître dans l'édition de luxe de la maison Calmann-Lévy. On relira avec un vif plaisir ce tableau si vivant d'un coin de société provinciale française, à la fin du précédent siècle. Ce qui est pour nous une œuvre littéraire d'un rare mérite sera aussi pour l'historien de demain un inestimable document. Signalons également dans la même collection la parution de l'*Étui de nacre*, d'Anatole France.

LA FEMME INCONNUE,

par **Léandre Vaillat**.

Sur les bords du lac de Genève le littérateur Jean Pierron fait connaissance d'une jeune fille, Isabelle Vanier, pour laquelle il ne tarde pas à concevoir une grande passion. Isabelle, de ce point de vue, ne semble pas demeurer en reste, car elle fait le don de sa personne avec une assez aimable spontanéité. Ce qui complique la situation, c'est que Jean est marié à une femme, perspicace et énergique, qui ne tarde pas à se rendre compte de l'intrigue. Le pauvre Jean, qui, lui, est plutôt remarquable par son indécision et sa faiblesse, se trouve donc acculé à la nécessité, pour lui bien pénible, de divorcer d'avec sa femme ou de quitter Isabelle. Il tergiverse, il hésite, si bien que les deux femmes renoncent, l'une et l'autre, à lui, et le pauvre homme, pour avoir été trop aimé, finit par demeurer seul. L'auteur a situé son roman dans un milieu théosophique, dont il donne de pittoresques descriptions. L'étude psychologique des caractères d'Isabelle et de sa rivale est délicate et nuancée.

SALLE 6,

par **Anton Tchékov**.

Peut-être faudrait-il prendre les meilleurs romans de Dostoïewski pour trouver une œuvre, où se manifestent avec une originalité aussi frappante les aspects les plus troublants et les plus séduisants de l'âme russe, à la fois cruelle et pitoyable, fataliste et animée d'espérance mystique. Les personnages semblent se mouvoir dans une lumière plombée, sous un ciel lourd; dans leur âme nul espoir n'apparaît d'un bonheur possible! Ils s'estiment rivés pour toujours à ce monde d'angoisse. Et pourtant leurs pensées ne sont pas exclusivement médiocres ou terre à terre. Entièrement dégagées des règles de la saine raison, elles s'évadent bizarrement vers l'inconnu et ce sont alors d'étranges divagations, dont on ne saurait toujours dire si elles tiennent du génie ou de la folie. Il faut lire cette curieuse histoire d'un médecin aliéniste qui se laisse passer pour fou et enfermer avec ses malades. Il estime que tout a si peu d'importance! Pourquoi redouter d'échanger une forme d'infortune contre une autre? L'expérience se charge de lui montrer d'ailleurs le côté paradoxal de cette opinion. *Dans le Bas-Fond*, récit qui fait suite à la *Salle 6*, n'a pas moins de vigueur. Le talent de Tchékov s'affirme magnifiquement dans ce volume, dont la composition et le style sont d'une habile simplicité.

LA FUGITIVE,

par **Rabindranath Tagore**.

Qu'ils soient chants d'amour ou paraboles philosophiques, les poèmes de ce recueil nous apparaissent riches de signification profonde. Les plus fugitives nuances de sentiment y sont fixées avec un art exquis, qui ne néglige point de leur laisser jusqu'à l'apparence mystérieuse qu'elles ont. La richesse verbale est incontestable et certaines figures descriptives constituent d'inestimables trouvailles. L'œuvre a, à la fois, le fini parfait d'un travail minutieusement et savamment accompli en pleine lumière et le charme imprécis de visions de rêves. Les lecteurs de la *Revue de Paris* ont pu s'en rendre compte par les extraits, qui en ont été publiés. Dans la présentation de semblables poèmes, le rôle du traducteur est essentiel et l'on ne saurait trop louer madame de Brimont pour le goût et la sûreté de style qu'elle y a manifestés.

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS, SEINE ET SEINE-ET-OISE.	60 »	31 »	16.50
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES.	66 »	34 »	18 »
ÉTRANGER.	72 »	37 »	19.50

La Revue de Paris *continue à faire payer son abonnement à l'étranger* 72 francs *par an.*

Elle prend ainsi à sa charge l'augmentation des tarifs postaux appliquée depuis le 1er janvier 1922.

PRIX DE LA LIVRAISON : 3 fr. 50

On s'abonne à la Revue de Paris, *3, rue Auber, dans toutes les librairies, dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger et aussi en utilisant le compte de* Chèques postaux *de la* Revue de Paris, n° 360-50, *rue Saint-Roch, Paris.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue doivent être adressés à la Revue de Paris, *3, rue Auber.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La Revue de Paris *décline la responsabilité des manuscrits qui lui sont confiés.*

Première Table Décennale (1894-1903). *Prix* . . . . . 2 fr. 50
Deuxième Table Décennale (1904-1913). *Prix*. . . . . 3 fr. 50

P. BRODARD, imprimeur de la *Revue de Paris*, 85 bis, faubourg Saint-Honoré, Paris.